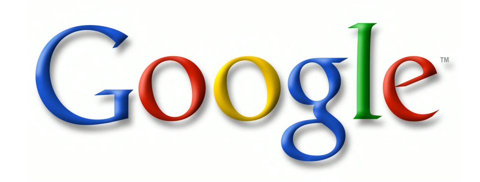
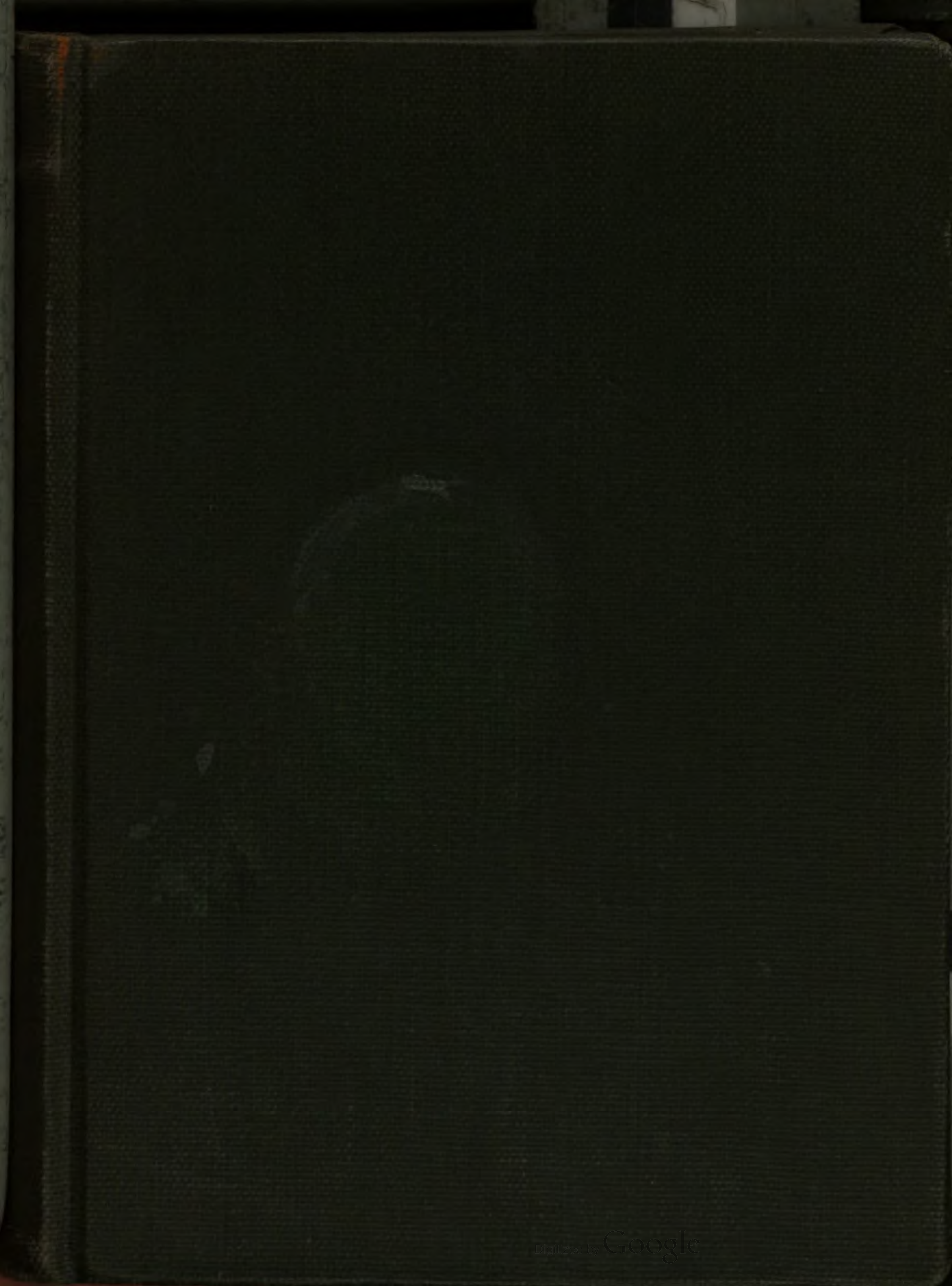
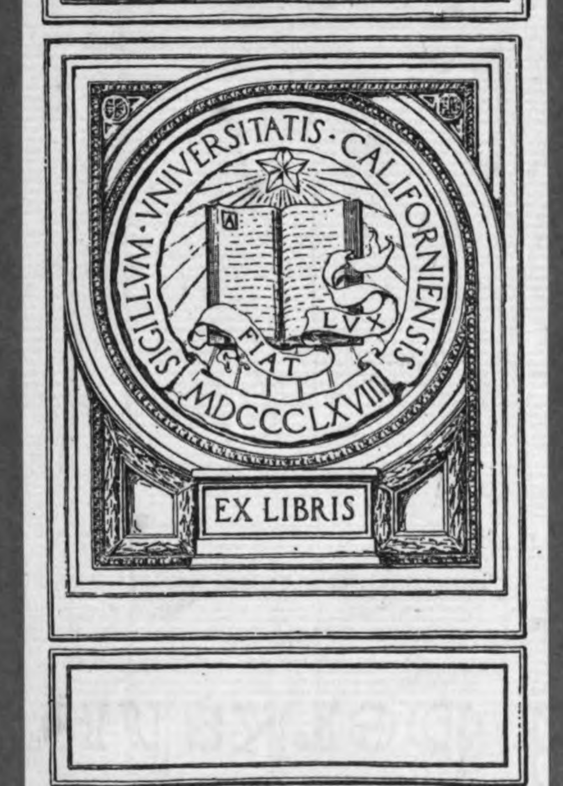





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS


Digitized by Google



SOUVENIRS

DU GÉNÉRAL

MARQUIS DE PIMODAN

1847-1849

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
PAR UN ANCIEN OFFICIER

CARTES DES CAMPAGNES D'ITALIE ET DE HONGRIE
PORTRAIT DE L'AUTEUR

TOME I



PARIS
H. CHAMPION, LIBRAIRE
9, QUAI VOLTAIRE, 9

1891

SOUVENIRS

DU GÉNÉRAL

MARQUIS DE PIMODAN

1847-1849

I



SOUVENIRS

DU GÉNÉRAL

MARQUIS DE PIMODAN, Georges.

1847-1849

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
PAR UN ANCIEN OFFICIER.

Cartes des campagnes d'Italie et de Hongrie

PORTRAIT DE L'AUTEUR

TOME I



PARIS,
H. CHAMPION, LIBRAIRE,
9, QUAI VOLTAIRE, 9

1891

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les souvenirs du général marquis Georges de Pimodan ont d'abord paru dans la Revue des Deux-Mondes. *Réimprimés à un très petit nombre d'exemplaires, ils sont devenus introuvables. En publiant la présente édition, nous obéissons à de fréquentes demandes et à nos sentiments personnels envers un Français tombé les armes à la main pour une cause qui, l'événement l'a bien prouvé, était aussi celle de la France. Notre édition est augmentée d'un portrait, de cartes, de notes et d'une introduction. Pour ce dernier travail,* entièrement nouveau, *nous avons pu obtenir le concours d'un écrivain très estimé, particulièrement à même de répondre aux désirs de tous.*

H. C.

INTRODUCTION

Georges de Rarécourt de La Vallée de Pimodan naquit à Paris le 29 janvier 1822. Sa famille n'habitait plus alors au quai d'Anjou le célèbre hôtel Pimodan. A peine les arrière-grands-parents du nouveau-né y étaient-ils rentrés après la Terreur. Bientôt leur mort et les partages égaux avaient donné l'hôtel à une fille, la marquise de La Violaye, dont le mari ne tarda pas à vendre la demeure familiale. Elle existe toujours, au milieu de fortunes diverses, et reste un des plus intéressants spécimens des anciennes habitations seigneuriales de Paris. Le poète Baudelaire y a demeuré; là s'est tenu le fameux club des mangeurs de haschich dont parle Théophile Gautier

dans sa longue préface des *Fleurs du Mal;* aujourd'hui les collections du baron Jérôme Pichon, président de la Société des Bibliophiles, remplissent les salons curieusement décorés. Dans son amour d'archaïsme, M. Pichon a remis sur la porte une ancienne plaque de marbre portant « Hôtel de Lauzun ». Avant d'appartenir aux Pimodan, l'hôtel fut en effet la propriété du célèbre duc de Lauzun, l'époux secret de la « grande Mademoiselle. »

On retrouve fixée au mur de la cour la plaque de l' « Hôtel Pimodan. »

En 1822, les Pimodan demeuraient rue du Marché-d'Aguesseau. Ils y restèrent jusqu'en 1830. Là se trouvait presque toute la famille de Georges : sa mère, née Claire de Frénilly, son père, capitaine de cavalerie et gentilhomme de la chambre du roi, son grand-père maternel, Auguste, baron de Frénilly, pair de France, et sa grand'mère maternelle née Saint-Preulx.

Le chef de la maison de Pimodan, grand-père paternel de Georges, était alors lieutenant-général et aide de camp de Louis XVIII, après avoir été, avant la chute de Louis XVI, grand bailli d'épée des ville et pays de Toul, major au régiment de Barrois et gentilhomme d'honneur de Monsieur, comte de Provence. Charles-Honoré de Pimodan, fils du marquis Charles-Jean, brigadier des armées du roi, etc., et de Rose de Gouffier, avait épousé, en 1786, Pauline-Émilie de Pons qui fut dame de Madame, comtesse de Provence. Mademoiselle de Pons était fille du marquis de Pons, ambassadeur de Louis XVI en Suède et de Marie-Anne de Cossé-Brissac.

Sous la Restauration, Louis XVIII reconnut à Madame de Pimodan, née Pons, les honneurs du Louvre, comme ancienne « dame d'Atours » de la comtesse de Provence devenue reine en droit après la mort de l'infortuné Louis XVII.

Nous ne remonterons pas jusqu'à l'origine

des Rarécourt-La-Vallée-Pimodan qui habitaient fort anciennement l'Argonne, où se trouve Rarécourt. Les premiers documents nous conduiraient à la fin du VIIIe siècle (1). Rarécourt situé sur les extrêmes limites de la France et de l'Empire, formait une sorte de petit état extraterritorial sous la suzeraineté du puissant abbé de Saint-Vannes de Verdun. Des seigneurs laïques en avaient « l'avouerie ». On sait que l'avouerie consistait essentiellement dans les droits qu'un seigneur laïque possédait sur une terre ecclésiastique, à charge de défendre cette même terre. Le plus illustre exemple d'avouerie nous est donné par Charlemagne ; l'empereur se qualifiait avoué de l'Église de Rome, et peut-être lorsque Pimodan mourait à Castelfidardo, pouvait-il se dire lui-même « avoué de l'Église » !

(1) Bibliothèque Nationale, cartulaire de Saint-Vannes, latin 17639, f° 31 et suiv. — Roussel, Histoire de Verdun, I, 209. Gr. in-8°.

Sans trop soulever la poussière des anciens documents, disons que vers 1170, Ason de « Raricurt » figure dans une charte aujourd'hui imprimée (1).

Suivant les preuves faites avant la Révolution par le marquis de Pimodan admis aux honneurs de la cour (2) (1766), Raussin, avoué de Rarécourt, prit part à la cinquième croisade (1217). Son nom et ses armes sont au musée de Versailles.

Depuis l'époque des croisades, la maison de Rarécourt demeura toujours fidèle au parti

(1) Léon Viellard. Documents pour servir à l'histoire du territoire de Belfort. Besançon, 1884, gr. in-8°, Paul Jacquin, éd. p. 297-298. Charte 244, vers 1170. (Extrait de Trouillat : Monuments de l'Évêché de Bâle, tom. I, p. 349.)

(2) Archives Nationales. Section historique. Série M. Registre 806, f° 79. Preuves des Pimodan.

On peut consulter sur les preuves et le cérémonial, les mémoires de la Baronne d'Oberkirch, II, p. 108 et suiv. Paris, Charpentier, 1853.

français dans les luttes sur la frontière et joua particulièrement un rôle dans l'extension ou le maintien de l'influence française sur la petite province du Clermontois (1) comme dans les comtés de Dun, de Stenay et l'évêché de Verdun ; plus tard les Rarécourt-La-Vallée-Pimodan contribuèrent puissamment à la réunion définitive de Toul à la France (2).

Avant de quitter tout à fait le Clermontois, disons que La Vallée est un écart de Rarécourt où s'élevait un château dont il reste à peine

(1) Après de longues viscissitudes, le Clermontois, dont la capitale était Clermont-en-Argonne, fut définitivement réuni à la France en 1641. En 1648, le Clermontois, les comtés de Dun et de Stenay, etc., devinrent par don royal apanage des Condés.

(2) Voir : Histoire d'une vieille maison : le château d'Echênay, par M. de Pimodan, avec une vue du château, brochure in-12. Langres, imprimerie et librairie Firmin Dangien.

Voir : La Réunion de Toul à la France, par M. de Pimodan, livre IV. In-8°. Paris, Calmann-Lévy, 1885.

quelques traces; Pimodan était un fief haut-justicier situé sur le territoire actuel de la commune d'Aubreville (c. de Clermont-en-Argonne). Le château bâti au confluent de l'Aire et de la Cousance, se défendait surtout par ses fossés encore indiqués vaguement. La ligne du chemin de fer de Sainte-Menehould à Verdun passe aujourd'hui sur l'emplacement des constructions anciennes, mais les prés au bord de l'Aire s'appellent toujours les prés de Pimodan et sur l'un d'eux, redevenu la propriété du chef de la famille, se dressera, dit-on, une pierre commémorative surmontée d'une croix (1).

Dès le commencement du XVII[e] siècle, les Rarécourt-La-Vallée-Pimodan quittèrent à peu près le Clermontois pour habiter Toul et Paris, puis ils abandonnèrent leurs seigneuries d'Ar-

(1) Nous devons remercier ici M. l'Abbé Gillant, curé d'Auzéville par Clermont-en-Argonne, et M Bailly, notaire, à Clermont-en-Argonne.

gonne dans la seconde moitié du XVIIe siècle, après l'acquisition de la terre d'Echênay (Haute-Marne, canton de Poissons), ancien apanage des cadets de Joinville, sires de Sailly et d'Echênay.

Cette terre est encore dans la maison de Pimodan dont, avant la Révolution, le chef portait parmi ses titres celui de comte d'Echênay.

Telle était la famille du nouveau-né.

Baptisé à Paris dans l'église de l'Assomption, il reçut les prénoms de Auguste-Marie-Élie-*Georges*.

Tout petit, Pimodan montrait un caractère vif et décidé ; il semblait par les traditions de sa famille, destiné à la carrière militaire ; comme ses ancêtres il servirait la France et le roi, les unissant dans un même amour. L'intelligence précoce de l'enfant remplissait de joie son professeur que nous avons connu, le très bon et très digne comte de Crécy, gentilhomme ruiné par

la Révolution et arrivé depuis à une haute situation en Russie, dans l'Instruction publique.

A onze ans, dit M. de Crécy, Pimodan traduisait Virgile (1). Mais alors, l'enfant n'était déjà plus en France. La révolution de 1830 avait renversé en plein triomphe, la vieille monarchie qui nous léguait Alger comme don suprême, la branche aînée des Bourbons errait sur les chemins de l'exil avant de se fixer en Autriche et les parents de Georges n'avaient pas voulu rester dans le royaume dont leur roi était banni.

M. de Frénilly rappelé à l'activité du Conseil d'État dans les fameuses Ordonnances de 1830 (2) vit un moment sa tête mise à prix par l'émeute

(1) Ces renseignements se trouvent dans quelques notes placées en tête de la seconde édition du présent ouvrage.

(2) Voir la suite des Ordonnances au *Moniteur officiel* du temps.

Voir les mémoires inédits du Baron de Frénilly que M. de Pimodan publiera, croyons-nous.

et fut un des pairs de France qui refusèrent le serment au nouveau régime.

L'ardent amour de la patrie n'en restait pas moins au cœur des exilés. A treize ans, nous retrouvons Pimodan à Fribourg, en Suisse, où les Jésuites, chassés de France, avaient un collège célèbre. Un jour deux jeunes étrangers plus âgés que Pimodan osent rabaisser les Français. Une dispute s'élève et, sans calculer ses forces, l'enfant se jette sur eux pour soutenir la gloire de son pays (1).

Ce fut en France que Pimodan termina ses études, se préparant à ses examens qu'il passa brillamment. Reçu à Saint-Cyr, le jeune homme regretta de ne pouvoir concilier sa foi légitimiste avec le service de son pays! On sait que l'on exigeait alors des officiers le serment au régime établi; triste loi qui, du service de France,

(1) Préface de la seconde édition du présent ouvrage.

repoussa souvent les meilleurs et que l'on est étonné d'avoir vu régner si longtemps! Pimodan renierait-il ainsi son prince? Il fut décidé, avec l'approbation du comte de Chambord, que le jeune homme prendrait du service dans l'armée autrichienne où se trouvaient déjà beaucoup d'officiers des vieilles familles françaises, attendant de pouvoir rentrer en France, avec le premier serviteur de la patrie, le roi.

Pimodan fit ses études spéciales à l'école militaire de Neustadt et se trouvait en août 1847 lieutenant aux chevau-légers de l'Empereur.

C'est alors que son régiment reçut l'ordre de partir pour l'Italie autrichienne où la guerre éclata au mois de mars suivant. Pimodan nous a raconté lui-même la part qu'il prit à cette campagne comme à celle de Hongrie (1848-1849) et nous croyons devoir lui laisser la parole, mais, pour nous autres Français, la guerre de 1870 a tellement rompu « la chaîne

des temps », les luttes contemporaines de notre seconde république nous semblent si éloignées, les rêves généreux et fraternels d'alors ont reçu de tels démentis que peut-être un court memento paraîtra nécessaire à plusieurs.

En 1847, comme aujourd'hui, la monarchie autrichienne semblait une mosaïque de couleurs diverses, à peine revêtue d'un léger vernis uniforme. Seulement, depuis 1815, le pouvoir central s'efforçait d'augmenter l'épaisseur de ce vernis, dans l'espoir d'effacer les couleurs, de former au moins « un seul corps politique » (1), d'arriver un jour, comme en France, à l'unité nationale si tenacement poursuivie par nos rois avant 1789.

(1) Mémoires du Prince de Metternich, t. VII, p. 56, Plon, Paris, 1883. In-8°. « Sur la situation de la Hongrie. Observations de Metternich, écrites à la fin de l'année 1844 ». Metternich admettait cependant la séparation de la Hongrie au point de vue administratif et législatif.

Deux parties de l'empire étaient particulièrement rebelles à cette unité : la Hongrie à l'est, le royaume lombard-vénitien au sud-ouest.

Les Hongrois étaient un peuple, les Lombards-Vénitiens voulaient se joindre au reste du peuple italien.

A ces aspirations nationales de la Hongrie, du royaume lombard-vénitien et des autres parties de l'empire d'Autriche, venait se mêler un mouvement révolutionnaire dont la première demande était l'établissement du parlementarisme dans chaque pays de l'empire comme au centre de la monarchie. Il faut bien dire qu'alors le parlementarisme semblait à la plupart des hommes instruits un régime idéal. Cent ans après 1789, il nous était réservé d'en éprouver une certaine lassitude, en France, mais sans pouvoir, au moins jusqu'à présent, établir la formule des temps nouveaux.

Toutes les parties de l'empire étaient donc animées d'un double courant parlementaire et national, ce dernier tendant soit à l'indépendance comme pour les Magyars de Hongrie dominés exclusivement par le sceptre des Habsbourg, soit à la réunion avec d'autres états de même langue comme pour les Lombards-Vénitiens.

Au nord et au sud de l'Autriche, les mêmes courants agitaient les dominations allemandes, les restes de la Pologne, les souverainetés italiennes.

Au nord et au sud de l'Autriche, deux maisons royales, les Hohenzollern et les Savoie, devaient profiter habilement des courants nationaux.

Dans un aveuglement étrange, à Paris, les guides de l'opinion étaient favorables aux mouvements unitaires dont le triomphe a été notre abaissement.

La foule partageait cette manière de voir; on chantait :

. . . .

Qu'on mette au bout de nos fusils
Les oppresseurs de tous pays,
Les poitrines des Radetzkys!
Les peuples sont pour nous des frères... (*ter*)

Ou bien :

. . . .

Allemagne, Italie et France, } *bis*
Portons la clarté vers le Nord. }

. . . .

Hurrah! jeunesse des écoles,
A Vienne, à Berlin, à Paris...
. . . . (1)

(1) Pierre Dupont : Chants et poésies (muse populaire), 1 vol. petit in-18. Paris, Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères. Voir « Le chant des soldats (1848-

Beaucoup plus raisonnablement, il en était de même aux bords de la Tamise. Londres savait que la puissance de l'Italie et de l'Allemagne ferait échec à la Russie et à la France, puis, toujours pratiques, les commerçants de la Cité voyaient dans le triomphe des idées révolutionnaires, l'avènement du libre-échange qui leur a été si favorable.

Dès le mois de septembre 1847, il y eut à Messine et en Calabre des insurrections contre le roi de Naples, qui publia le 11 février suivant une constitution calquée sur la charte française. Le roi de Sardaigne à Turin, le grand-duc de Toscane à Florence, publièrent également des constitutions les 8 et 15 février 1848, puis ce fut le tour du duc de Parme (1).

1849) » qui fut surtout répandu et « Le chant des étudiants (1848) ».

(1) Des princes autrichiens régnaient à Florence et à Modène; des Bourbons, descendant de Philippe V, à Naples et à Parme.

Alors éclata en France la révolution du 24 février, qui donna un formidable essor aux mouvements européens.

Dès le 29 février, le petit pays de Neufchâtel secoue la domination princière du roi de Prusse pour se réunir entièrement à la Suisse.

A Vienne et à Berlin, des émeutes éclatent le 13 mars; le 15, le Pape publie une constitution à Rome; le 22, Venise proclame la république; tout le nord de l'Italie se soulève (1). Charles-Albert qui régnait à Turin se prononce contre l'Autriche, des troupes pontificales se joignent à lui, bien que le pape désirât garder la neutralité armée, ou tout au moins rester absolument sur la défensive (2).

(1) Voir : Campagnes d'Italie de 1848 et 1849, par le Général Schœnhals, aide de camp de Radetsky, ouvrage traduit sur la septième édition allemande par Théophile Gautier fils. Paris, in-18. Poulet-Malassis, 1859.

L'introduction est surtout intéressante aujourd'hui.

(2) On peut consulter. Les dernières années du roi

Nous n'avons pas à raconter cette campagne dont Pimodan nous a si bien retracé presque tous les principaux épisodes. Disons seulement que Charles-Albert dut capituler à Milan et demander un armistice au mois d'août 1848. Ayant rompu cet armistice, le roi rentra en campagne le 20 mars 1849, mais fut complètement battu à Novare le 23. Il abdiqua le soir même en faveur de son fils Victor-Emmanuel qui devait être un jour le premier « roi d'Italie ».

Charles-Albert se retira en Portugal, où il mourut le 28 juillet suivant.

L'automne de 1849 vit la fin de la tempête qui secouait l'Europe (1).

Charles-Albert, par le Marquis Costa de Beauregard. Paris, Plon, in-8°, 1890, p. 177 et suiv.

(1) Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter particulièrement : Les trente dernières années, par César Cantu, édition française, 1 vol. in-8°. Paris, Firmin-Didot, 1888. — E. Maréchal : Histoire contemporaine, quatorzième édition, t. II, in-18. Paris, Delalain.

En Italie, tout fut remis au point de vue territorial, dans le « *statu quo ante bellum* » (1).

Au nord de l'Autriche, le calme se rétablit également. Une assemblée nationale allemande réunie à Francfort avait bien essayé d'établir l'unité germanique, mais elle s'était brouillée avec l'Autriche en déclarant que des pays allemands ne devaient pas être incorporés avec

— Alphonse Balleydier : Histoire des Révolutions de l'Empire d'Autriche, 1848-1849, 2 vol. in-8°. Paris, Guyot frères, 1853, et, du même auteur, à la même librairie : Histoire de la Révolution de Rome, 2 vol. in-8°, etc., etc.

Le récit très remarquable de M. E. Maréchal est nécessairement un peu court, son travail ayant le caractère d'un livre de classe. Parmi tout ce que nous avons lu, c'est, peut-être, dans les travaux français, l'Histoire d'Henri Martin qui nous a paru raconter le mieux les événements de 1848, mais il faut tenir compte du point de vue très personnel auquel se place toujours l'auteur.

(1) Nous dirons plus loin quelques mots des événements romains en 1848-1849 et de l'expédition française à Rome.

des pays non allemands, que seule pouvait exister l'union dans la personne du souverain, puis, surtout, en offrant la couronne impériale d'Allemagne au roi de Prusse qui n'osa pas l'accepter.

D'ailleurs le roi de Prusse et les princes allemands avaient écrasé par la force les mouvements révolutionnaires au bord du Rhin et surtout dans le pays de Bade, leur plus ardent foyer, tandis qu'ils soutenaient au contraire ces mouvements dans le Holstein et le Schleswig, contre l'héroïque petit Danemark qui eut la gloire de remporter une victoire à Frédéricia (6 juillet 1849). Ce fait et l'imminence d'une intervention militaire suédoise ajournèrent la réalisation des convoitises prussiennes. Le Schleswig fut pour le moment neutralisé, mais la Prusse ne perdit pas de vue la proie qu'elle convoitait.

Dans les états autrichiens, nous en sommes resté à l'émeute viennoise du 13 mars 1848.

Sa première conséquence fut la retraite du prince de Metternich démissionnant « devant une puissance supérieure à celle du souverain lui-même » (1).

Après diverses aventures, le vieux ministre finit par se réfugier en Angleterre rendant ainsi une sorte d'hommage aux institutions libérales qu'il avait combattues si longtemps.

Une constitution est proclamée à Vienne, et bientôt toute la monarchie se trouve plus for-

(1) Mémoires de Metternich, t. VII, p. 606. Lettre de démission. Metternich était au ministère depuis près de quarante ans. Il avait reçu, en 1813, de l'empereur d'Autriche, le titre de prince pour lui et tous ses descendants Metternich, mâles ou femelles. Le roi de Naples lui avait conféré le titre de duc, en 1815, et l'avait, en 1818, nommé « duc de Portella ». En 1824, Ferdinand VII d'Espagne le créa grand de première classe en le reconnaissant comme duc espagnol de Metternich-Winneburg. (Mémoires de Metternich. t. VII, Appendice.) Metternich mourut le 11 juin 1859 et, dit-on, la nouvelle de Magenta ne fut pas indifférente à cette fin.

tement remuée que jamais par le courant double dont nous avons parlé, tendant d'une part à la création d'un gouvernement central parlementaire et d'autre part à l'extension du particularisme provincial jusqu'à la presque autonomie parfois.

Dès le 21 mars, l'empereur choisit un ministère responsable devant la future assemblée qui devait s'ouvrir seulement le 25 juin. Le ministre de la guerre fut le comte Latour, massacré depuis par les révolutionnaires (6 octobre 1848).

Sous le prétexte d'une promenade, l'empereur et la famille impériale quittèrent Vienne le 17 mai pour se réfugier à Inspruck, au milieu des populations fidèles du Tyrol.

Pendant ce temps, les mouvements nationaux s'accentuaient particulièrement en Hongrie, en Bohême et en Croatie. Ce dernier mouvement était hostile aux Hongrois refusant à leurs voisins slaves du sud les libertés que l'on deman-

dait à Pesth pour les Magyars. Un homme de haute valeur, le baron Jellachich, prit la tête du mouvement croate, et fut le vrai sauveur de la monarchie autrichienne en défendant à la fois l'autorité impériale et la liberté croate contre l'empereur affaibli et contre les Hongrois de jour en jour plus audacieux. Nommé par l'empereur ou plutôt par le désir populaire ban (gouverneur) de Croatie, d'Esclavonie, de Dalmatie, Jellachich montra les plus grandes qualités comme général et comme guide acclamé de sa nation.

A Prague, le 2 juin, se réunit un congrès slave où l'on vit des Russes et des Serbes. Le plus grand enthousiasme y régnait ; on aurait pu se croire, avec plus de rêve encore, à certaines séances de nos derniers états-généraux, quand une humanité nouvelle semblait devoir naître aux matins de 89.

Tout cela finit par une lutte armée.

Le prince Windisch-Grætz commandait en Bohême. Il écrasa l'insurrection (15 mai 1848).

En Hongrie, où évoluait un ministère spécial, les choses prenaient de plus en plus un caractère autonomiste. L'appui du gouvernement local, des avantages divers, le patriotisme magyar amenèrent un grand nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats hongrois à quitter l'armée impériale pour s'enrôler dans une garde nationale mobile qui devint le noyau de la future armée insurrectionnelle. Néanmoins l'empereur cédait toujours aux prétentions magyares, il alla jusqu'à destituer nominalement Jellachich. Alors les trente-cinq mille Croates qui combattaient en Italie menacèrent d'abandonner l'armée pour défendre leurs libertés nationales. Une magnifique proclamation de Jellachich les arrêta.

A la fin de l'été, l'empereur revint à Vienne. Sa conduite qui manquait singulièrement de netteté, contribua cependant au salut de la

monarchie en retardant la guerre avec les Hongrois.

Le 28 septembre, le comte Lemberg, « média-« teur impérial », fut massacré à Pesth. Dès lors, l'empereur se tourna vers le ban, nommé commandant en chef de la Hongrie, tandis que les Magyars entraient définitivement en lutte avec la monarchie autrichienne.

Nous avons dit l'assassinat du comte Latour (Vienne, 6 octobre 1848). L'avant-garde de Jellachich paraît le 10 sous les murs de la ville, le ban est à quelques milles de Vienne. En vain l'assemblée constituante le somme-t-elle de s'éloigner. Le 12 octobre, Vienne secoue entièrement l'autorité impériale. Les Hongrois, à cette nouvelle, marchent au secours de Vienne, assiégée bientôt par le vainqueur de Prague, le prince Windisch-Grætz nommé commandant de toutes les forces autrichiennes, sauf de l'armée du Sud qui restait sous les ordres de Radetsky.

Le 29 octobre, la municipalité capitule au nom de la ville, car Windisch-Grætz refuse de reconnaître l'assemblée constituante, mais les Hongrois arrivent (30 octobre). Une sorte de commune s'organise à Vienne, refusant de reconnaître la capitulation. Vienne succombe le premier novembre.

L'assemblée est prorogée et transférée à Kremsier. Le prince Félix Schwarzemberg forme un nouveau ministère. L'empereur Ferdinand, qui n'avait pas d'héritiers directs, abdique à Olmutz; son frère, l'archiduc François-Charles, renonce à ses droits, l'empereur actuel François-Joseph, fils de François-Charles et neveu de Ferdinand, monte sur le trône.

Par sa bonne mine, sa jeunesse, son courage en Italie, François-Joseph inspirait les plus grandes espérances, mais les Hongrois en armes restaient debout fièrement. Une lutte héroïque de part et d'autre allait s'engager avec des alter-

natives de revers et de succès. Un grand nombre de volontaires avaient quitté l'ancienne Pologne pour rejoindre les troupes hongroises. A Pétersbourg, l'empereur Nicolas s'inquiéta; bientôt les Russes pénétrèrent en Hongrie. C'en était fait de la lutte armée, non du mouvement national hongrois qui devait aboutir au « dua« lisme » proclamé en 1867, après Sadowa, l'Autriche vaincue devant l'Autriche-Hongrie et cherchant une diminution de sa faiblesse dans la diminution de l'hostilité intérieure magyare.

Après la guerre de Hongrie, Pimodan fut nommé major. « Tous les généraux lui donnèrent leurs portraits », nous dit son ancien précepteur, M. de Crécy (1).

L'empereur n'étant pas encore marié, sa mère, l'archiduchesse Sophie, présidait aux fêtes de la cour; elle demanda au jeune major de rester

(1) Préface de la deuxième édition, p. VIII et IX.

à Vienne pour y assister. Le premier bal fut une sorte de triomphe pour Pimodan. L'empereur, en entrant, vint droit à lui, disant très haut : « C'est un brave qui a pris un canon à Moor ».

Plus tard l'empereur présenta lui-même Pimodan à l'impératrice : « Voilà, dit le souverain, voilà le major Pimodan qui s'est couvert de tant de gloire ; je ne vous dis pas le comte (1) de Pimodan, parce qu'il y a bien des comtes dans l'armée, mais il n'y a qu'un Pimodan. »

La carrière du jeune major fut extrêmement brillante ; à trente-trois ans, il allait être colonel, lorsqu'une question très grave se posa devant lui : pouvait-il parvenir aux grades tout à fait supérieurs sans se faire naturaliser autrichien ?

(1) Préface de la deuxième édition. Le titre de comte avait été reconnu en Autriche à Pimodan (Presbourg, 13 août 1852) avec l'ancienneté française de 1681. Il fut, en outre, nommé, sur preuves, chambellan de l'Empereur. C'est surtout une affaire de quartiers.

Devait-il, pour un avenir si haut qu'il fût, abandonner sa patrie, et quel trouble remplirait son âme si, un jour, quand il serait feld-maréchal, il lui fallait lutter contre les troupes françaises ? Pimodan semblait prévoir la guerre de 1859.

A peine nommé colonel, Pimodan donna sa démission. Cependant il avait eu la douleur de perdre un frère et une sœur non mariés, il restait fils unique, ses parents ne verraient-ils pas leurs petits-enfants? La sœur de Pimodan s'était liée naguère avec mademoiselle de Couronnel (1), fille de Raoul, marquis de Couron-

(1) Il serait trop long de donner ici une note détaillée sur la très ancienne maison de Couronnel (en Flandre, Artois, Picardie, Espagne). La filiation authentique est prouvée depuis Pierre de Couronnel qui, avant 1322, épousa Béatrix de Calonne. Cette maison a l'honneur de compter une sainte parmi ses membres, la bienheureuse Marie de Couronnel, plus connue sous le nom de Marie d'Agreda, morte en 1665. (Voir Moréri, art. *Agreda*, etc.) Avec elle s'éteignit la branche espagnole des Couronnel, car toute la famille de Marie embrassa

nel, gentilhomme honoraire de la chambre du roi Charles X et d'une des deux dernières Montmorency-Laval (1).

la vie religieuse. Au moment de la Révolution, la branche française était représentée par Charles, marquis de Couronnel-Barastre, comte de Willerval, seigneur de Vélu, Coges, Loiselet, Baali, Mernes, Hersin, Rantigny, Berghineuse, Asser-Martigny, Béthencourt, Doming, Famechon, Libécourt, etc., etc. Député général du corps de la noblesse des États d'Artois à la cour, puis président des États, il fut guillotiné sur la place d'Arras (27 mars 1794), laissant de sa femme, Louise d'Amerval, trois fils dont un seul continua la filiation. En 1477, son grand-aïeul, Clérembault de Couronnel, s'étant opposé aux volontés de Louis XI, avait été décapité non loin de là, sur la place d'Hesdin!

(1) Le prince Adrien de Montmorency, duc de Laval, ambassadeur, sous la Restauration, à Rome et à Londres, etc., etc., fut le dernier mâle de sa branche ayant eu postérité. Il mourut, ne laissant que deux filles : la duchesse de Mirepoix et la marquise de Couronnel. Le duc de Laval avait épousé une Montmorency-Luxembourg qui fut également la dernière de sa branche ayant eu postérité, mais une autre branche des Montmorency-Luxembourg subsista jusqu'en 1878. Avec le prince Édouard, dernier mâle de

Ce fut vers Mademoiselle de Couronnel que se portèrent les hommages de Pimodan. Une inclination mutuelle amena bientôt leur union (29 mars 1855), mais, à peine marié, Pimodan, qui faisait encore partie de l'armée autrichienne, dut rejoindre son régiment sur les frontières de Russie. On parlait de guerre entre cette puissance et l'Autriche; le jeune colonel ne pouvait abandonner ses camarades et ses soldats en un tel moment. Aussitôt les bruits de guerre écartés, Pimodan quitta définitivement l'Autriche pour vivre tantôt à Paris, tantôt à Echénay. Les choses militaires l'intéressaient toujours: il publia une brochure sur le rôle de la cavalerie, il songeait à d'autres travaux, et fit à cette époque un voyage en Russie pour étudier les champs de

cette branche, s'éteignit toute la maison de Montmorency, car il ne laissa que deux filles : Madame la Baronne d'Hunolstein et Madame la Vicomtesse de Durfort.

bataille de la Grande Armée. Si la mort arrêta les projets de Pimodan, ce voyage lui permit du moins de fournir à Monsieur Thiers quelques renseignements pour l'Histoire du Consulat et de l'Empire.

Vers cette époque, après un long procès, qui fit honneur à la justice française, le comte de Chambord et sa sœur, la duchesse de Parme, résolurent de vendre, sauf Chambord, leurs biens personnels en France. Pimodan fut au nombre des légitimistes acquéreurs de ces biens.

Comme entre les gens d'affaires s'élevaient quelques difficultés : « On ne marchande pas avec le roi » s'écria-t-il ! Plus d'un espéraient que cet argent servirait à la cause monarchique; on ne voulait pas désespérer encore.

Hélas ! les destins, plus encore que les hommes, la fortune éternellement contraire, devaient arrêter sur les marches du trône la race errante de saint Louis.

Nous avons vu sombrer tout ce qui restait de la vieille monarchie française et du sang français du Grand-Roi ! Qui sait même si d'autres princes feront un jour refleurir les lys à l'ombre du drapeau de la France moderne ?

Mais notre époque, si féconde en destructions, ne devait pas voir seulement la chute des Bourbons, réduits aujourd'hui à ne plus occuper qu'un seul trône dans le monde, et encore par le droit féminin ! (1).

Le plus vénérable pouvoir de la vieille Europe allait s'écrouler en 1860, pour ne plus garder qu'une existence restreinte et précaire de dix années sous la protection hésitante des baïonnettes françaises. Un peu de temps encore, et c'en serait fait de la domination temporelle des

(1) Le seul Bourbon régnant aujourd'hui est Alphonse XIII d'Espagne, mais il occupe le trône comme petit-fils de la reine Isabelle et non comme prince de Bourbon mâle.

papes. Le droit d'une si longue possession ne semblerait plus un droit, la force régnerait seule, les puissances catholiques verraient chanceler leurs assises, et les états protestants ou schismatiques eux-mêmes perdraient quelque chose de leur stabilité à cette ruine de l'auteur commun, de l'ANCÊTRE, comme des fils brouillés depuis longtemps avec leur père, profitent cependant de sa gloire et souffrent de son abaissement, cet abaissement fût-il voulu par eux dans une haine criminelle. Comme nous l'avons dit plus haut, l'année 1849 avait vu le rétablissement en Europe des antiques monarchies; la France elle-même devait acclamer bientôt l'héritier des Napoléons, et trouver pendant les premières années de son règne la plus haute prospérité matérielle qu'elle ait peut-être jamais atteinte. Mais l'esprit révolutionnaire n'était pas vaincu, il comptait en France un adhérent aussi puissant que singulier, l'empereur lui-même.

Napoléon III, conservateur chez lui, devait se laisser entraîner, au point de vue extérieur, par les tendances qui fomentèrent les révolutions européennes de 1848 (1). Poussé, d'ailleurs, par d'anciens républicains ralliés à l'empire, applaudi par des écrivains distingués, l'empereur se lança dans la voie qui devait être sa perte et la nôtre.

(1) Ces tendances de Napoléon III prirent surtout un caractère *réel* après l'attentat d'Orsini. L'empereur, écrivait le Prince de Metternich, « a été sauvé matériellement de l'atteinte des bombes fulminantes, mais il n'en a pas été de même moralement. » (Metternich, Mémoires, VIII, p. 641, dernière lettre du Prince avant sa mort.)

Depuis la leçon terrible de 1870, il faut reconnaître que le bon sens du peuple a fait justice de la politique d'exportation révolutionnaire.

L'intérêt suprême de la conservation incline même le suffrage universel vers une politique extérieure nettement française et, par la force des choses, nettement conservatrice. Sur ce point, la troisième république, malgré ses chefs parfois, en revient aux errements de la Restauration.

En 1855, un corps piémontais vint en Crimée se joindre contre la Russie aux troupes françaises, anglaises et turques. Le ministre de Victor-Emmanuel, Camille Benso, comte de Cavour, cherchait à lancer son pays dans l'orbite des grandes puissances et s'unissait ou feignait de s'unir étroitement avec Napoléon III. Le 30 janvier 1859, une fille de Victor-Emmanuel épousa le prince Napoléon, cousin de l'empereur.

Dès lors, la satisfaction d'une alliance illustre s'unit dans l'esprit du souverain français aux tendances révolutionnaires extérieures, au désir de recommencer sur quelque point l'épopée napoléonienne qualifiée tant de fois « la Révolution à cheval. » En outre, l'empereur donnait ainsi une satisfaction extérieure au parti révolutionnaire français, mais, dans l'esprit de Napoléon III entrait, croyons-nous, plus d'illusion sincère que de calcul politique.

Au printemps, la guerre éclata entre l'Au-

triche d'une part, la France et le Piémont d'autre part. Malgré leur courage, les Autrichiens furent complètement battus. Le duc de Modène, la duchesse de Parme, sœur du comte de Chambord, le gouverneur pontifical de Bologne durent quitter leurs résidences où triomphaient déjà les mouvements unitaires italiens.

La Prusse mobilisait pour *voir venir* et satisfaire un peu les petits états allemands qui, voulant conserver la puissance autrichienne, parlaient, bien haut, de « la patrie commune! » Solférino seul nous avait coûté plus de dix-sept mille hommes! Napoléon III eut le 11 juillet une entrevue avec François-Joseph : « Les princes dépossédés devaient rentrer dans leurs états et former avec les autres souverains italiens une confédération sous la présidence honoraire du Pape (1). »

(1) E. Maréchal. Histoire contemporaine, II, p. 61. Paris, Delalain, 1890.

François-Joseph cédait à Napoléon III la Lombardie jusqu'au Mincio. L'empereur des Français remit ce territoire à Victor-Emmanuel (1). Pour ce qui regardait l'Italie, les clauses de la paix ne furent pas exécutées. Avec l'appui plus ou moins manifeste du Piémont, avec la neutralité plus ou moins bienveillante de la France, le mouvement unitaire gagna tout le nord de l'Italie, sauf ce qui restait à l'Autriche. Pendant que le Piémont s'agrandissait, cherchant l'unité à son profit, Napoléon III obtenait de Victor-Emmanuel l'exécution d'un traité secret donnant à la France la Savoie et le comté de Nice avec le vote favorable des populations (mars-avril 1860).

(1) Le reste de la Lombardie et la Vénétie devaient être pour les Italiens le prix de l'alliance prussienne en 1866 (Sadowa). La Vénétie fut alors cédée par l'Autriche à Napoléon III qui la remit à l'Italie, sans oser rien stipuler pour la France. On sait les défaites des Italiens à Custozza et à Lissa, sur terre et sur mer.

« La guerre d'Italie était finie du moins pour nous, écrit avec beaucoup de justesse Henri Martin ; mais la crise européenne ne faisait que commencer (1). »

Un moment, l'on put croire que l'Italie resterait divisée en trois tronçons, le royaume piémontais, les états du pape, le royaume de Naples où régnait une branche des Bourbons d'Espagne.

Autre était l'espérance des unitaires et du gouvernement piémontais. Avec son appui, un peu mystérieux, des révoltes troublaient les états du pape.

Dans ces états, bien que la masse du peuple restât fidèle au Pontife, le parti unitaire italien comptait parmi les sujets de Pie IX de nombreux adhérents, surtout dans la classe moyenne, où les sociétés secrètes avaient de puissantes ramifications. A la faveur de ces

(1) Henri Martin, VI, p. 237.

troubles, on voyait croître le brigandage, plaie constante de l'Italie (1), et d'un moment à l'autre cet état de choses pouvait devenir le prétexte d'une invasion italienne, se donnant aux yeux de l'Europe la mission de rétablir l'ordre matériel.

Déjà Bologne, Ravenne, Ferrare n'obéissaient plus au Saint-Siège, une poignée d'émeutiers avait suffi. De jour en jour il devenait plus nécessaire des renforcer la petite armée pontificale. Alors, songeant que les états de l'Église étaient le patrimoine du père commun des catholiques, Pie IX voulut pour sa défense faire appel à tous ses enfants.

Pimodan répondit un des premiers au désir du pape et quitta Paris le 1er avril 1860, quel-

(1) L'année dernière, 1890, on a pu voir dans les journaux l'autorisation gouvernementale italienne donnée aux habitants d'un village, de se former en compagnie armée pour lutter contre les brigands.

ques heures avant que le futur général en chef de l'armée pontificale, M. de La Moricière, fût arrivé à Rome. On sait quelle réputation militaire ce général avait conquise en Algérie pendant le règne de Louis-Philippe. Depuis, ministre de la guerre et ambassadeur en Russie sous la République de 1848, il s'était vu, au 2 décembre 1851, emprisonné avec les députés opposés au Prince-Président. Exilé, puis rentré en France au commencement de 1858, il avait alors cinquante-quatre ans (1).

Racontant plus haut les événements autrichiens de 1848-1849, nous n'avons pu parler de l'expédition française de Rome en 1849. Par la suite des choses, plus que par la volonté réfléchie du gouvernement français, sur tout au début, cette expédition, présentée

(1) Voir : Le Général de La Moricière par E. Keller. Paris, J. Dumaine, 30, rue et passage Dauphine, 1874. 2 vol. in-8°.

d'abord comme un moyen d'empêcher les Autrichiens d'intervenir, amena la restauration du pape un moment fugitif devant « la République romaine ». Depuis, une garnison française occupait la ville pontificale et le port de Civita-Vecchia.

Leur commandant était en 1860 le général comte de Goyon. Des liens d'alliance et de parenté l'unissaient à Pimodan. Celui-ci ne fut pas étranger aux relations courtoises qui, malgré la difficulté de la situation, s'établirent entre la nouvelle armée pontificale et le corps d'occupation.

A ce moment, le pape n'avait pas sept mille hommes sous les armes. L'artillerie n'était qu'un ramassis de vieux canons. Les ambulances, le train des équipages, le matériel de campement n'existaient pas.

« Il fut décidé, écrit M. Keller, que l'armée serait portée à 20 ou 25,000 hommes, afin

d'être à même de maintenir l'ordre dans ce qui restait de l'état pontifical. Le recrutement indigène ne devant pas suffire pour atteindre ce chiffre, on le compléterait au moyen des volontaires qui commençaient à arriver de tous les points de la catholicité (1). » Dans cet immense travail, le premier collaborateur du général en chef fut Pimodan. Son activité, sa connaissance parfaite de l'italien étaient singulièrement précieuses à La Moricière qui ignorait presque cette langue. Au bout de quelques semaines, l'armée pontificale commençait à prendre figure. On devait encore compter sur quatre ou cinq mille gendarmes pontificaux, excellentes troupes locales, dont malheureusement La Moricière ne put faire mobiliser qu'une faible partie. Sans cesse lui et Pimodan parcouraient le pays, cherchant à l'organiser au point de

(1) E. Keller, II, p. 250.

vue militaire. Bientôt un heureux succès de Pimodan allait donner à la petite armée le baptême du feu.

Au milieu du mois de mai, des bandes révolutionnaires commandées par Zambianchi entrèrent dans la province de Viterbe.

Pimodan, saisissant habilement l'occasion, les surprit avec des gendarmes mobilisés, les culbuta au village des Grottes (19 mai 1860), en tua un certain nombre et força les autres à fuir hors de la frontière.

Un moment l'on put espérer le rétablissement de l'ordre dans les états pontificaux. Ancône, Pérouse, Spolète, Viterbe étaient mises en état de défense, l'effectif de l'armée se montait à 18,000 hommes, les populations demeuraient tranquilles, mais le parti unitaire ne cessait d'appeler une intervention piémontaise et, sans que l'on puisse bien s'expliquer les motifs qui faisaient agir Napoléon III, il

semble constant que le Piémont avait des raisons secrètes pour compter sur la non-intervention de l'empereur.

A ce moment l'armée du pape était répartie en trois colonnes sur la ligne centrale des états pontificaux de Rome à Ancône. En partant de Rome, la première colonne, à Terni, sur le Tibre, était sous les ordres de Pimodan, les deux autres occupaient Foligno et Macerata avec les généraux Schmid et de Courten. La Moricière se tenait avec une réserve à Spolète.

Cependant les bandes avaient beaucoup grossi sur la frontière du nord. Le 8 septembre, elles pénétrèrent du côté d'Ancône. Le 10 septembre, après midi, un aide de camp du général piémontais Fanti fit connaître à La Moricière que les troupes piémontaises interviendraient si les troupes pontificales s'opposaient à ce que le général italien appellait les « mani-

festations dans le sens national » (1), c'est-à-dire en réalité si les troupes pontificales repoussaient les bandes et maintenaient l'ordre dans les états pontificaux. Dès le 11, les troupes régulières piémontaises franchirent la frontière.

Le plan de La Moricière était de défendre, en s'appuyant sur la place forte d'Ancône, la moitié des états pontificaux située sur le versant de l'Adriatique. C'était d'ailleurs la partie menacée. Pour l'autre moitié, on comptait sur les troupes françaises occupant de fait Rome et Civita-Vecchia, où un régiment d'infanterie venait de débarquer. Ce plan qui, militairement, aurait sans doute réussi contre des bandes et même en face d'une armée égale, devenait singulièrement périlleux contre des forces bien supérieures.

(1) E. Keller, II, p. 250.
Voir : L'Italie en 1860, par Ferdinand Lecomte, major à l'état-major fédéral suisse, p. 133. 1 vol. in-8o Paris, Ch. Tanera, éd, q. des Grands-Augustins, 27, 1861.

Beaucoup pensaient qu'il ne fallait pas en de telles circonstances isoler l'armée pontificale à soixante lieues de Rome ; ils voulaient au contraire se rapprocher de la capitale où se trouvaient tous les ambassadeurs, faire appel à l'Europe et surtout mettre Napoléon III en demeure d'agir. On espérait toujours que l'empereur s'opposerait à l'invasion piémontaise, on le croyait même, et une fois le Piémont neutralisé par la volonté de la France, il serait possible de reprendre les provinces échappées à l'autorité pontificale. En un mot, la meilleure chance de La Moricière semblait alors d'arriver par un moyen quelconque à faire donner effectivement les troupes françaises; mais aujourd'hui que la pensée de l'empereur est mieux connue, on peut se demander si ce plan aurait réussi ? (1)

(1) Consulter principalement : « Le secret de l'Empereur », correspondance confidentielle et inédite,

D'autres, plus clairvoyants peut-être, ne voulaient pas compter sur Napoléon III ; pourrait-t-on lui forcer la main en de telles circonstances, l'amener, sous la pression des événements, à garantir l'intégrité du territoire pontifical? Ceux-ci voulaient marcher vers le sud. Laissant à l'armée française la protection de Rome et de la personne du pape, ils songeaient à se joindre au roi de Naples, François II, qui luttait de son côté.

Le 11 mai 1860, l'homme de guerre du mouvement italien révolutionnaire, Garibaldi, avait débarqué en Sicile. Une campagne très audacieuse, la défection d'une partie des troupes royales, surtout des chefs, plus encore la préparation du sud-italien au nouvel ordre de choses par le puissant travail des sociétés secrè-

échangée entre M. Thouvenel, le duc de Gramont et le général comte de Flahault (1806-1863). Paris, Calmann-Lévy, 1889; 2 vol. in-8°.

tes, tout sembla conspirer pour amener, le 7 septembre, l'entrée triomphale de Garibaldi à Naples. François II tenait néanmoins la campagne avec des régiments fidèles. Réunies à l'armée pontificale, ces forces auraient, disait-on, permis de livrer une grande bataille avec des chances de succès, puis de reconquérir par un retour offensif l'est des états pontificaux (1).

(1) D'après César Cantu, lorsque François II résolut d'abandonner Naples, il avait 60,000 hommes de troupes régulières. (Les trente dernières années, p. 86. Paris, Firmin Didot, 1888.) D'après un auteur militaire qui approuve l'abandon de Naples, François II avait « une cinquantaine de mille hommes, deux forteresses (Capoue, Gaëte), un beau matériel. Voir : L'Italie en 1860, par Ferdinand Lecomte, major à l'état-major fédéral suisse, p. 101. (Déjà cité.)

L'événement a prouvé que l'abandon de Naples fut une faute au point de vue politique, mais on pouvait soutenir cette mesure au point de vue stratégique. Ferdinand Lecomte juge La Moricière comme tacticien avec une sévérité qui nous paraît absolument injuste, étant donnés surtout les embarras politiques de la situation. Après Ancône, François II écrivit à

Mais pouvait-on laisser envahir les états de l'Église sans opposer une résistance immédiate? mais les Français ne viendraient-ils pas au feu? Le meilleur moyen de les avoir avec soi n'était-il pas encore de se battre héroïquement tout de suite? Sans doute La Moricière se rappela ses belles campagnes d'Algérie où, avec une poignée d'hommes, on tenait tête à des hordes indisciplinées. Malheureusement le héros de Constantine n'avait pas l'expérience des guerres européennes, l'armée pontificale était bien neuve encore et les troupes piémontaises montraient au contraire une grande solidité.

Du reste, l'armée pontificale était faite pour lutter contre des bandes et non pour résister à de puissantes forces régulières : on avait accusé

La Moricière pour lui proposer le commandement de l'armée napolitaine. (E. Keller II, 339.) La Moricière refusa.

Pie IX de ne pouvoir maintenir l'ordre dans ses états, il voulait prouver le contraire avec le secours de ses enfants, il ne prétendait pas transformer la papauté en une puissance militaire suivante la formule moderne.

Presque fatalement le Piémont devait écraser les troupes du Saint-Siège, et cependant, à regarder les événements sous la froide lumière de l'histoire, les soldats de l'Église succombèrent plus encore par le malheur des événements que par toute autre cause. On revit alors cette continuelle malechance qui, depuis cent ans, poursuit les défenseurs infortunés des causes traditionnelles.

Comme nous l'avons dit, l'armée pontificale était répartie en trois colonnes occupant la ligne centrale des états pontificaux de la Méditerranée à l'Adriatique. Au centre, La Moricière se tenait à Spolète avec une brigade (Cropt). Un peu plus au nord, le général Schmidt avait

ses cantonnements à Foligno et aux environs.

A l'ouest, Pimodan occupait Terni sur le Tibre; à l'est, le général de Courten s'était avancé jusqu'à Macerata, tout près de l'Adriatique, un peu au sud d'Ancône. Il y avait en outre des troupes moins importantes dans plusieurs endroits et même à Rome. La Moricière ne crut pas pouvoir, retirant à lui ses garnisons, abandonner tout à fait le versant méditerranéen des montagnes. Bien plus, ayant laissé la brigade Schmidt à Foligno, sauf un bataillon, La Moricière donna l'ordre à Schmidt de se replier, non pas sur Ancône, mais sur Viterbe, c'est-à-dire vers l'ouest, s'il se trouvait en présence de forces trop supérieures.

Avec Pimodan, Cropt et un bataillon Schmidt, La Moricière entreprit de rallier Courten à Ancône dès le 10 septembre au soir. Comptant faussement sur la résistance de

Pesaro et de Pérouse (1), La Moricière espérait, masqué en quelque sorte par les forteresses et la brigade Schmidt, atteindre Ancône avant l'ennemi, bien que la route fût plus longue pour les troupes pontificales. Le 15 au matin La Moricière était à Macerata, Pimodan le suivait à une marche de distance; mais, au lieu de se jeter à tout prix sur la route directe d'Ancône, La Moricière fit un crochet vers la mer afin d'embarquer sur l'Adriatique, à destination d'Ancône, le trésor de l'armée, n'osant livrer plusieurs millions aux chances d'une bataille.

(1) Pesaro avait une garnison de 1,200 hommes commandés par le Colonel Zappi et trois pièces de canon. La ville fut investie le 11 et prise dès le soir. Le fort de Pesaro se rendit le 12, après une certaine résistance. Pérouse fut investie le 14 au matin et prise le même jour, après « plus d'heures de trêve et de pourparlers que d'heures de combat ». (F. Lecomte, p. 156.) Le général Schmidt avait quitté Foligno pour occuper la ville de Pérouse en marchant un peu vers le nord.

Pendant ce temps l'armée piémontaise avait marché sur trois colonnes. L'aile gauche italienne se dirigeait vers Ancône.

Sans nous occuper des combats livrés sur le versant méditerranéen ou dans les montagnes (1), nous parlerons seulement des événements décisifs qui eurent lieu au bord de l'Adriatique.

Dans la journée du 17 septembre, les chances paraissaient bien mauvaises pour les troupes pontificales, décidément gagnées de vitesse par les Piémontais et non appuyées par la France malgré certains espoirs gardés jusqu'au dernier moment. Les deux armées étaient en présence.

Sous le commandement du général Cialdini, les Piémontais avaient deux divisions, fortes en-

(1) Avec 1,200 hommes, le Colonel Kanzler (depuis Général) soutint le 13 un brillant combat contre la gauche italienne, puis dut se réfugier dans Ancône.

semble de 13 à 14 mille hommes (1); bon nombre des leurs s'étaient battus contre les Autrichiens en 1859, tous portaient des fusils rayés, l'artillerie avait également des canons rayés.

L'armée pontificale comprenait environ cinq mille hommes. « L'armement laissait beaucoup à désirer » (2) : des fusils lisses, un millier peut-être de carabines dont la moitié demandait un approvisionnement spécial, des canons lisses mal attelés.

Au point de vue tactique, la situation des pontificaux était plus mauvaise encore.

Ils occupaient, à cinq lieues au sud d'Ancône, la ville de Loreto (Lorette). En face d'eux se trouvaient un petit fleuve, le Musone, puis les hauteurs de Castelfidardo à peu près perpendiculaires à la mer, puis, de l'autre côté des hauteurs, l'Aspio, affluent du Musone. Les deux

(1) L'Italie en 1860, par Ferdinand Lecomte, page 164.
(2) Id., Id.

cours d'eau se réunissent tout près de l'Adriatique.

Les Piémontais occupaient les hauteurs de Castelfidardo, le pont du Musone en face de Lorette et le pont d'un ruisseau, affluent du Musone, le Vallato. Plus bas, le Musone n'avait plus de ponts, mais seulement des gués, un après sa réunion avec le Vallato, un voisin de la mer après la réunion du Musone et de l'Aspio.

Trois brigades piémontaises étaient là ; une quatrième en arrière au nord, à Camerano, servait à la fois de réserve et de corps d'observation devant Ancône.

Ne pouvant songer à franchir les hauteurs trop fortement tenues par les Piémontais qui s'étendaient vers l'ouest, La Moricière n'avait plus qu'un chemin vers Ancône : gagner le bord de la mer par une route empierrée, franchir le dernier gué du Musone, puis se diriger tant

bien que mal par de mauvaises voies, pendant trois kilomètres environ, et retrouver une bonne route courant vers le nord jusqu'aux remparts d'Ancône (18 kilomètres environ). L'ennemi n'occupait point ces passages, mais il fallait marcher et franchir le gué du Musone sous le feu des batteries piémontaises garnissant les hauteurs de Castelfidardo. Ce plan était possible pour quelques hommes résolus, surtout pour des cavaliers bien montés; nous verrons La Moricière réussir à gagner ainsi Ancône de sa personne. Il était fort difficile que toute une armée suivît un tel chemin. On a prétendu qu'un traître avait fourni aux Piémontais le plan de La Moricière (1), mais ce plan résultait de la

(1) « Petite histoire sur la sainte maison nazaréenne de Lorette, » p. 232. Dax. imprimerie J. Justère, boulevard de la Marine, 24. Brochure in-8°. A la fin se trouvent beaucoup de détails sur la bataille de Castelfidardo. L'auteur, le R. P. Portes, était alors pénitencier français à la basilique de Lorette.

nécessité ; à moins de s'échapper vers le sud, en renonçant à l'objectif poursuivi, il ne pouvait y avoir d'autre plan que de gagner Ancône par la seule route laissée libre, et presque certainement laissée libre à dessein par les Piémontais afin d'y écraser l'armée pontificale.

Résolu à tenter malgré tout ce périlleux passage, La Moricière confia ses plus vaillantes troupes à Pimodan.

C'étaient quatre bataillons et demi d'infanterie, 8 pièces de 6 et 4 obusiers aux ordres du colonel de Blumensthil, enfin 250 chevaux conduits par le major prince Odescalchi. Parmi les fantassins, on remarquait surtout l'héroïque phalange des trois cents Franco-Belges, noyau primitif du futur régiment des zouaves pontificaux. Avec ces faibles forces, Pimodan devait s'emparer des derniers mamelons des hauteurs, les occuper et s'y maintenir jusqu'à ce que La Moricière eût franchi le défilé avec le reste de

l'armée. Ensuite, les survivants rejoindraient le gros et formeraient l'arrière-garde. Ni Pimodan, ni ses compagnons d'armes ne pouvaient se dissimuler qu'ils allaient presque certainement à la mort, mais, comme les vaincus des Thermopyles, aucun d'eux n'hésita.

Pimodan voulut se préparer à paraître devant Dieu, le 18 de grand matin, il communia au sanctuaire de Lorette. Un peu plus tard, comme déjà il était à cheval, son aumônier s'approcha pour lui serrer la main et, sur la demande du général, lui donna cette dernière absolution dont l'Église efface les fautes des mourants. Mais quelle pieuse inquiétude pouvait rester à cette grande âme qui devait quelques heures plus tard entrer dans la vie éternelle avec la robe des martyrs!

Pendant toute la bataille, un prêtre hollandais, pénitencier au sanctuaire de Lorette, se tint sur une terrasse d'où il apercevait les combattants

et, le bras étendu vers Castelfidardo, ne cessa de prononcer à chaque minute la formule de l'absolution catholique.

Au moment de se mettre en marche, Pimodan voulut parler à ses troupes. Là se trouvaient des volontaires de plusieurs nations. Aussi le général prit-il successivement la parole en italien, en français, en allemand et en anglais.

Bientôt la lutte commença :

« D'abord, nous dit La Moricière dans son rapport officiel, Pimodan avait lancé et conduit en personne avec son intrépidité bien connue, les carabiniers et les Franco-Belges. »

Une ferme située sur la hauteur fut brillamment enlevée.

Il ne put en être de même pour une autre ferme, second objectif de Pimodan ; ses troupes, malgré leur courage, faiblissaient devant une supériorité numérique écrasante. Blessé au visage, le général conservait son commandement

et s'efforçait de remplir une mission au-dessus des forces humaines. Ses soldats tombaient héroïquement autour de lui.

La Moricière qui, de loin, voyait le péril, voulut envoyer des renforts. Malheureusement, la position devenait de plus en plus intenable, et, comme nous l'avons dit, une partie des troupes pontificales n'avait pas grande solidité. Le courage ne pouvait, chez tous, suppléer à l'expérience militaire. Le désordre se mit dans les nouvelles lignes et gagna de proche en proche, malgré les efforts de La Moricière et de plusieurs chefs. Le reste de l'armée était las de rester immobile sous le feu de l'ennemi. On reculait sur Lorette. Cependant, Pimodan et ses compagnons luttaient toujours, sacrifiant leur vie.

Dans cette poignée d'hommes semblait concentrée toute la révolte du courage individuel contre la force brutale, toute la protestation du vieux droit, tout l'ancien état de choses euro-

péen qui, en dix ans, allait sombrer. Jamais peut-être quelques soldats n'incarnèrent à ce point les destinées du monde. Leur défaite, c'était Gaëte, Sadowa, Sedan, c'était l'unité italienne, l'unité allemande, et leur défaite était certaine.

Aux premiers rangs presque entouré, sous un feu terrible, Pimodan, la figure saignante, anime ses soldats, cherchant à faire passer en eux tout l'héroïsme de son âme. La fortune semble hésiter, Dieu étendra-t-il sa main ? Une seconde balle frappe Pimodan au bas de la poitrine, un peu de côté à droite (1).

(1) On a encore prétendu que Pimodan avait été tué par un traître de sa propre armée, un misérable qui aurait ensuite reçu le prix du sang. Nous ne croyons pas à cet assassinat. Dans la position infiniment périlleuse où se trouvait Pimodan, il devait nécessairement se tourner souvent à demi pour encourager ses troupes; d'ailleurs les projectiles arrivaient de partout.

Le général tombe mortellement atteint.

Ses premiers mots sont pour engager ses hommes à ne pas s'occuper de lui, à continuer la lutte, mais ces braves ne veulent pas laisser leur général au pouvoir de l'ennemi, on le transporte vers le Musone. A ce moment, La Moricière qui approchait, rencontre ce triste convoi. Les deux généraux échangent quelques paroles.

Pimodan fut porté d'abord sous une sorte de hangar, puis à « la maison Andriani », ferme située près de la mer. On déposa le général sur un lit. Pimodan avait toute sa connaissance et devait subir une dernière amertume, tomber aux mains des Italiens qui voulurent emporter vers Osimo, à l'ouest de Castelfidardo (1), ce sanglant trophée d'une victoire dont ils

(1) R. P. Portes, plan de la bataille de Castelfidardo (Légende). Ce plan est annexé au volume mentionné plus haut en note.

se sont montrés plus tard fiers singulièrement (1).

Le héros mourant pria qu'on le laissât du moins : « sur le champ de bataille ». Ce vœu fut respecté. Sur les hauteurs d'où les batteries piémontaises foudroyaient les troupes du Saint-Siège, entre Castelfidardo et l'Adriatique, s'élevait une assez grande habitation dite : « la maison Chiava » (2). Pimodan y reçut les soins des médecins italiens, et la visite d'un prêtre qui ne craignait pas de suivre les troupes envahissant les états de l'Église (3).

(1) Un des plus importants navires cuirassés italiens a reçu le nom de Castelfidardo, et des « Corso Castelfidardo » se trouvent aujourd'hui dans une foule de villes.

(2) Cette villa, située sur le territoire communal de Castelfidardo, est devenue, avec les terres qui en dépendent, la propriété de la famille de Pimodan.

(3) Garibaldi avait, d'ailleurs, un aumônier! Il y eut, à cette époque, d'étranges défaillances dans le clergé italien.

Alors, pour répondre à ces consolations hypocrites, le mourant eut des paroles rappelant la suprême apostrophe de Bayard au connétable de Bourbon : « C'est vous que je plains, Monsieur... » L'aumônier s'en alla. Vers minuit, Georges de Rarécourt de La Vallée, marquis de Pimodan, comte autrichien, général au service du Saint-Siège, expira les yeux fixés sur une pauvre gravure représentant la Madone de Lorette.

Le corps du général fut embaumé par ordre de Cialdini, puis réclamé par la famille de Pimodan et transporté à Rome pour y reposer en terre française, dans notre église nationale de Saint-Louis. C'était la volonte exprimée par Pimodan pour sa sépulture au cas où il viendrait à succomber dans la campagne de 1860 (1).

(1) Pie IX composa l'inscription gravée sur la tombe du général de Pimodan et conféra le titre de ducs à tous ses descendants mâles. S. S. Léon XIII a

Des liens de parenté fort éloignés, mais connus cependant du roi Charles-Albert, unissaient le vaincu de Castelfidardo à la maison de Savoie devenue, le 17 mars 1861, maison royale d'Italie. Victor-Emmanuel ne voulut pas que l'épée de Pimodan fût déposée à l'arsenal de Turin comme un trophée de conquête, la mort seule avait livré cette épée ; par ordre du roi, le comte de Cavour la renvoya en France à la marquise de Pimodan.

Avec la bataille de Castelfidardo s'écroula le plus saint pouvoir de la vieille Europe maintenu autour de Rome une dizaine d'années encore par la protection des baïonnettes françaises, mais trop faible désormais pour vivre par lui-même (1). Les antiques monarchies étaient

confirmé les titres des « ducs de Rarécourt de La Vallée de Pimodan ».

(1) En 1867, avec le concours des Français, la petite armée pontificale repoussa Garibaldi à Mentana. La présence des troupes françaises empêcha toute inter-

restées presque indifférentes, et pourtant, ce n'était pas seulement la papauté temporelle qui chancelait, c'était tout l'ancien ordre de choses européen. Le 17 septembre 1860, au soir, un homme placé sur les hauteurs qui dominent la mer, près de la maison où Pimodan agonisait, un homme, dis-je, aurait pu voir au loin sur le rivage, La Moricière, le héros des guerres d'Afrique, marcher tristement vers Ancône avec 45 cavaliers et très peu d'infanterie. Déjà la flotte piémontaise bombardait la ville où La Moricière dut capituler dix jours plus tard (1). Et, si regardant au loin l'Adriatique, veuve aujour-

vention de l'armée régulière italienne. En 1870, à Rome, après le départ de la garnison française, les pontificaux ne luttèrent qu'un moment, pour l'honneur, contre les Italiens. Pie IX envoya bientôt l'ordre de cesser une défense impossible.

(1) Les débris de l'armée vaincue à Castelfidardo capitulèrent à Lorette le 19 septembre. Des hommes réussirent à s'échapper; on sauva même une section d'artillerie.

d'hui des doges fameux, l'homme qui rêvait sur la haute colline avait eu l'intuition déjà facile de l'avenir, il aurait vu le principe unitaire chassant au sud le malheureux roi de Naples, amenant au nord l'alliance fatale de l'Italie et de la Prusse, abaissant l'Autriche à Sadowa, conduisant un jour au nom de l'Alsace revendiquée le futur empereur allemand sur les rives sanglantes de la Seine... Alors, si le voyant que nous évoquons eût appartenu comme nous à la patrie française, il eût pleuré, non la mort de Pimodan et de tant de braves, car on ne pleure pas les martyrs, non même la chute du pouvoir temporel des papes, car l'Église est immortelle, mais il eût pleuré l'aveuglement qui ne permit pas d'envoyer à Castelfidardo un seul petit tambour français, faisant avec ses baguettes reculer toute l'armée piémontaise et nous sauvant des hontes de l'avenir.

Le 18 septembre 1870, dix ans, jour pour jour, après Castelfidardo, les Prussiens paraissaient en vue de Paris.

Les ponts de Saint-Cloud, de Sèvres, de Billancourt sautèrent vers le soir, le *Journal officiel* cessa de recevoir des communications télégraphiques extérieures, le lendemain nous fûmes battus à Châtillon.

UN ANCIEN OFFICIER FRANÇAIS.

CAMPAGNE

D'ITALIE

SOUVENIRS

DE LA

GUERRE D'ITALIE

I

Un bal en Styrie. — Départ pour l'Italie. — Goritz. — La comtesse T... — Udine. — Venise.

C'est en 1847, au fond d'un pauvre village de la Styrie, où résidait une partie de mon régiment, que vint me trouver l'ordre de partir pour l'Italie. Il y a des événements qui ressemblent à des présages, et de ce nombre est peut-être celui qui précéda de quelques jours notre marche vers la Lombardie. Il

semblait comme le prélude des luttes plus nobles et plus sanglantes qui nous attendaient sur les bords de l'Adige; c'était déjà, en pleine paix, la vie de guerre qui se révélait à nous; cette vie d'aventures et de combats dont il me tardait de connaître les glorieux hasards, et dont les détails, les particularités, trop négligés par l'histoire, donneront peut-être quelque intérêt à ces souvenirs.

Le 4 août 1847, j'avais passé la soirée au bal, aux eaux de Gleichenberg; je revenais après minuit au village où mon peloton était cantonné, lorsque j'entendis frapper l'alarme sur la planchette avec les maillets de bois (1). Il était trois heures du matin; je lançai mon

(1) Dans les villages où la cavalerie est cantonnée, chaque soldat a devant la maison du paysan chez lequel il loge une planchette de bois, suspendue horizontalement par deux cordes, sur laquelle il frappe avec deux maillets de bois, pour donner divers signaux. (*Note de l'auteur.*)

cheval au galop, j'arrivai sur la place du village, et je demandai à celui de mes soldats qui frappait l'alarme ce qui était arrivé.

— « Mon lieutenant, me dit le soldat, je rassemble le peloton; les recrues se battent au bal, à Weitersfeld, avec les paysans ; le brigadier Czepp est allé les séparer, mais il a été blessé; il est peut-être déjà tué, je vais le secourir ou le venger. »

Je savais à quelles terribles violences les soldats bohêmes, si calmes d'habitude, se laissent emporter lorsqu'ils croient leur honneur compromis. Je repartis à fond de train sur un cheval frais, et en quelques minutes je fus à Weitersfeld.

L'auberge où l'on avait dansé était déserte ; une chandelle brûlait dans un coin de la salle, la porte était enfoncée, les fenêtres brisées ; sur les murs blanchis à la chaux, on voyait les empreintes sanglantes de mains qui s'y étaient

appuyées dans la lutte, sur le plancher de larges plaques de sang et des pieds de chaises et de bancs brisés, arme dangereuse dont les paysans se servent comme d'une massue dans ces sortes de batailles, et dont les coins tranchants font de larges blessures. Le brigadier Czepp entra en ce moment; son visage était couvert de sang; il tenait à la main son sabre nu, et, se redressant fièrement, il me dit d'une voix qu'il cherchait à rendre calme, pendant que la colère et l'émotion du combat soulevaient sa poitrine, qu'une querelle avait eu lieu au bal entre un soldat et un paysan qui se disputaient une danseuse; la bataille était alors devenue générale; et les chevau-légers avaient soutenu, à quatre, le combat contre plus de cinquante paysans. Czepp s'était jeté dans la salle le sabre à la main pour les séparer, mais il avait été pris et presque étouffé entre le mur et une table massive qu'on avait poussée contre lui; alors,

comme il était près d'une fenêtre, un des soldats lui avait passé du dehors un pistolet chargé; trois autres chevau-légers étaient arrivés presque en même temps, et avaient enfoncé la porte, soutenu leurs camarades, frappé, blessé et mis en fuite les paysans.

Je pris une lanterne pour visiter quelques maisons du village où logeaient les soldats de mon peloton, puis je me rendis sur la place. D'autres soldats, arrivés de Lichendorf, village que j'habitais, s'y tenaient alignés et armés de sabres et de carabines. Je les calmai et les renvoyai. Plusieurs de mes hommes étaient grièvement blessés ; l'un d'eux, qui est mort plus tard à Vérone, avait l'os du crâne enfoncé. « Mon lieutenant, me dit-il, nous sommes restés les maîtres. » Et comme je sortais, je l'entendis qui disait à ceux qui me suivaient : « C'est égal, je me suis bien vengé. »

J'étais très inquiet : le lendemain, au point

du jour, j'allai à Mureck trouver mon chef d'escadron. Je craignais de le voir s'emporter et me faire des reproches violents; mais il savait que j'avais ordonné au brigadier de ne pas laisser mes soldats s'éloigner pendant mon absence. « Je n'y puis rien, ni vous non plus, me dit-il d'un ton tranquille, eh bien! laissons faire. » Le village où le combat avait eu lieu était sur une seigneurie de la duchesse de Berry (1). Je me rendis chez le bailli et le priai instamment de s'employer pour éviter que les

(1) La mère du comte de Chambord avait acheté en Styrie le château de Brunsee. A l'époque dont parle l'auteur, tout vestige du régime féodal n'avait pas disparu en Autriche. Un des résultats les plus curieux de cet état de choses était l'existence de prisons *ouvertes* appartenant à certains seigneurs qui devaient entretenir à leurs frais les prisonniers. L'hiver, de pauvres gens s'y faisaient mettre pour de légers délits et s'en allaient aux premiers beaux jours. Le rôle principal du geolier était de ne pas s'opposer à ces évasions qui constituaient pour son maître une économie notable.

plaintes des paysans n'allassent jusqu'au chef-lieu; je craignais pour mes soldats les dispositions peu bienveillantes de quelques employés du gouvernement de la province; je redoutais surtout le retentissement d'une pareille histoire, car, en temps de paix, il en est presque des régiments comme des jeunes personnes à la cour : « moins on en parle, mieux ils valent. (1) » Le bailli fut obséquieux; mais j'appris par la suite que, bien loin de calmer les fermiers, il les avait excités à porter plainte.

Heureusement une bonne nouvelle me délivra promptement de ces inquiétudes. Le 6 au matin, mon maréchal des logis m'annonçait que le régiment avait reçu l'ordre de se mettre,

(1) Allusion au mot de Louis XV : « Vous êtes une heureuse mère, Madame, tout le monde parle de votre fils qui est à l'armée et personne de mademoiselle votre fille qui est à la cour. »

dans deux jours, en marche pour l'Italie; j'allais quitter une partie de ma famille, tout ce que j'avais aimé, un pays que j'habitais depuis sept années, mais je ne pus modérer l'élan de ma joie. L'Italie, Venise, Milan, Florence, et peut-être la guerre, les combats, la gloire, tout était pour moi dans ces mots, et peu m'importaient, dès ce moment, les plaintes du bailli de Weitersfeld. Si souvent, pendant les longues soirées d'hiver, j'avais entendu les vieux capitaines raconter que le régiment avait été deux fois en Italie ! Ils avaient tenu garnison à Naples, à Capoue, à Palerme ; leurs récits étaient pleins d'intérêt, et toutes les fois qu'ils parlaient de cette glorieuse époque, leurs visages ordinairement calmes et sévères s'animaient du feu de la jeunesse.

Le 9 au matin, mon peloton était rangé sur la place du village ; la pensée du départ attristait les jeunes soldats ; quelques larmes rou-

laient sur leurs visages, déjà hâlés. Les Bohêmes, si violents, si féroces dans le combat, ont l'âme tendre et mélancolique comme tous les peuples slaves. Bientôt mon chef d'escadron arriva. J'allai à lui, et, le saluant de mon sabre, je commandai la marche. C'en était fait : souvenirs tristes et souvenirs heureux, vallées et montagnes parcourues tant de fois au galop par les belles nuits d'été, châteaux hospitaliers, il fallait laisser tout cela derrière moi ; il fallait oublier ce beau pays de Styrie où j'avais passé tant d'heures heureuses; mais l'Italie m'attendait, et je ne devais m'arrêter qu'à Vérone.

A Gonowitz, j'allai avec quelques officiers passer la soirée au château du prince Verian Windisch-Graëtz (1); à la nuit, de retour au

(1) Windisch-Graëtz, famille médiatisée d'Allemagne. Catholiques. Comtes en 1658 et 1682. Prince, pour le chef de la famille en 1804 ; pour les autres membres en 1822. Le prince Vérian, né le 31 mai 1790, mort le

village, nous trouvâmes pour tout gîte une grande chambre de paysan où chacun de nous dormit sur la paille. Le poêle était chauffé à outrance, selon l'usage des paysans autrichiens pour faire cuire les légumes destinés aux bestiaux. La sueur nous coulait du front ; les grillons nous couraient sur le visage et sur les mains. On ne pouvait passer plus brusquement de l'extrême élégance à l'extrême misère.

Le lendemain, nous marchâmes jusqu'à Cilly, par une chaleur étouffante et à travers d'épais tourbillons de poussière soulevés par nos chevaux. Avant d'entrer dans la ville, le colonel nous réunit autour de lui dans une grande prairie ; il allait quitter le régiment où il avait servi trente ans : c'était un homme d'un noble caractère, et pourtant il était peu aimé ; mais,

27 octobre 1867, avait épousé une princesse de Lobkovitz. Le chef de la maison de Windisch-Graëtz est « grand écuyer héréditaire en Styrie. »

lorsque nous le vîmes, après nous avoir dit quelques mots d'adieu, baisser son casque et détourner la tête pour nous cacher ses larmes, tous se sentirent émus, voulurent serrer cette main loyale qu'il nous tendait, et quand son cheval l'emporta loin de nous, nous lui criâmes un triste et dernier adieu.

Le 20 août, nous étions à Adelsberg. Près de cette ville est une grotte fameuse que nous allâmes visiter. A peine entré dans la grotte, on franchit, sur un pont formé par la nature, une rivière souterraine dont les eaux se sont creusé un lit à travers le rocher, et reparaissent à trois lieues de là, au bas de la descente de Planina. Le murmure de cette rivière souterraine est répété au loin par l'écho de voûtes immenses. Pendant deux heures, on marche sous des masses énormes de stalactites qui, tantôt viennent menacer votre tête de leurs pointes aiguës, tantôt sont suspendues à de

grandes hauteurs et semblent prêtes à se détacher des voûtes. On arrive ainsi à une seconde grotte qui porte le nom de l'archiduc Jean, et qu'on ne peut visiter que muni d'une autorisation spéciale. Ici d'admirables stalactites d'une blancheur éclatante pendent des voûtes ou s'élèvent de terre : les unes sont près de se toucher, et la svelte colonne est déjà presque toute formée; les autres laissent à l'imagination le loisir de calculer combien encore il leur faudra d'années pour franchir goutte à goutte l'espace qui les sépare. Rien de plus élégant que ces blanches et frêles colonnades, ouvrage de tant de siècles, et que le moindre choc suffirait à détruire.

C'est à Vippach, au delà d'une chaîne de hautes montagnes volcaniques, que commence l'Italie; les jardins du comte Lantieri (1) étaient

(1) Lantieri, ancienne famille. Catholiques. « Reichsgrafen », 1642.

pleins de grenadiers, de lauriers en fleurs, de grands buissons de verveine. Le 22 août, nous arrivâmes à Görz (1); je montai au couvent des Franciscains : l'on a, de la terrasse devant l'église, une vue admirable sur les plaines de l'Italie, au milieu desquelles l'Isonzo roule ses belles eaux bleues; l'on me montra les tombes de Charles X et du duc d'Angoulême : ce sont deux pierres toutes simples, posées devant l'autel d'une des chapelles latérales; elles portent de courtes inscriptions françaises. Sur celle du duc d'Angoulême, il y a les mots latins : *Tribulationem inveni et nomen Domini invocavi*. J'étais là avec quelques officiers de mon régiment; ils s'indignaient de voir ainsi disparaître sur la terre étrangère la splendeur de la majesté du trône. Le duc de Blacas est enterré aux pieds du roi Charles X, sans inscrip-

(1) Ou Goritz.

tion, sans pierre sépulcrale, noble humilité digne d'un cœur fidèle jusque dans la mort (1).

Nous arrivâmes à Versa par une extrême chaleur; le château où je fus logé avait cet air de grandeur que l'on retrouve partout dans les constructions italiennes: au bout d'un péristyle à colonnes, un escalier double, d'une élégance charmante et tout en marbres incrustés, menait à une belle salle, haute de deux étages; aux

(2) Le comte de Chambord repose aujourd'hui dans ce même couvent des franciscains avec le dernier drapeau blanc. Près de lui est sa femme, née archiduchesse d'Autriche-Este, ligne de Modène. C'est l'exil, mais où retrouver en France les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette!

Pierre-Jean-Louis-Casimir de Blacas d'Aulps, d'une ancienne famille française, premier duc de Blacas, ministre de la maison du roi Louis XVIII, ambassadeur à Naples et à Rome sous la Restauration, suivit la famille royale après 1830. Il mourut à Prague en 1839.

quatre coins, de grandes portes s'ouvraient sur les appartements; les murs étaient couverts de vieilles boiseries et de grandes tentures de Flandre; au milieu de ma chambre, sur une estrade, était un de ces lits si vastes, qu'on ne sait s'il faut s'y coucher en long ou en large. Le concierge m'ouvrit la bibliothèque; je vis sur une table l'arbre généalogique de la famille à laquelle appartenait le château, et de gros cahiers en parchemin avec des sceaux en plomb portant les empreintes de têtes de doges des XIIe et XIIIe siècles; une armoire contenait l'*Encyclopédie*, une autre plus de deux cents romans, tous romans d'amour, de cette littérature légère des règnes de Louis XV et de Louis XVI. J'ouvris quelques volumes, et je remarquai des pensées, des réflexions fines et spirituelles écrites en français sur les marges ou sur des feuilles volantes. Je demandai à qui ces livres avaient appartenu; le concierge me

mena devant un grand portrait représentant une jeune femme aux cheveux poudrés, aux sourcils gracieusement arqués, aux yeux vifs et brillants : c'était le portrait d'une comtesse T... à laquelle ce château avait appartenu. J'ai su depuis que cette belle personne avait inspiré une longue admiration à l'empereur Joseph II. Je passai la nuit dans la bibliothèque à feuilleter ces livres annotés par une main charmante, et le matin, avant de monter à cheval, j'allai dire un dernier adieu à l'aimable comtesse du portrait. Deux années après mon passage à Versa, me trouvant à Vienne, dans un salon, je vis entrer une jeune femme dont les traits me frappèrent, comme si je l'avais déjà vue quelque part; je demandai son nom : c'était la petite-nièce de la comtesse T...

Le 27 août, nous arrivâmes à Udine : la place Contarini est charmante, surtout le soir, quand le soleil couchant dore les sveltes colonnes qui

soutiennent le palais du gouvernement. J'alla voir la chapelle Torriani : il y a là quatre bas-reliefs admirables de la main de Toretti, le maître de Canova. Nous nous rendîmes au théâtre. L'affiche annonçait une représentation au bénéfice de la *prima donna assoluta*. Je fus là, pour la première fois, témoin de la complaisance avec laquelle les Italiens prodiguent leur enthousiasme. La prima donna fut couverte de couronnes ; on lui présenta des bouquets qui avaient plus de deux pieds de haut ; des vers, des sonnets en son honneur furent lancés par milliers dans la salle.

Le 29 août, je partis pour Conegliano avec mon peloton. Pendant la marche, mes soldats chantaient les airs mélancoliques de leur pays. Souvent je m'étais plu à écouter ces mélodies naïves, ces plaintes qu'adresse le berger à son amie absente, quand, du haut des Alpes, il voit les derniers rayons du soleil éclairer les cimes

neigeuses et les ombres du soir envahir la vallée ; mais sous ce ciel ardent, à peine rafraîchi par les tièdes brises de la mer, je devenais infidèle aux souvenirs d'antan. A Conegliano, je me promenai par la ville tout l'après-midi, regardant les grands et beaux palais abandonnés. J'entrai dans l'une de ces splendides demeures, qui appartenait à la famille des Montalban : l'architecture était imposante, les salles immenses; mais les portes et les fenêtres étaient brisées, et les portraits des ancêtres de cette famille, qui, comme le disait la légende, avaient été podestats, généraux vénitiens, ambassadeurs à la cour de France, étaient enlevés des murailles par le vent, qui se jouait avec leurs lambeaux. Sur une hauteur au-dessus de la ville, s'élève un joli pavillon bâti au milieu de grands cyprès. L'on voyait du balcon les clochers de Venise ; les murs étaient couverts de belles peintures à fresque d'un artiste de talent, et, sur une

table, une tête de femme en marbre semblait vivante.

Le jour suivant, après avoir fait à Castelfranco les logements pour la division, j'allai voir une collection de tableaux et de curiosités appartenant à un riche docteur. Sa fille me reçut : c'était une belle Italienne, dont le teint avait cette brune et chaude pâleur qui relève si bien la régularité des traits. Il y avait dans les salles des tableaux de grand prix, entre autres une *Aurore* du Corrège et l'original du célèbre tableau du *Saint Jean* du Guide ; mais ce qui me plut davantage, c'était une épée de soldat romain trouvée à Herculanum, dont la lame portait cette inscription : *Senatusconsulto Roma vincit* (Rome doit vaincre, le sénat l'ordonne) ; admirable et énergique parole gravée sur les glaives des soldats. Quelle confiance avaient ces Romains dans leur invincible courage ! Dans l'église de Castelfranco, il y a plusieurs beaux tableaux du

Palma, et un du Giorgione représentant *Saint Antoine et Saint George aux pieds de la Vierge*. La Vierge est un portrait. Je ne pus malheureusement admirer qu'à la hâte toutes ces belles choses : je voulais aller à Venise, et il ne me restait que quelques heures.

Le temps était affreux, la pluie tombait par torrents ; mais, même quand le temps est beau, l'arrivée à Venise par le chemin de fer ne répond pas à l'idée qu'on s'en fait. Je montai sur le campanile de la place Saint-Marc pour voir la ville des doges au milieu des lagunes. J'avoue que le palais ducal, à la première vue, trompa mon attente. Les décorations de théâtre me l'avaient gâté d'avance, et mon imagination lui prêtait des proportions plus majestueuses. Cependant je l'ai revu plusieurs fois depuis, et chaque fois il m'a paru plus beau, surtout le soir, quand sa masse imposante, éclairée par les rayons de la lune, projette sa grande ombre sur

la Piazzetta. Les coupoles de Saint-Marc me semblèrent aussi, au premier aspect, un peu écrasées. Il faut revoir plusieurs fois ces admirables monuments pour en comprendre toute la beauté. A Padoue comme à Venise, c'était en courant que je parcourais les églises et les musées. J'admirai dans l'église de Saint-Antoine le candélabre en bronze d'un seul jet et les bas-reliefs du Donatello ; mais à quoi bon m'arrêter sur ces premières émotions qu'éveillaient en moi les belles cités de l'Italie? Ce n'était pas en touriste, c'est en soldat qu'il me fallait parcourir cette terre classique, et le moment approchait où la vie de garnison allait succéder pour nous à la vie de voyage.

II

Vérone. — Les Arènes. — Les Ottochaner. — Je suis envoyé à Trieste. — Égalité pour tous. — M. Manin. — L'aubergiste de Mestre. — La cloche de Desenzano.

Le 5 septembre, nous arrivâmes à Vérone; notre marche était finie. Je pris l'étendard, et, passant devant les Arènes, j'allai au son des trompettes, pendant que la division restait rangée sur la place, le remettre aux mains de l'officier commandant la grand'garde. Cet étendard était un souvenir précieux donné au régiment par Marie-Thérèse. A cette époque et jusqu'à la fin du règne de Joseph II, le régiment se recrutait en Flandre; les soldats ne parlaient que français; on les appelait les *Wallons*. C'est

eux qui avaient décidé le gain de la bataille de Kolin, qui paraissait d'abord perdue. L'armée impériale commençait à plier; le comte de Thiennes, colonel du régiment, reçoit l'ordre de la retraite; il court à Daun : « Maréchal, dit-il, je vais attaquer, et, si j'y péris avec mon régiment, du moins j'aurai sauvé l'honneur. — Que voulez-vous faire avec vos *blancs-becs* de Flamands? lui dit Daun, qui savait que le régiment était alors presque entièrement composé de jeunes recrues. — Vous allez le voir, » crie de Thiennes. Il se jette, suivi de ses officiers et à la tête de tout le régiment, au milieu des lignes d'infanterie prussienne. Trente escadrons de hussards prussiens, soutenus par quinze de dragons en seconde ligne, sont culbutés par la cavalerie impériale, et la victoire est à l'Autriche; mais de Thiennes était tué, et le tiers du régiment y resta. Plusieurs des officiers étaient Lorrains,

l'histoire du régiment a conservé leur souvenir; il y a parmi eux les noms de Ficquelmont et de d'Aspremont. Le grand Frédéric, voyant la bataille perdue, revint jusqu'à Nymburg au grand galop, disant à l'officier qui l'accompagnait et dont le cheval tomba mort de lassitude : « Ah! mes hussards, mes braves hussards sont sûrement perdus! » Marie-Thérèse combla Daun d'honneurs (c'était la première victoire gagnée contre les Prussiens); elle alla à sa rencontre hors des murs de Vienne, et ordonna que les soldats de ce brave régiment ne porteraient jamais ni barbe ni moustache, pour rappeler leur jeunesse et leur héroïsme; puis elle broda de ses mains sur l'étendard une rose entourée d'épines et la devise : *Qui s'y frotte s'y pique.* Ce régiment fut ensuite appelé les *dragons de Latour* (1); beaucoup de

(1) Il porte maintenant le nom de chevau-légers du prince Windisch-Graëtz, et c'est celui où j'avais l'hon-

ceux qui ont fait les grandes guerres de l'Empire l'ont connu, ont admiré sa bravoure, et plusieurs généraux français en parlent dans leurs mémoires. — *Garde à nous, voilà les Latour!* — disaient les soldats français, lorsque, plusieurs attaques n'ayant pu rompre leurs carrés, on lançait sur eux ces intrépides cavaliers. La seule aigle impériale qui ait été prise pendant la première campagne d'Allemagne a été enlevée dans une charge de ces dragons de Latour contre le quinzième régiment de dragons français, au combat de Haslau.

A Vérone, le premier monument qui mérite l'attention du voyageur, ce sont les Arènes; quoique l'on en ait détruit une partie et toute l'enceinte extérieure à l'exception de cinq arcades, elles surpassent en grandeur tout ce que je pouvais imaginer. Les Arènes de Vérone

neur de servir comme lieutenant au commencement de la campagne. (*Note de l'auteur.*)

peuvent contenir plus de cinquante mille personnes; je m'y suis trouvé avec quinze mille spectateurs à une représentation de jour, et ils y étaient presque perdus; les vomitoires sont si nombreux, les corridors si larges, que, m'étant levé, la représentation finie, j'arrivai sur la place devant les Arènes, sans avoir été arrêté une minute par la foule, sans même avoir ralenti le pas. Un canal communiquant avec l'Adige au-dessus de la ville y amenait huit pieds d'eau pour les naumachies; à gauche et à droite des deux entrées principales, il y a quatre grandes niches où étaient enfermées les bêtes féroces; on soulevait les grilles et elles bondissaient en fureur dans l'arène. Intérieurement et tout autour du corridor inférieur, l'on voit encore vingt-quatre prisons; elles ne sont éclairées que par un trou d'un pied carré, donnant à une hauteur de quinze pieds du sol dans ce corridor qui est fort

obscur, et c'était dans ces trous affreux qu'attendant leur tour d'être déchirés par les bêtes, les malheureux captifs pouvaient entendre les cris de désespoir de leurs compagnons.

J'allai voir le palais Canossa : les salles, tendues en damas et en velours, sont superbes; sous l'architrave, je lus l'inscription : *Et filii filiorum et semen illorum habitabunt in sæcula!*.... Quel gage de grandeur que cette espérance dans l'immortalité de sa race! Du haut du castel, on a une très belle vue sur la ville et la campagne, les montagnes, la plaine et les clochers de Vérone noyés dans des flots de lumière. A la nuit, en redescendant à la ville, je passai devant l'église de Sainte-Rosalie, et je vis, à travers les larges rideaux du portail, le chœur et l'autel tout resplendissants de lumière; j'y entrai et fus frappé de la majesté du lieu; des milliers de cierges brûlaient dans de grands candélabres; les colonnes et toute

l'église étaient tendues de damas rouge bordé de drap d'or, et le chant grave et majestueux des prêtres se mêlait au son puissant des orgues.

L'automne se passa tranquillement ; cependant il y avait je ne sais quelle vague inquiétude dans l'air. Au moindre bruit, les bourgeois paraissaient sur le seuil de leurs portes, et les femmes entr'ouvraient leurs volets pour regarder dans la rue. Pendant le mois de février, une sourde agitation commença à se manifester dans toute l'Italie : des réunions secrètes eurent lieu dans les grandes villes, et des indices certains annonçaient qu'une révolution se préparait. Nous apprîmes qu'à Milan quelques-unes de ces personnes chez lesquelles les sentiments se traduisent toujours en questions d'argent, et de gain ou de perte, avaient formé une association ayant pour but d'empêcher de fumer, afin de ruiner l'Autriche, à ce qu'elles disaient, en fai-

sant perdre au gouvernement les sommes considérables que lui rapportait la vente du tabac (1).

Vers la fin du mois de février, plusieurs officiers furent insultés dans les rues de Milan, et le premier lieutenant, le comte Thun (2), ayant été blessé d'un coup de pistolet tiré par derrière, comme il rentrait chez lui le soir, les soldats reçurent l'ordre, toujours différé jusqu'à la dernière extrémité, de se servir de leurs armes pour se défendre.

Vérone était calme encore; pourtant l'on craignait quelque mouvement, et, pendant plu-

(1) Voir dans le volume du général Schœnhals le récit de « l'insurrection des cigares », 1er et 3 janvier 1848, p. 46 et suiv. A Milan, le 3 janvier, au soir, les grenadiers italiens au service d'Autriche sortirent en fumant chacun deux cigares à la fois. Ils furent attaqués par les Milanais; une véritable bataille s'ensuivit. Le mouvement gagna les autres villes.

(2) Thun et Hohenstein. Ancienne famille. Catholiques. « Reichsgrafen » 1629.

sieurs jours, les troupes furent consignées dans les casernes et les chevaux sellés. Nos chefs paraissaient inquiets; mais nous, toujours prêts à sauter en selle, nous trouvions que cette vie agitée faisait un agréable constraste avec la monotonie de l'exercice et des parades perpétuelles; puis je ne sais quelles vagues espérances de gloire venaient nous animer; nous étions impatients de combats. — « Qu'avez-vous donc, Chalamann, vous me paraissez de très belle humeur ce soir? disais-je à un de mes sous-officiers qui riait et plaisantait pendant une patrouille que je faisais la nuit par une pluie battante. — Ah! mon lieutenant, me répondit-il, c'est que nous allons avoir la guerre, et les mains me démangent de faire, avec mon sabre, des moulinets sur la tête de nos ennemis. »

Presque chaque semaine, des bataillons croates traversaient Vérone; on les poussait en

avant vers le Pô et le Tessin : c'étaient des hommes superbes, hauts et forts, et dont l'air dur et sauvage contrastait avec la physionomie un peu efféminée des Italiens; ces pauvres Croates étaient sans cesse dupes de l'astuce des marchands véronais. Comme je passais sur la place, je vis deux sous-officiers des *Ottochaner* (1) qui achetaient du riz pour leurs compagnies; on leur en demandait un prix exorbitant, et, comme ils ne savaient pas la langue, je m'avançai, fis le marché et eus le riz à moitié prix. Alors, avec cette bonté naïve et cordiale naturelle aux Croates, ils me prièrent de boire avec eux. On apporta du vin ; mais, quand j'ouvris mon manteau pour avancer le bras et prendre un verre, ils virent à mon uniforme que j'étais officier. Leur embarras, leur mine

(1) Soldats du 2e régiment d'infanterie des frontières militaires, qui se lève dans le district de la Croatie dont Ottochacz est le chef-lieu. (*Note de l'auteur.*)

humblement respectueuse, me firent sourire ; je leur donnai la main, et nous nous quittâmes bons amis.

Lorsqu'on proclama à Vérone la constitution accordée par l'empereur et le décret qui permettait l'organisation de la garde nationale (1), les gens de la ville s'abandonnèrent à une gaieté folle ; ils se promenaient en criant dans les rues et sur le *Corso*, portant de grands drapeaux ; quand ils rencontraient un officier, ils se précipitaient sur lui pour lui baiser les mains et l'embrasser. « Nous sommes tous frères, et vive l'Italie ! » disaient-ils. Ils voulurent nous porter en triomphe ; mais ces ovations, cette joie, ces caresses étaient une comédie. Ils voulaient nous tromper, nous endormir ; pas un seul n'était de bonne foi ; ils me firent surtout l'effet de gens qui cherchent à se mon-

(1) Voir sur les événements de Vienne, la préface du présent volume.

ter, à se donner du courage en s'étourdissant à force de crier.

Au commencement de mars, la révolte éclata simultanément dans toutes les villes de l'Italie; elle avait été depuis longtemps prévue et annoncée à Vienne par le maréchal Radetzky (1), partout les ordres étaient donnés; au premier signal, les troupes disséminées dans les villes de la Lombardie devaient se réunir à Milan et celles de la Vénétie à Vérone, et quoique le

(1) Radetzky de Radetz (Joseph-Venceslas, comte), feld-maréchal autrichien, né à Trzebnitz (Bohême) le 5 novembre 1766, d'une ancienne famille (Catholiques. Comtes, 1764), mort à Milan le 5 janvier 1858. Nommé en 1831 au commandement des troupes autrichiennes en Italie, Radetzky se distingua particulièrement dans la campagne de 1848. Nous n'insisterons pas sur ces événements racontés en partie dans le présent volume. En 1850, Radetzky contribua puissamment à empêcher la guerre entre l'Autriche et la Prusse. Il ne prit sa retraite que le 28 février 1857, après soixante-treize ans de service.

maréchal n'eût à espérer aucun secours, aucune aide du reste de l'empire, tant l'état du gouvernement autrichien était faible et chancelant à cette époque, la révolte eût été facilement comprimée par les mesures énergiques qu'il avait prises, si l'agression du roi de Sardaigne Charles-Albert n'était venue augmenter la confiance des rebelles, et mettre le maréchal Radetzky, avec le peu de troupes réunies à Milan, en présence d'une nombreuse armée ennemie au milieu d'un pays insurgé.

Vérone néanmoins ne remuait pas ; mais toutes les communications avec la Lombardie étaient interrompues. Des comités révolutionnaires s'étaient organisés dans chaque ville et dans chaque village ; les habitants avaient barricadé les rues, et, dans les campagnes, les paysans avaient coupé les ponts sur les nombreux canaux, creusé de profonds fossés sur les routes et fait des abatis d'arbres considé-

rables. On venait d'enlever des transports de munitions et d'artillerie qui s'étaient trouvés arrêtés par ces obstacles. Les officiers envoyés en courriers ne revenaient pas, on disait les avoir vus pendus avec leurs écharpes aux arbres du chemin; nous étions sans nouvelles; les bruits les plus absurdes circulaient de toutes parts; la haine était dans tous les regards; la lutte allait s'engager. Nous étions en mesure; les sabres étaient aiguisés, les armes chargées; nos soldats nous aimaient, ils étaient pleins de cœur, prêts à nous suivre pour vaincre ou pour mourir.

Le 19 mars, pendant la nuit, comme je dormais sur un banc dans l'écurie, un soldat m'apporta l'ordre de me rendre tout de suite chez le général Gherardi. Je le trouvai qui se promenait d'un air pensif dans une grande salle éclairée par une seule bougie. « Voici, me dit-il, des dépêches pour le général comte

Gjulai (1) à Trieste ; une voiture vous attend en bas, partez à l'instant. — Général, lui dis-je, si l'on m'interroge sur notre situation, si l'on me demande des nouvelles de Milan, que faut-il répondre? — Que nous ne savons rien, que les communications avec Milan et l'armée du maréchal sont coupées ; l'on dit vaguement qu'il s'est renfermé dans la citadelle pour lancer des boulets et des obus dans la ville, qu'il y a déjà quatre mille personnes tuées et blessées, et qu'il fera incendier la ville, si la révolte ne cesse pas. »

Je partis. Le lendemain à midi, comme

(1) Gjulai ou Gyulay (François, comte) feld-maréchal autrichien, né à Pesth en 1788, d'une ancienne famille (Catholiques. Comtes, 1701), mort en 1868. En 1849, le comte Gyulay fut appelé à prendre le portefeuille de la guerre qu'il conserva pendant un an. Vaincu par les Français à Montebello (1859) puis à Magenta, Gyulay déposa son commandement mais combattit à Solferino.

j'entrais à Sacile, je vis sur la place une foule de peuple. Sept ou huit jeunes gens, coiffés de feutres à plumes et armés comme des brigands de théâtre, arrêtèrent ma voiture : je mis la main sur mon sabre, mais je vis aux gestes qu'ils firent avec leurs fusils que la résistance était inutile. Ils me prièrent de descendre et de les suivre ; ils me conduisirent à la maison de ville, ouvrirent la porte d'une grande salle et m'y firent entrer. Huit ou dix hommes en habit noir étaient assis autour d'une table ; je m'avançai et leur dis d'une voix que la colère rendait menaçante : « Qui donc se permet de faire arrêter un courrier impérial ? » Personne n'osa répondre. Ces hommes paraissaient embarrassés ; un d'eux se leva pourtant et me dit qu'on voulait avoir des nouvelles de Milan. Je leur donnai celles que je savais, et j'ajoutai que le maréchal Radetzky ruinerait la ville, si la révolte continuait. Ils parurent interdits en

entendant ce grand nom et cette menace; mais, reprenant courage : « Nous voulons la *république*, dit l'un d'eux, l'*égalité pour tous.* » J'étais inquiet de la manière dont tout cela finirait. L'escalier était plein de gens en guenilles; quelques-uns même étaient entrés dans la salle. « Comment! dis-je, l'égalité pour tous, et vous portez de beaux habits pendant que ces pauvres gens sont presque nus! » Et, me tournant vers eux, je vis un rire approbateur accueillir ma réponse; j'en profitai et m'avançai vers l'escalier. Tous me firent place ; je regagnai ma voiture et partis au galop.

A Pordenone, comme je changeais de chevaux, je vis un groupe de gens descendre le pont en courant et entrer dans la cour de la poste : je ne m'effrayai pas, car j'étais prêt à tout ; mais je m'appuyai à la voiture et les regardai fixement. Les premiers n'osaient me toucher, mais ceux qui étaient derrière les poussaient ; leurs

regards étaient si haineux, leurs yeux si hagards, que je craignais de recevoir quelque coup de stylet au moment où j'allais me retourner pour monter en voiture. Heureusement le postillon avait été soldat dans l'armée autrichienne, comme il me le dit ensuite ; dès qu'il me vit sur le marchepied, il fouetta les chevaux, et partit grand train. J'arrivai à Trieste à deux heures du matin et me fis conduire à la grand'garde. Malgré l'heure avancée de la nuit, il y avait encore sur la place des groupes qui semblaient attendre quelque nouvelle ou l'arrivée d'un courrier. Je dis aux officiers ce que je savais de Milan, et me fis conduire chez le général comte Gjulai. Il ouvrit mes dépêches, me demanda des détails sur Vérone, sur l'état du pays que je venais de traverser, sur Milan et sur l'armée du maréchal. Je lui répétai les bruits qui couraient à mon départ de Vérone, et il m'ordonna sur l'honneur de n'en point parler. Je n'osai lui

dire que, comme je n'avais reçu aucun ordre de cacher cette nouvelle, je l'avais déjà donnée aux officiers de la grand'garde. Pendant qu'il me parlait, nous entendîmes dans la rue un bruit de voix et des appels de gens qui paraissaient se rassembler. Le comte Gjulai alla tranquillement à la fenêtre et me congédia. Comme je sortais, je rencontrai dans l'escalier quelques jeunes gens qui montaient en courant. « Est-ce vrai, me dirent-ils en italien, la nouvelle que vous avez apportée de Milan? » Je fus effrayé. « Moi, leur dis-je; j'ai apporté des dépêches, je ne sais ce qu'elles contiennent. » Une foule bruyante encombrait la rue. Je pensai qu'on venait demander au comte Gjulai des nouvelles de Milan; mais je ne savais pas quelle espérance, quelle passion poussait cette population inquiète. Tous ces hommes étaient Italiens. Était-ce la curiosité ou le désir de la vengeance qui les amenait devant ce palais?... Je passai le reste de la nuit

à me promener sur les places et dans les rues, écoutant chaque bruit, craignant de voir se former des rassemblements, l'émeute commencer, et la ville en pleine révolte. Enfin le jour parut. J'allai trouver le comte Gjulai et lui dis en tremblant qu'ignorant qu'il voulait tenir secrètes les nouvelles de Milan, je les avais données aux officiers de la grand'garde avant d'avoir été chez lui. Le mal n'était pas aussi grand que je l'avais cru. Son énergie lui garantissait la tranquillité de la ville de Trieste, qui, du reste, était bien intentionnée et ne pouvait faillir à la reconnaissance qu'elle devait à la maison d'Autriche. Il me tranquillisa avec une bonté parfaite. Heureux et content, je me promenai tout le jour ; j'étais là, je le compris bientôt, dans une ville amie, et les regards des habitants de Trieste ne ressemblaient nullement aux regards perfides des Italiens de Vérone.

Le soir, le général Gjulai me fit appeler et me

donna des dépêches pour le général comte Zichy (1) à Venise; l'on ignorait encore à Trieste l'insurrection de cette ville. Je partis à dix heures du soir sur un bateau à vapeur, et nous croisâmes pendant la nuit, sans le voir, à cause de l'obscurité, comme je l'ai su depuis, le bateau qui portait à Trieste la nouvelle de la révolte qui venait d'éclater à Venise.

Au matin, comme j'admirais en entrant dans le port le superbe coup d'œil que présente Venise, j'entendis qu'on nous criait du vaisseau de garde : *Fora la bandiera !* Je ne fis pas attention à ce cri, pensant que c'était quelque formalité ; mais quel fut mon étonnement, quand je vis les matelots enlever le pavillon aux armes impériales, et une foule immense, assemblée sur la Piazzetta et le quai des Esclavons, faire retentir les cris de *Viva san Marco! viva la Republica! viva l'Italia!...* Deux officiers de

(1) Voir la note p. 123.

marine montèrent sur le pont; ils avaient l'air embarrassé; l'un d'eux vint à moi et me dit d'un ton poli, mais sans oser me regarder en face, de monter dans la gondole qui était amarrée au vaisseau. L'on me conduisit, par de petits canaux, au palais du gouvernement provisoire, et l'on me fit attendre dans une grande salle pleine de groupes d'hommes qui parlaient bruyamment en faisant des gestes animés. Des secrétaires, des aides de camp, tout bardés d'écharpes tricolores, couraient d'une salle à l'autre; un officier de marine s'approcha de moi, je lui adressai la parole : « Je ne parle pas allemand, » me répondit-il en bon allemand, et en me tournant le dos. Beaucoup de personnes qui étaient là paraissaient embarrassées ; la pâleur de leurs visages, le désordre de leurs traits, montraient assez tout ce qu'elles craignaient. Un jeune homme couvert de poussière apporta une lettre; on la lut tout haut, tant la

confusion était grande! Le comité révolutionnaire de Trévise écrivait au gouvernemeut provisoire de Venise que « les troupes impériales étaient encore dans la ville, que la république ne pouvait être proclamée, et que la ville avait tout à craindre de la vengeance des Autrichiens. » Tous parurent consternés ; on appela le général Solera, qui traversa la salle en courant.

Au bout d'une heure, on me conduisit à M. Manin (1). Je vis un petit homme d'une

(1) Manin (Daniel) président de la république de Venise, né dans cette ville le 13 mai 1804, mort à Paris le 22 septembre 1857. Au moment de la destruction de l'antique république vénitienne, le dernier doge se nommait Manin. Avec le parrainage d'un membre de cette race patricienne, un juif avait, au siècle dernier, embrassé le catholicisme, et, selon l'usage d'alors, prit comme nom de famille le nom même de son protecteur. Ce juif fut l'aïeul de l'avocat Daniel Manin, qui devait se mettre à la tête du mouvement anti-autrichien de Venise. Emprisonné le 18 janvier 1848, Manin recouvra la liberté le 17 mars pour devenir, quelques jours après, chef du

cinquantaine d'années assis devant un bureau; il portait des lunettes et paraissait avoir passé bien des nuits sans sommeil; son visage était pâle de fatigue, et son regard éteint. Il me considéra d'un air étonné, comme s'il cherchait à deviner quel but m'amenait à Venise dans un pareil moment; puis, ouvrant un tiroir dans lequel je vis de l'or, il y mit la main, et, fixant ses yeux sur les miens : « Vous voulez être des nôtres, n'est-ce pas? combattre pour notre liberté? » me dit-il en remuant cet or. Je compris ce geste. « Monsieur, lui dis-je, je suis d'une

gouvernement provisoire vénitien, qui, malgré l'opposition de Manin, vota la réunion de Venise aux états sardes. Manin quitta le pouvoir; il le reprit le 11 août 1848, lorsque Charles-Albert, battu à Custozza, eut signé l'armistice aux termes duquel il se retirait derrière le Tessin et abandonnait les Vénitiens à eux-mêmes.

Venise, assiégée par les Autrichiens, capitula le 24 août 1849, et Manin se retira en France avec sa famille.

noble famille et officier de l'empereur ; je ne connais que mon devoir. — Eh bien ! me dit-il d'un ton ironique, comme vous voudrez ; en attendant on vous gardera ici. »

Il était trop tard pour que les dépêches que je devais remettre au comte Zichy pussent être de quelque utilité ; cependant, espérant quelque chance favorable, j'avais la ferme volonté de parvenir du moins à lui parler ; peu m'importait ce qui arriverait ensuite. Pour atteindre ce but, je dis à M. Manin : « Monsieur, j'ignorais que la république fût proclamée à Venise, et j'y suis venu en me rendant à Vérone pour rejoindre mon régiment. Puisque je suis retenu ici prisonnier, permettez du moins que je parle au général Zichy ; son témoignage me sauvera plus tard, car, si l'on ne me voit pas revenir, on croira que j'ai abandonné mon drapeau ou passé à l'ennemi : vous connaissez les lois militaires, je serai cassé. — Qu'à cela ne tienne, »

me dit-il. Il sonna ; un aide de camp parut, et il lui dit quelques mots. Cet officier me conduisit au palais du gouvernement, sur la place Saint-Marc, et me laissa dans une salle où une trentaine de jeunes gens étaient réunis ; l'un d'eux s'avança vers moi pour attacher une cocarde à mon habit ; je repoussai sa main. « Vous êtes notre prisonnier, prenez garde, me dit-il pour m'effrayer ; ce matin, le peuple a massacré deux de vos officiers et le chef de l'arsenal. » Ils se rapprochèrent de moi, l'un d'eux arracha le gland de mon porte-épée, un autre m'enleva ma casquette, et coupa avec son poignard la rose et le galon ; la défense était impossible. « Messieurs ! messieurs ! » leur cria l'officier en rentrant et d'un ton de reproche. Il me prit par le bras, me fit sortir de la salle et me mena au comte Zichy. J'avais roulé mes dépêches dans ma manche, espérant pouvoir les lui remettre en secret ; mais, comme j'étais

observé par ses gardes, je lui dis qu'on me retenait prisonnier et plusieurs autres choses, afin de gagner du temps. Ensuite, appuyant le bras sur le bois de son lit, je cherchai des yeux son regard afin de le guider vers le geste que j'allais faire pour laisser tomber les dépêches; mais il était trop affaissé, trop abattu pour me comprendre. Craignant de voir mes dépêches prises par les Italiens qui étaient dans la chambre, je n'osai les laisser tomber sur le lit. On me ramena dans la salle; un moment après, un jeune homme entra tout effaré et cria : « Les Croates ne veulent pas accepter la capitulation, ils ne veulent pas déposer les armes, et disent que, si on les attaque, ils vont mettre le feu à la ville et faire sauter le magasin à poudre. — Bah! bah! » répondit un homme à mauvaise figure. Puis cet homme s'assit, griffonna quelques lignes et sortit : « Voici, dit-il en rentrant au bout de quelques minutes, et

agitant un papier d'un air triomphant, voici l'ordre aux Croates de déposer les armes. Il est signé : *général comte Zichy.* » Je ne sais comment ce misérable s'y était pris pour obtenir ainsi la signature du comte (1).

Enfin, un officier de la garde civique vint à moi et me conduisit, à travers plusieurs rues, jusqu'à une grande maison, sur une petite place; il ouvrit la grille, me dit d'attendre dans le vestibule, et, m'ayant laissé seul, il monta l'escalier. J'avais, pendant le trajet, songé à la possibilité de m'échapper par une des petites rues qui coupaient celles que nous traversions. Je connaissais quelques personnes à Venise, et j'aurais pu me cacher. J'étais seul dans ce vesti-

(1) Le comte Ferdinand Zichy, d'une ancienne famille (Catholiques. Comtes, 1625), lieutenant-feld-maréchal, commandait la place de Venise. Un autre Zichy, le comte Eugène, fut, en 1848, fusillé par les Hongrois pour sa fidélité à l'empereur. Nous verrons plus loin la mort héroïque d'un troisième Zichy.

bule, et, comme je m'appuyais au mur en réfléchissant à la façon dont tout cela pouvait finir, je vis, par la porte qui donnait sur l'eau, passer plusieurs gondoles. L'idée me revint de m'évader, et, m'avançant vers l'une d'elles, j'y montai d'un air tranquille. Affectant un grand calme, qui du reste ne trompa pas les gondoliers, je leur ordonnai de me mener au grand canal; puis, à peine étions-nous en route, que je leur dis que je désirais aller à Mestre, et leur proposai de m'y conduire. Ces gondoliers étaient fins et rusés comme tous les Italiens : ils voyaient bien que je cherchais à m'évader; mais pour de l'or ils m'auraient mené en Amérique. Comme nous débouchions du grand canal dans la mer, quelqu'un vit probablement mon manteau blanc, et j'entendis crier du quai : « Un Autrichien qui se sauve! » En un instant, les deux rives furent couvertes de gens qui criaient : « C'est un officier! c'est un Autrichien

qui se sauve! Abordez; à bord, à bord la gondole! » Un jeune homme conduisant une patrouille arrivait en ce moment sur le quai; mes gondoliers furent forcés d'aborder; ce jeune homme était élégant, avait l'air d'un homme comme il faut; il mit un pied sur la gondole et me demanda mon permis. Ne sachant que faire, je lui tendis ma carte de courrier : il vit bien que cela ne signifiait rien : mais le danger que je courais lui inspira probablement quelque compassion, et, se retournant vers le peuple : « Tout est en règle, dit-il; gondolier, en avant! » Et ce peuple, habitué à l'obéissance, se retira sans mot dire.

Enfin, j'étais hors de Venise! Nous longeâmes l'immense pont du chemin de fer, et je vis une locomotive couverte de drapeaux tricolores arriver au débarcadère; elle apportait, comme je l'ai su ensuite, de fausses nouvelles; pour entretenir l'effervescence de la révolte, les gens qui la

montaient criaient : — *Trévise*, *Vicence*, *ont proclamé la république !* — *Vive saint Marc !* répondait le peuple. Pendant le trajet, l'attitude indécise des Vénitiens m'avait suggéré la pensée d'aller à Padoue trouver le général baron d'Aspre (1), qui y commandait. Son énergie, ses talents étaient connus de toute l'armée, et il me semblait qu'en lançant quelques bataillons sur cette ville, encore étonnée de sa liberté, on pourrait y rétablir l'autorité impériale. En arrivant à Mestre, les gondoliers s'arrêtèrent à une maison isolée où je pourrais, me dirent-ils, trouver une voiture et des chevaux. Je ne me défiais pas du maître de la maison, et lui dis que je voulais aller à Padoue. « A Padoue ! s'écria-t-il en affectant un grand étonnement ; mais la campagne est pleine de *crociati* (2) et

(1) Aspre ou Asper (Constantin, baron d') feld-maréchal autrichien, né à Bruxelles en 1789, mort en 1850.

(2) On nommait ainsi des sortes de francs-tireurs.

de paysans armés : à peine hors de Mestre, vous serez assassiné ou pendu à quelque arbre. » Il devinait d'instinct qu'il fallait m'empêcher d'aller à Padoue. « Je vous demande, lui dis-je, une voiture, des chevaux, et cela tout de suite. — Ah! monsieur, me dit-il avec une grande exaltation, puisque je ne puis vous retenir, vous empêcher de braver une mort certaine, permettez du moins que je vous dise adieu, que je vous embrasse en versant des larmes sur votre malheureux sort. » Puis, regardant le ciel : « Un si jeune homme! s'écria-t-il, et courir ainsi à la mort! » Et, me jetant les bras autour du cou, il m'embrassa en versant quelques larmes ; mais, voyant ses efforts inutiles pour me détourner de mon projet, il voulut me faire arrêter, et, sous prétexte d'aller chercher une voiture, il remonta avec moi une longue rue bordée d'un côté par le mur du canal. Comme il regardait sans cesse dans l'eau avec affectation : « Qu'est-

ce donc que vous voyez? lui dis-je. — Ah! mon Dieu! me répondit-il, ce matin le peuple a massacré quelques soldats du régiment d'Este, et on a jeté leurs corps dans le canal. » Ce n'était pas vrai, comme je l'ai su ensuite. Je marchais vite, de peur d'être entouré par les gens qui remplissaient la rue et qui commençaient déjà à me suivre; j'arrivai sur la place, elle était couverte de groupes d'hommes; je m'arrêtai et m'adossai, tranquille et prêt à tout, au petit mur du canal : mon homme m'avait laissé. Tous ces gens s'avancèrent alors vers moi, d'abord lentement, comme des curieux qui viennent regarder; puis, quand ils eurent formé un demi-cercle autour de moi, ceux qui étaient derrière crièrent: *Mort au chien! mort à l'Allemand!* Ils se poussaient les uns les autres en agitant leurs bras nus pour me menacer. Je les regardais en face et sans trembler : mais je craignais d'être lancé dans le

canal, par-dessus le petit mur du quai, lorsqu'un petit homme, avec un chapeau à trois cornes et une large écharpe, écarta le peuple et vint à moi. Je pensai que c'était le podestat, et, de la main gauche, l'empoignant fortement au collet, je lui dis en tirant mon sabre : « Si ces gens me touchent, je vous enfonce mon sabre dans le ventre. » Il voulut sauter en arrière; mais je le tenais bien, et il s'arrêta en me regardant fixement. Deux personnages assez bien vêtus, craignant probablement la vengeance des troupes impériales, se placèrent alors entre la foule et moi; ils me garantirent avec leurs corps et appelèrent un homme qui passait près de là avec une petite carriole. Ces quelques minutes m'avaient paru bien longues; j'étais trempé de sueur. Ces messieurs montèrent à côté de moi dans la carriole, qui prit aussitôt le chemin de Castelfranco. Ils m'accompagnèrent jusque dans la campagne, et,

m'ayant dit adieu, ils descendirent de voiture.

Je renonçai à aller à Padoue; j'étais dupe de la comédie de l'homme de Mestre et de sa sensibilité jouée, car j'ai su depuis qu'il n'y avait pas un seul *crociato* entre Mestre et Padoue. J'arrivai dans la nuit à Castelfranco et allai à la caserne ; les chevaux étaient sellés, officiers et soldats prêts à combattre; ils m'embrassèrent cordialement ; l'approche du danger nous rendait tous frères ; l'un d'eux me donna des pistolets. Je continuai ma route, arrivai à Vérone le 23 mars au point du jour, et remis au général Gherardi les dépêches que j'avais apportées de Trieste et conservées précieusement. Quelques heures après, le général Gherardi me proposa de porter au général baron d'Aspre, à Padoue, l'ordre de concentrer à Vérone toutes les troupes de la province de Venise : je partis tout de suite; mais le général d'Aspre avait

prévenu cet ordre, je le trouvai en marche près de Vicence ; il réunit la garnison de cette ville aux troupes qu'il amenait de Padoue, et arriva en une seule marche, le 24 au matin, à Vérone, dont la garnison se monta dès lors à seize mille hommes.

Le 29 au matin, je fus envoyé à Peschiera avec deux pelotons de chevau-légers ; comme nous entrions par une porte, trois escadrons des hulans de l'empereur et quatre compagnies de *Sluiner* (1) entraient par l'autre ; ils avaient été forcés de quitter Crémone et Bergame, et erraient depuis six jours dans toute la Lombardie : trouvant partout les ponts coupés et les villes barricadées, ils avaient été obligés de traverser la Chiesa au-dessous de Montechiaro ;

(1) Soldats du 4e régiment d'infanterie des frontières militaires qui se lève dans le district de la Croatie, dont Sluin était le chef-lieu. Le chef-lieu est maintenant Carlstadt. (*Note de l'auteur.*)

quand les habitants de cette petite ville les virent engagés dans la rivière, ils ouvrirent les écluses; quelques hommes et quelques chevaux furent noyés, et le capitaine Sokcsevich, des *Sluiner*, fut tué par ces lâches au moment où, parvenu à échapper au courant qui l'entraînait, il allait gagner le rivage. C'était la première fois que je voyais des soldats revenant d'un combat; les manteaux blancs étaient tachés de sang, et quelques hommes démontés marchaient d'un air fier derrière la troupe, en s'appuyant sur leurs lances brisées. Arrivés à Poussolengo, non loin de Peschiera, les *Sluiner* avaient forcé le passage, pillé quelques maisons et des boutiques, et l'après-midi je les vis, sur la place, occupés à envelopper leurs pieds noirs et meurtris dans des pièces de satin. Ces braves Croates avaient si peu d'idée du luxe le plus habituel de la vie, qu'ayant trouvé des assiettes de porcelaine dorée, ils en cassèrent les bords

et les conservèrent précieusement, croyant que cette dorure avait quelque valeur.

Nous étions toujours sans nouvelles de Milan et du corps d'armée du maréchal; nous savions que le roi Charles-Albert avait passé le Tessin à la tête d'une nombreuse armée; les bruits les plus sinistres circulaient de toutes parts, et ces jours étaient cruels pour tous, car le cœur le plus égoïste ne pouvait rester insensible au sort de tant de compagnons d'armes. Le lendemain de notre arrivée à Peschiera (30 mars 1848), je fus envoyé avec mon peloton faire une reconnaissance vers Desenzano; le temps était superbe, un soleil radieux se levait sur les bords du lac de Garde, où se miraient les belles montagnes bleues du Tyrol, déjà toutes resplendissantes de lumière. Tout à coup je vis un cavalier paraître sur la route; dès qu'il m'eut aperçu, il tourna bride et partit à fond de train, mais nous lançâmes nos chevaux au

galop. — *Hurrah! les chevau-légers!* — Le cavalier est bientôt atteint, jeté à bas de cheval et fouillé par mes gens, qui trouvent sur lui la proclamation suivante : « Aux armes ! l'armée de Radetzky, chassée de Milan, fuit vers Vérone! Aux armes! braves Italiens! Courage! et l'Italie sera libre! » Je questionnai cet homme, et sus par lui que le maréchal était avec son armée du côté de Brescia. Le maréchal devait être aussi sans nouvelles du reste de l'Italie et ignorer notre sort; je résolus d'aller jusqu'à lui, et, monté sur un cheval polonais ardent et fort, je partis suivi du plus brave de mes hommes.

J'arrivai au galop, le pistolet à la main, sur la place de Desenzano, et, pour effrayer les gens qui étaient là, j'ordonnai de préparer trois cents rations de fourrage pour une division de cavalerie qui allait arriver. Je repartis sans qu'on eût osé tirer sur moi; cela me rendit

audacieux, et, ayant continué ma route, j'arrivai aux premières maisons de Lonato. Je lance mon cheval au galop dans les rues de la ville, et, menaçant avec mon pistolet un groupe d'hommes qui étaient là sur la place, j'apprends d'eux que l'armée du maréchal est à Montechiaro; je repars en ranimant l'ardeur de mon cheval, et bientôt après j'aperçois sur la route les deux hussards de l'extrême avant-garde. La joie me fit battre le cœur; j'agitai mon mouchoir blanc afin qu'ils ne tirassent pas sur moi, et remontai pendant plus d'une heure, sur cette route étroite, le courant de ce fleuve d'hommes, de chevaux et de voitures; les officiers me dirent que le maréchal était sans nouvelles de Vérone, et qu'on croyait Mantoue et Peschiera aux mains des révoltés. Impatient d'arriver, je poussais avec peine mon cheval à travers ces flots d'hommes; enfin j'aperçois le maréchal Radetzky sur une place, et, sautant à

bas de cheval : « Excellence, lui dis-je, le général d'Aspre est à Vérone avec seize mille hommes ; Mantoue et Peschiera sont encore à nous. » Alors le maréchal m'embrassa plusieurs fois en me serrant sur sa poitrine ; le calme et la tranquillité qui régnaient sur ses traits avaient jusqu'à ce moment été loin de son cœur ; l'émotion de la joie fit rouler quelques larmes sur son visage vénérable, et, me prenant les mains avec affection, il dit qu'il songerait à mon avancement. Généraux et colonels vinrent entendre les bonnes nouvelles de Vérone, qui furent en un instant communiquées à toute l'armée ; j'étais parfaitement heureux.

Je repartis, et, dépassant l'avant-garde, qui devait s'arrêter à Lonato, je continuai seul ma route vers Peschiera, le cheval de mon chevau-léger étant trop fatigué pour suivre le mien. Comme je sortais de Desenzano, je me rappelai qu'au matin on avait, à notre vue, sonné en

signe d'alarme la cloche d'une petite église à droite de la route. J'y courus au galop ; quelques groupes d'hommes étaient réunis devant l'église. J'arrivai comme la foudre au milieu d'eux, et, arrêtant mon cheval, j'ajustai l'un d'eux avec mon pistolet : « Il est cinq heures, lui dis-je; si dans vingt minutes cette cloche n'est pas descendue et chargée sur une voiture, je te fais sauter la cervelle. » Il tomba à genoux, se mit à gémir et à crier aux hommes qui étaient là : « Pour l'amour de Dieu! vite! vite! ayez pitié de moi, je vais être tué; vite la cloche ! » Quelques-uns coururent alors détacher la cloche, et les autres attelèrent une carriole. Pour que la peur les fît aller vite, j'abaissais à chaque moment le canon de mon pistolet vers mon homme, qui se mettait alors à crier et baissait la tête comme un canard qui plonge. Voyant que je n'avais plus rien à craindre, je lui dis d'être tranquille, et que, sur mon hon-

neur, il ne lui arriverait rien. Il n'osait encore se relever. Pour le rassurer, je lui donnai quelques pièces d'argent.

J'entrai triomphalement à Peschiera, suivi de la carriole où était cette cloche, et, voulant être le premier à annoncer au général d'Aspre, à Vérone, les bonnes nouvelles du maréchal et de son armée, je partis sur un cheval frais, accompagné d'une ordonnance; mais, comme ce cavalier ne pouvait me suivre assez vite, je lui dis de venir me trouver au café militaire dès qu'il serait arrivé à Vérone, et je partis en avant. J'entrai dans la ville à dix heures du soir et allai tout de suite annoncer au général d'Aspre que l'armée du maréchal était presque tout entière à Montechiaro et venait se réunir à la sienne; tous furent heureux, me serrèrent les mains et envièrent franchement mon bonheur d'avoir rejoint et d'avoir vu le maréchal: j'étais brisé de fatigue, je me jetai sur un canapé et m'endormis.

Les premiers officiers que je rencontrai le lendemain de grand matin sur la place paraissaient étonnés et joyeux de me voir, « Ah! te voilà! » me disaient-ils en m'embrassant cordialement. J'étais surpris de cette joie si démonstrative, je l'attribuais à la bonne nouvelle que j'avais apportée ; mais ils l'ignoraient encore, et je ne compris rien d'abord à ce qu'ils disaient. J'appris enfin ce qui causait leur surprise. J'avais oublié la veille, après avoir été chez le général d'Aspre, le rendez-vous donné à mon chevau-léger. Celui-ci était arrivé au café militaire, demandant partout où j'étais et fort effrayé pour moi, parce que sur la route les paysans insurgés lui avaient tiré plusieurs coups de fusil; personne ne m'ayant vu entrer dans la ville, on ne put lui dire où j'étais. Il m'avait cherché toute la nuit dans les casernes, et, ne me trouvant pas, il se lamentait en disant que j'étais sûrement tué;

maintenant chacun me félicitait, les uns pour la bonne nouvelle que j'avais apportée, les autres parce qu'ils m'avaient cru mort.

La joie était dans chaque regard, l'espérance dans chaque cœur. Radetzky allait venir ; ce nom glorieux valait seul une armée.

III

Premières hostilités. — Les croisés de la princesse Belgiojoso. — Castelnovo. — Passage du Mincio par l'armée sarde. — Combat de Santa-Lucia. — Radetzky. — Madame Palm... et la comtesse Gr...

A cette époque, le bruit circulait généralement à Vérone et dans toute l'Italie que le gouvernement autrichien était décidé à abandonner la Lombardie et le pays de Venise. Les Italiens croyaient ou faisaient semblant de croire que la république était proclamée avec notre assentiment, et que les troupes se retiraient par ordre du gouvernement et pour toujours. L'évêque de Mantoue, par exemple, promettait aux Piémontais et espérait obtenir du maréchal

Radetzky qu'il abandonnerait la forteresse et lui en remettrait le commandement. La base de toutes les idées de droit et de justice était ébranlée en ce moment; les Italiens regardaient presque comme un devoir de nous aider à évacuer le pays, et, comme des gens bien élevés qu'ils sont, ils daignaient même montrer quelque regret de nous voir partir. Quelques-uns de nos chefs, débordés par la révolte, avaient eux-mêmes, pour ainsi dire, encouragé ces idées en organisant dans les villes d'où ils étaient forcés de retirer les garnisons des gouvernements provisoires, soit que, ne pouvant dompter l'insurrection, ils voulussent sauver les apparences et laisser croire que c'était de leur consentement que la révolution s'organisait, soit qu'ils voulussent ainsi préserver ces villes rebelles, qu'ils traitaient encore avec générosité, des horreurs de l'anarchie et des excès d'une populace en délire. Cette étincelle

de liberté accordée à l'Italie devenait, au souffle de ses passions, une flamme ardente qui allait tout embraser, tout consumer.

Le gouvernement autrichien était si faible, si irrésolu à cette époque, que beaucoup dans l'armée croyaient, comme les Italiens eux-mêmes, à l'évacuation prochaine de la Lombardie. Et qu'y a-t-il là d'étonnant? On habituait ces soldats courageux et fidèles à souffrir toutes les avanies. La garde nationale occupait tous les postes; les bourgeois nous insultaient de leurs démonstrations guerrières, de leurs cocardes, de leurs écharpes tricolores; Vienne elle-même était livrée à l'anarchie, l'empereur était sans pouvoir, et le pays était à la veille de renier ouvertement cette armée qui périssait pour sauver sa gloire. Tout nous abandonnait; mais le sentiment du droit, de l'honneur et de la justice, le besoin de dévouement, se maintenaient encore dans les rangs de l'armée; bien

des officiers, et je me fais honneur de me compter parmi eux, disaient tout haut que, si le gouvernement abandonnait l'Italie, ils quitteraient à l'instant le service, ou plutôt, avant d'évacuer Vérone, ils étaient prêts à chercher le feu de l'ennemi, à périr glorieusement et les armes à la main, pour ne pas noyer leur nom dans la honte commune. Voilà ce qu'ils pensaient, ce qu'on lisait dans le feu de leurs yeux, ce qu'ils n'osaient dire, car l'exaltation a toujours contre soi un peu de ridicule; mais Radetzky allait seul relever le drapeau impérial, et des rangs de cette armée abaissée son âme énergique allait faire sortir des héros.

Le maréchal entra à Vérone le 2 avril, et laissa une partie de ses troupes pour garder les passages du Mincio; il calculait, d'après les principes de la stratégie, que, les deux extrémités de cette ligne — Mantoue et Peschiera — étant à nous, les Piémontais n'oseraient tenter de

passer le Mincio et exposer ainsi leurs flancs. Cependant ce dernier cas était prévu, et, l'armée du maréchal étant alors trop faible pour défendre cette ligne et arrêter l'ennemi, ses troupes avaient l'ordre, si les Piémontais se présentaient avec des forces considérables pour forcer le passage, de faire sauter les ponts et de se replier sur Vérone. Les Piémontais ayant donc déployé toutes leurs forces sur la rive droite et attaqué avec trois brigades et vingt-huit pièces de canon Goïto, gardé par la seule brigade du général Wohlgemuth, la supériorité de leur feu obligea les nôtres de s'éloigner (ce sont les paroles de la rélation italienne du général Bava (1),

(1) Bava (Jean-Baptiste-Eusèbe, baron) général piémontais, né à Verceil en 1790. Entré à Saint-Cyr, il fit ses premières campagnes dans la Grande-Armée française puis se distingua au service du Piémont. Nommé en 1840 lieutenant-général et baron, il reçut en 1849 le portefeuille de la guerre qu'il conserva peu de temps.

chef de l'état-major de l'armée piémontaise) après un combat court, mais très sanglant; car, bravant les ordres de leurs chefs, nos soldats et surtout ceux du régiment des chasseurs de l'empereur, qui perdirent à ce combat le petit-fils d'André Hofer (1), ne voulaient pas se retirer. Les Piémontais, ayant rétabli les ponts, passèrent le Mincio le 8 à Goïto, le 9 à Monzambano, le 10 à Valeggio, occupèrent ces bourgades avec leurs troupes d'avant-garde, et toutes nos forces furent alors réunies et concentrées à Vérone.

(1) Hofer (André), chef du mouvement national autrichien du Tyrol en 1809. Aubergiste à Passeyr, Hofer combattit intrépidement contre les Français et les Bavarois leurs alliés devenus maitres du Tyrol par les traités de Vienne et de Presbourg. Hofer força l'armée franco-bavaroise à capituler dans Inspruck. Livré aux Français, il périt fusillé à Mantoue le 20 février 1810. L'empereur d'Autriche anoblit la famille de Hofer dont la statue s'élève aujourd'hui à Inspruck dans l'église des Franciscains.

C'est au pied des dernières pentes des montagnes du Tyrol, vers le milieu d'une courbe formée par l'Adige, qu'a été bâtie la ville de Vérone. Le terrain plat et uni sur la rive droite de l'Adige s'élève tout à coup et à peu près également à un quart de lieue de la ville, formant ainsi un rapide talus sur toute la longueur d'un demi-cercle d'une lieue et demie d'étendue. Les extrémités du demi-cercle vont joindre, au-dessus et au-dessous de Vérone, celles de la courbe formée par l'Adige. C'est au-dessus de ce talus que se trouvent, à des distances presque égales et comme une ligne de défense tracée par la nature, les villages de Chievo, Massimo, Santa-Lucia, Tomba et Tombetta, que nous occupâmes avec nos troupes, ayant l'aide droite à Chievo et la gauche à Tombetta.

Le 10 au soir, j'allai aux avant-postes devant Chievo avec deux pelotons de chevau-légers, et, ayant placé des vedettes, j'envoyai pendant

toute la nuit des patrouilles jusque vers Bussolengo. Le lendemain matin, ayant reçu l'ordre de détruire un magasin à poudre qui était hors de la ligne des avant-postes, je me rendis au lieu désigné avec vingt de mes gens. Comme nous entrions, le bruit des éperons sur les dalles me fit songer que nous pourrions bien sauter en l'air avant d'avoir exécuté cette commission de confiance, et il y avait vraiment de quoi nous faire sauter très haut. Nous versâmes de l'eau dans les tonneaux, et, en moins d'une heure, six cents tonneaux de poudre ne furent plus qu'une boue noire et épaisse.

L'après-midi, mes patrouilles envoyées à de grandes distances n'ayant pas rencontré l'ennemi, je rangeai mes soldats dans la cour d'une ferme, fis débrider pour donner l'avoine aux chevaux et allai m'asseoir dans une chambre; mais voilà qu'au bout d'un moment une violente détonation fait voler les vitres en

éclats. Je m'élance dans la cour. L'ennemi devait être bien près. Je me précipite vers la porte de la cour, résolu à la défendre contre les premiers qui allaient venir fondre sur nous ; mais, ne voyant rien venir, j'envoyai une patrouille à la découverte. Une poudrière qui venait de sauter du côté de Bussolengo avait causé cette alarme et tout cet effroi.

Le lendemain 12 avril, le maréchal fit attaquer Castelnovo par la brigade Taxis (1). Quelques bataillons de volontaires et les jeunes gens que la princesse Belgiojoso (2) avait

(1) Thurn-und-Taxis, famille médiatisée d'Allemagne. Catholiques. Comtes 1624. Princes (primog.) 1680; pour tous 1695. Le chef actuel de la maison a épousé une archiduchesse. Il est fils d'une sœur de l'impératrice d'Autriche.

(2) Belgiojoso (Christine Trivulzio, princesse de), fille du marquis Trivulzio (Trivulce) appartenait à une race célèbre. Née en 1808, mariée en 1824, la princesse vint plus tard se fixer à Paris où elle eut un salon littéraire et surtout politique. M. Guizot se rendait

amenés de Naples s'étaient jetés dans ce bourg, situé sur la route de Vérone à Peschiera, pour intercepter ainsi nos communications avec cette forteresse. Ils se défendirent comme des désespérés. Les raquettes à la congrève mirent le feu aux maisons, et les pauvres habitants, que les volontaires avaient forcés de rester pour les aider et barricader les rues, périrent presque tous brûlés et étouffés. Le soir, la brigade Taxis rentra à Vérone. Le courage, le dévouement que montrèrent dans ce combat les officiers les firent aimer des soldats de cette brigade, composée d'Italiens; beaucoup restèrent fidèles au drapeau impérial, et le soir ils criaient en défilant sur la place : « Vive l'empereur! vivent nos braves officiers! nous les suivrons partout. »

tous les jours chez elle. En 1848, la princesse leva un corps franc à ses frais. On nommait ces volontaires *crociati* (croisés). Christine Trivulce mourut à Milan le 5 juillet 1871. Elle a publié quelques ouvrages.

Le jour suivant (13 avril), je partis à quatre heures du matin avec la brigade Gjulai, dont mon escadron faisait partie, pour transporter un convoi de munitions et deux compagnies d'artillerie à Peschiera. Ces troupes entrèrent par la porte de la rive gauche du Mincio pendant que Charles-Albert, des hauteurs de la rive droite, ouvrait le feu contre les remparts de la forteresse. Comme nous étions tout près de Castelnovo, j'y allai. De toutes les maisons, cinq seulement, qui étaient isolées, avaient encore leurs toits; toutes les autres étaient brûlées, les décombres fumaient encore; les rues étaient pleines de cadavres, hommes, femmes et enfants, que mangeaient les chiens du voisinage attirés par l'odeur : c'était un spectale horrible. Près de l'église, une vieille femme roidie par la mort était étendue sur le dos; ses cheveux blancs trempaient dans une mare de sang, et sa main tenait encore la main d'une toute jeune fille

dont la flamme avait consumé les vêtements. Singulière sensibilité que celle des soldats! Pendant que le massacre commençait à la lueur de l'incendie, et qu'ils perçaient à coups de baïonnette ceux de nos déserteurs qu'ils venaient de prendre les armes à la main combattant contre nous, voilà qu'une petite chèvre blanche s'échappe dans la rue; aussitôt on la prend, on la porte à l'écart pour qu'il ne lui arrive pas de mal, et chacun de la caresser, de lui chercher de l'herbe fraîche. — C'était une si gentille petite bête! vraiment il faudrait n'avoir pas de cœur pour lui faire du mal! disaient ces hommes dont les mains étaient rouges de sang. — Nous ne rentrâmes à Vérone que le jour suivant à deux heures du matin, après avoir été vingt et une heures en marche; le siroco soufflait, et nos gens, éprouvant pour la première fois l'effet de la molle chaleur qu'amène ce vent, se traînaient péniblement.

Trois jours après, la municipalité de Bussolengo envoya quelques hommes à Castelnovo pour enterrer les morts; ils retirèrent encore des décombres plus de quatre-vingts cadavres.

Le lendemain de notre rentrée à Vérone, l'adjudant-général Schlitter vint au camp, et il eut la bonté de me commander comme officier d'ordonnance auprès de la personne du maréchal. Malgré l'honneur que ce choix faisait rejaillir sur moi, je ne répondis d'abord à la communication de l'adjudant-général qu'en le priant de me laisser près de mes soldats; ils m'étaient attachés, et j'espérais un jour me distinguer avec eux dans quelque affaire brillante; cependant, cédant aux conseils de mes camarades, je finis par accepter l'honneur qui m'était offert.

Nous restâmes dans l'inaction jusque vers la fin d'avril. Le 22, les Piémontais, ayant fait une grande reconnaissance vers Villafranca, passèrent le Mincio, et occupèrent, les jours

suivants, les fortes positions de Custozza, Sommacampagna, Sonna, San-Giustina et Palazuollo, pour empêcher les communications entre Vérone et Peschiera. Toute notre armée fut alors concentrée à Vérone. Nous ne possédions plus dans toute l'Italie que Vérone, Mantoue, les deux petites forteresses de Peschiera et de Legnano, et le terrain que couvraient nos avant-postes. Nous n'avions plus de communications avec le reste de l'empire que par la route du Tyrol, sur la rive gauche de l'Adige ; le Tyrol était plein de bandes armées qui gardaient les passages des montagnes ; les *crociati*, unis aux troupes italiennes qui, à Trévise et à Udine, avaient passé aux révoltés, allaient couper les ponts et détruire les routes jusque dans la Carinthie, et l'armée qui aurait dû se rassembler sur l'Isonzo, pour venir nous mettre en état de reprendre l'offensive, était encore à créer.

La position que les Piémontais venaient de

prendre entre Sonna et San-Giustina nous coupait la communication directe avec Peschiera ; mais le maréchal ayant fait jeter un pont sur l'Adige à Pontone, village sur la rive gauche, à trois lieues au-dessus de Vérone, nous pouvions faire passer sur la rive droite des troupes envoyées de Vérone, soit pour rétablir la communication avec Peschiera, soit pour tomber avec avantage sur le flanc gauche et les derrières de l'armée piémontaise, et pour l'empêcher surtout d'occuper la rive droite de l'Adige, d'où le feu des Italiens aurait pu nous intercepter la route du Tyrol. La brigade Wohlgemuth fut choisie pour garder ce passage, et elle occupa la forte position de Pastrengo sur la rive droite, couvrant ainsi le pont et poussant ses avant-postes jusqu'à Cola et Pacengo, sous les murs de Peschiera.

Les Piémontais sentaient combien il leur importait de nous ôter les moyens d'opérer sur

la rive droite, et ils résolurent de prendre l'offensive. Le 28 avril, dans l'après-midi, ils opérèrent quelques mouvements qui firent juger au général Wohlgemuth qu'il serait attaqué le lendemain ; il envoya aussitôt un officier de hussards à Vérone avec cette nouvelle, et je partis, à la nuit tombante, par ordre du maréchal, pour annoncer au général Wohlgemuth que l'archiduc Sigismond (1) allait venir le soutenir et joindre sa brigade à la sienne; mais le général s'était assuré, — grâce à de nombreuses et hardies patrouilles de hussards qu'il avait mises en campagne, — que les Piémontais se préparaient à envoyer contre lui des forces considérables. Il me recommanda donc de prier le chef de l'état-major de faire sortir quelques troupes de Vérone sur la rive droite, pour attaquer par

(1) S. A. I. et R. l'archiduc Sigismond, né à Milan, le 11 janvier 1827, aujourd'hui Lieutenant-Feld-Maréchal, etc., etc.

derrière les corps nombreux dont il allait avoir à soutenir l'attaque.

Comme le général Wohlgemuth l'avait prévu, Charles-Albert, laissant le premier corps d'armée pour garder, pendant le combat, les positions entre Custozza et Sonna, vint l'attaquer (29 avril) avec tout le second corps, toute la division de réserve et la brigade de la reine. Wohlgemuth n'avait que sa brigade et celle de l'archiduc ; mais son énergie doublait ses forces : il soutint jusqu'à quatre heures de l'après midi ce combat inégal avec un courage admirable, espérant, attendant l'effet de l'attaque des troupes sorties de Vérone pour prendre l'ennemi par derrière. Les Piémontais ayant débordé sa droite, malgré la résistance héroïque de six compagnies de chasseurs commandées par le colonel Zobel, il fut forcé d'envoyer aux troupes qui gardaient la gauche de sa position, en s'appuyant à l'Adige, l'ordre de la retraite ; le mou-

vement rétrograde commença, mais sur une seule route qui menait au pont par une pente rapide et sur un terrain coupé de fossés pleins d'eau et de vignes en festons, qui ne permettait pas de s'échelonner.

Wohlgemuth se retirait tranquille et fier, suivi du major Knesevich, commandant un bataillon de Croates, qui, enflammé de l'ardeur de son chef, avait attendu, pour se retirer, que le général vînt lui en donner l'ordre en personne. Tout à coup un jeune officier piémontais, suivi d'une vingtaine de cavaliers, s'élança courageusement sur le bataillon, et voulut saisir le drapeau ; il tomba criblé de balles, et nos gens ayant pris les lettres qu'il avait sur lui, nous apprîmes que c'était le marquis de Bevilacqua, d'une des plus nobles familles de l'Italie ; une de ces lettres était d'un ami qui lui disait qu'il ne pouvait supporter la douleur de son absence, et qu'il viendrait à Peschiera, le 30 avril, dans

l'espoir de le presser sur son cœur. Les sentiments chevaleresques qui animaient notre armée nous firent admirer le courage du marquis de Bevilacqua et regretter sa perte. Nous étions fiers d'avoir de tels ennemis à combattre.

Nous perdîmes beaucoup de monde à cette affaire. Malgré le courage du major comte Festetics (1), trois cents hommes d'un bataillon du régiment de Piret ne purent regagner le pont et furent faits prisonniers. Pendant que Wohlgemuth soutenait cette lutte glorieuse, la brigade Rath sortait de Vérone pour faire une démonstration contre les positions des Piémontais entre Sonna et Pallazuollo ; mais ces positions étaient garnies de troupes, et dans l'après-midi la brigade Taxis, plus tard la brigade Liechtenstein (2),

(1) Festetics de Tolna, ancienne famille de Hongrie. Catholiques. Comtes 1749.

(2) Liechtenstein, famille souveraine de la petite principauté du même nom.

ayant été envoyées pour soutenir la brigade Rath, ces troupes s'avancèrent jusque vers l'Osteria del Bosco ; malheureusement, elles ne purent échanger de là que quelques coups de canon avec l'ennemi.

Les Piémontais, encouragés par les succès qu'ils venaient d'obtenir, excités par les Lombards, qui, tranquilles spectateurs de la guerre, spéculaient sur leur courage, crurent, comme on le leur assurait, que les troupes italiennes que le maréchal avait encore avec lui à Vérone n'attendaient qu'une occasion favorable pour passer du côté de l'insurrection. Ils se flattèrent aussi que les Hongrois, ayant connaissance du mouvement libéral qui agitait leur patrie (1), sympathiseraient avec eux, et refuseraient de se battre pour une cause contraire à leur opinion. Ainsi bercés de folles illusions,

(1) Voir la préface du présent volume.

ils résolurent de faire une grande reconnaissance jusque sous les murs de Vérone. Ils comptaient sur un brillant succès ; mais cette entreprise téméraire fut encore plus mal exécutée qu'elle n'avait été conçue. Leur chef connaissait mal le terrain sur lequel il allait opérer, et croyait pouvoir dominer par sa volonté les diverses phases du combat ; il ignorait que, sur ce terrain planté d'arbres épais, coupé de grands amas de pierres en forme de digues, l'impulsion une fois donnée, il perdrait entièrement de vue les troupes et ne serait plus maître de diriger l'action ; chaque capitaine allait être abandonné à lui-même dans l'attaque d'une ligne qui avait plus d'une lieue d'étendue. Les divers corps avaient d'ailleurs reçu l'ordre, dès qu'ils seraient arrivés aux positions qu'ils devaient occuper avant la bataille, d'attendre des ordres ultérieurs pour engager le combat, et même de ne prendre aucune initiative, s'ils

remportaient quelque avantage et parvenaient à forcer sur quelque point notre ligne de défense.

Ce fut le 5 mai au soir que Charles-Albert se décida à faire attaquer les positions que nos troupes occupaient devant Vérone. Notre aile droite était à Croce-Bianca, le centre à Santa-Lucia, l'aile gauche à Tomba, et ce fut à San-Massimo, village entre Croce-Bianca et Santa-Lucia, que le roi de Sardaigne résolut de forcer notre ligne de défense. Voici en peu de mots quel était l'ordre d'attaque des Piémontais. A gauche, la troisième division, conduite par le général Broglia, devait attaquer Croce-Bianca; au centre, la première division, sous les ordres du général en chef Bava et soutenue par la division de réserve, marcherait sur San-Massimo, et commencerait l'attaque; à droite, la seconde division, commandée par le général Passalacqua, attaquerait Santa-Lucia. La première division, soutenue de toute la division de

réserve, forcerait la ligne des Autrichiens à San-Massimo, et, lorsque les deux autres divisions se seraient emparées des villages de Croce-Bianca et de San-Massimo, elles s'arrêteraient sur le bord du talus qui domine la plaine de Vérone, et attendraient de nouveaux ordres. Quatre pages de dispositions marquaient ensuite chaque moment du combat, tout devait se passer comme sur un champ de manœuvre, et, pour ainsi dire, la montre à la main.

La principale et véritable cause de la malheureuse issue de cette entreprise, c'est que les chefs piémontais furent instruits trop tard des dispositions du combat, et quand, le 6 au matin, ils se mirent en mouvement, personne, excepté quelques généraux, n'avait pu prendre connaissance du plan d'attaque. Il arriva ainsi que la première division, qui aurait dû forcer notre ligne à San-Massimo, alla attaquer Santa-Lucia ; la seconde division n'arriva qu'à une

heure de l'après-midi à la place où elle devait agir; la troisième, qui n'obtint aucun succès à l'aile gauche, fut repoussée avec perte de Croce-Bianca, et se retira dans le plus grand désordre.

La brigade d'Aoste, soutenue de la brigade des gardes et suivie de la division de réserve, arriva seule à l'heure dite et commença l'attaque contre Santa-Lucia sur les dix heures du matin. Les Piémontais s'élancèrent à l'assaut des maisons et du cimetière, qui fut pris et perdu plusieurs fois; malgré leur nombre, ils furent, après un violent combat, repoussés et obligés de se retirer à quelque distance pour attendre l'arrivée de leur seconde division; le combat fut continué à coups de canon, et, la seconde division étant arrivée à une heure de l'après-midi, les Piémontais revinrent à l'assaut. Les nôtres résistèrent bravement, et défendirent le cimetière et le village avec un

courage héroïque ; mais ils furent écrasés par le nombre et obligés d'évacuer Santa-Lucia. Pendant ce temps, la troisième division piémontaise, commandée par le général Broglia, attaquait Croce-Bianca ; le général d'Aspre l'ayant vaillamment repoussée et mise en pleine déroute, les Piémontais, craignant qu'il ne vînt tomber sur le flanc gauche de leur première division à Santa-Lucia, commencèrent à opérer un mouvement de retraite ; il était environ trois heures. Le maréchal, voyant le brillant avantage remporté par le général d'Aspre, m'envoya porter au général comte Wratislaw (1) l'ordre d'attaquer Santa-Lucia avec toutes ses forces. L'archiduc François-Joseph (2) était là, tranquille au milieu des boulets qui volaient

(1) Wratislaw, ancienne famille de Bohême. Catholiques. « Reichsgrafen » 1701.

(2) Aujourd'hui S. M. Apostolique Imp. et Roy. François-Joseph Ier Charles, empereur d'Autriche, roi de Hongrie, de Bohême, etc., etc.

de toutes parts et brisaient autour de lui les arbres du chemin ; il animait au combat ces troupes qui bientôt allaient être son armée, lorsqu'une batterie ennemie, cachée par les plantations de mûriers, tira à mitraille et nous envoya une grêle de balles. L'archiduc Albert (1) fut couvert de terre et de branches brisées, le cheval du général Wratislaw fut traversé par une balle ; d'autres projectiles per-

(1) L'archiduc Albert né le 3 août 1817, entra de bonne heure dans l'armée autrichienne et se distingua particulièrement en 1849. Il devint ensuite gouverneur général du royaume de Hongrie, puis, en 1861, commandant des troupes du royaume lombard-vénitien. Lors de la guerre de 1866, il battit complètement, à Custozza, les Italiens alliés des Prussiens et fut appelé pour remplacer Benedek après Sadowa. En mars 1869, l'archiduc Albert reçut le titre d'inspecteur général de l'armée. Par ses talents, par son caractère, par le prestige toujours utile d'un sang impérial, l'archiduc Albert est regardé comme le plus grand homme de guerre de l'Autriche actuelle et comme l'un des plus grands de notre siècle.

cèrent le pan de ma redingote et aplatirent le fourreau de mon sabre. Nos troupes s'élancèrent en avant, et le lieutenant-colonel Leitzendorf, le général Salis (1) et moi courant à cheval à la tête d'un bataillon de grenadiers de l'archiduc Sigismond et de quelques compagnies du régiment de Geppert et les excitant de nos cris, nos soldats se jetèrent sur les bataillons ennemis la baïonnette en avant ; les balles volaient de toutes parts. Leitzendorf tomba frappé à mort, et je vis le général Salis, atteint en pleine poitrine, se pencher sur le cou de son cheval ; j'allai à lui, le sang lui sortait d'entre les épaules ; il me dit d'une voix mourante de le faire transporter..... je ne pus entendre où ; nos

(1) Salis, ancienne famille. Catholiques et Protestants. « Reichsgrafen » 1694. Les Salis, d'origine suisse, ont des branches en Autriche et en Angleterre. Avant la révolution, en France, le nom de Salis était célèbre dans les régiments suisses.

gens le reçurent dans leurs bras. Les *bersaglieri* défendaient bravement l'entrée du village, les grenadiers et les soldats de Geppert tombaient sous le feu ennemi ; mais, soutenus par un bataillon de *Prohaska* et par les chasseurs du colonel Koppal, ils enfoncèrent les bataillons de la brigade Cuneo ; rien ne put les arrêter ; les Piémontais prirent la fuite ; les nôtres rentrèrent dans Santa-Lucia : la victoire était à nous.

Le général comte Clam (1), venant de Tomba, arriva en ce moment avant les Piémontais sur leur ligne de retraite : il attaqua aussitôt la tête de leur second corps, qui était en pleine déroute. La confusion fut extrême, presque tous les bataillons se débandèrent, comme l'avouent les Piémontais ; mais ce terrain planté de mû-

(1) Le comte Edouard de Clam-Gallas, né en 1805 d'une ancienne famille (Catholiques. Comtes 1759) eut depuis des commandements importants en 1859 et 1866.

riers, sur lequel on ne voyait pas à cinquante pas devant soi, les sauva d'une destruction complète en empêchant les nôtres de voir ce désordre et d'en profiter. L'ennemi put donc à la nuit reprendre les positions qu'il avait quittées le matin.

La route et les chemins qui traversent Santa-Lucia étaient couverts de cadavres, les maisons trouées par les boulets, les arbres brisés, le clocher de l'église tout percé à jour, les jardins pleins de débris et d'armes abandonnées. L'affaire avait été sanglante, et les Piémontais avaient combattu avec une grande bravoure ; on voyait partout, pendant le combat, leurs officiers s'élancer en avant et exciter leurs gens. — *Allons ! en avant ! en avant ! Courage ! la victoire est à nous,* entendait-on crier de toutes parts en français. Ces hommes intrépides étaient des Savoyards de la brigade d'Aoste, comme je m'en assurai par les lettres

trouvées sur les morts ; leurs officiers et ceux des nôtres qui étaient tués s'étaient bien exposés ; ils étaient frappés en pleine poitrine, et leurs corps percés de plusieurs balles. C'était un glorieux combat ; on s'était battu avec un élan, un acharnement extrême, comme il convient à des hommes, et la victoire avait été bien disputée. Je fus étonné surtout, au commençement de l'affaire, de voir avec quelle hardiesse les Piémontais menaient leurs canons jusqu'au milieu de la ligne de nos tirailleurs, et la rapidité avec laquelle leurs sapeurs, malgré notre feu, abattaient les peupliers de la route pour garantir les pièces des attaques de la cavalerie.

Nous étions tous fiers et heureux d'avoir vu l'archiduc François-Joseph, notre futur empereur, et les princes de la maison impériale partager nos dangers ; le sentiment de respect qu'inspirait l'héritier futur de tant de puissance

se changea en sentiment d'admiration, d'amour et de reconnaissance, quand on le vit venir combattre avec nous, partager nos dangers et abaisser la grandeur de sa race devant le suprême niveau de la mort. La guerre d'Italie était, à vrai dire, une noble guerre ; c'était un duel entre gens courtois et bien élevés ; la campagne était parée de fleurs, l'air embaumé, et le soir d'un jour de combat, assis sur les coussins de velours du salon de quelque élégant palais, nous respirions l'air frais de la nuit, écoutant les chants nationaux de nos soldats et prenant des sorbets dans des coupes de cristal. Nos hommes étaient bien nourris, bien vêtus, bien payés, et nous, insouciants comme de vrais lansquenets d'autrefois, nous ne rêvions plus que combats et sanglantes mêlées. Depuis la campagne de Lombardie, j'ai vu la guerre sous un aspect plus sévère ; j'ai vu des soldats tomber autour de moi, rongés par les maladies

contagieuses ou épuisés par la faim : spectacle navrant que celui de ces hommes naguère pleins de courage et de vie, et qui, au lieu de succomber glorieusement sur le champ de bataille, mouraient glacés par la fièvre, noircis par la gangrène ou dans les convulsions du choléra ; mais l'éclat de la gloire a recouvert tout cela, et comme alors je comprends le charme étrange qu'il y a dans la vie de guerre, et que nulle part, mieux que dans cette lutte incessante contre les faiblesses du corps, l'âme humaine ne montre toute sa puissance, ne révèle toute sa valeur (1).

Le lendemain du combat, comme je passais devant le cimetière de Santa-Lucia, nos gens

(1) On peut rapprocher ce passage des célèbres paroles du maréchal comte de Moltke, envisageant la guerre au point de vue philosophique et la considérant comme seule capable d'élever l'âme des nations.

Le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé a dernièrement soutenu la même thèse.

m'offrirent des bagues et de petits crucifix qu'ils avaient pris aux officiers piémontais restés sur le champ de bataille. J'en achetai pour quelques florins; mais bientôt je fus pris d'un regret d'avoir privé les corps de ces braves de ces derniers souvenirs qu'ils tenaient peut-être d'une mère ou d'une amie, et, revenant sur mes pas, je les jetai dans la fosse commune encore ouverte. Presque tous les soldats piémontais portaient des scapulaires, beaucoup avaient des livres de prières dans leurs poches; l'un d'eux gardait encore sur lui une lettre de sa mère écrite en français. Elle lui disait « qu'elle prierait pour lui la sainte Vierge; qu'il soignât sa santé et se tint les pieds chauds de peur de s'enrhumer. » Pauvre mère!

Les Piémontais avaient regagné leurs positions, et le maréchal ne pouvait, avec sa faible armée, reprendre l'offensive avant l'arrivée du

corps d'armée que le général comte Nugent (1) devait lui amener. Quelques jours d'attente et d'inaction succédèrent donc à l'affaire de Santa-Lucia. C'est pendant cette courte trêve que le général baron d'Aspre eut la bonté de me nommer capitaine dans son régiment, premier régiment d'infanterie de l'empereur ; cet avancement me causa une grande joie et m'attacha à lui par les liens d'une éternelle reconnaissance. Je gardais d'ailleurs mon poste auprès du maréchal ; j'étais heureux de vivre près de lui. Il était d'une bonté parfaite pour ses officiers, et ses soldats l'adoraient ; j'en ai vu à qui l'émo-

(1) Nugent, ancienne famille originaire d'Irlande, ayant des branches en France et en Autriche. Catholiques.
Le général comte Nugent depuis maréchal, né en 1777, mourut en 1862. Volontaire à Solférino, on le vit âgé de 82 ans, « monté sur un petit poney », se jeter au plus fort de la mêlée comme les vieux chevaliers d'autrefois. (Comte de Hübner : Une année de ma vie, Paris, Hachette, 1891, in-8°, p. 167).

tion et la joie, quand il leur parlait, amenaient les larmes aux yeux. Sa générosité était proverbiale dans l'armée ; il se plaisait à avoir un grand nombre d'officiers réunis à sa table ; s'il l'eût pu, il aurait invité toute l'armée. Le matin, il avait l'habitude de jeter des pièces d'argent aux pauvres qui se rassemblaient sous ses fenêtres, et souvent, au point du jour, comme je dormais sur un sofa dans le salon devant sa chambre, j'étais réveillé par les cris impatients de ces impudents mendiants qui venaient demander à la générosité du maréchal ce tribut quotidien. Quand je voulais les chasser, il riait de mon indignation. Quoiqu'il fût obligé de prendre les mesures les plus énergiques, bien souvent il fermait par pitié les yeux là où il aurait été obligé de punir, et pourtant il n'était pas aimé des Italiens de la ville.

Les femmes surtout témoignaient avec affectation que toutes leurs sympathies étaient aux

Piémontais ; lorsqu'ils furent défaits à Santa-Lucia, elles se vêtirent de deuil. L'une d'elles, madame Palm....., ce qui m'étonna d'une personne aussi distinguée, portait des bouffettes de rubans tricolores partout où elle en pouvait mettre ; elle se tenait continuellement à sa fenêtre, épiant tous nos mouvements et à l'affût de toutes les mauvaises nouvelles.

D'autres femmes renchérissaient encore sur les démonstrations de madame Palm..... La comtesse Gr....., armée d'un poignard, descendait de son balcon, crachait sur l'uniforme d'un officier de mon régiment que l'on conduisait prisonnier par les rues de Milan, et le traitait de *chien d'Allemand* et de *valet de bourreau*. Une jeune personne, dans un grand dîner chez le comte B....., refusait d'un plat dont on lui offrait : « Non, merci, disait-elle en minaudant, je n'ai plus faim ; cependant si c'était le cœur d'un Croate, je le mangerais tout entier ».

En Autriche aussi, les femmes suivaient nos opérations avec sollicitude : elles souhaitaient ardemment le triomphe de nos armes; elles nous encourageaient, mais elles savaient manifester leur sympathie plus simplement et plus dignement. Qui de nous n'avait pas une mère ou une sœur, une femme qui, agenouillée dans le coin obscur de quelque église, priait le ciel avec ferveur à la pensée de nos dangers ? De toutes les parties de l'empire, des masses de linge et de charpie arrivaient sans cesse à Vérone, et plus d'une pauvre fille, obligée de vivre du travail de ses mains, prenait sur les heures de la nuit pour ajouter à ces dons généreux le denier de la veuve.

Grâce aux soins et à l'infatigable activité du comte Pachta (1), intendant général de l'armée, les vivres ne manquaient pas, quoique toute l'ar-

(1) Pachta, ancienne famille de Bohême. Catholiques Comtes 1721.

mée fût depuis plus d'un mois réunie à Vérone, et malgré notre éloignement du centre de l'empire. La route du Tyrol, la seule voie par laquelle les transports pouvaient nous arriver, était souvent encombrée par des files de voitures qui amenaient des provisions et des fourrages, et par les troupeaux qui venaient de la Moravie et même de la Bohême. Nous vivions dans l'abondance ; mais notre position devenait chaque jour plus critique, et il fallait vraiment beaucoup de force d'âme ou d'insouciance pour ne pas être inquiet de l'issue de la guerre. Les généraux Ferraris, Durando (1) et La Mar-

(1) Durando (Jacques) fils d'un procureur, né à Mondovi en 1807, servit d'abord en Belgique, puis en Portugal et en Espagne, publia quelques ouvrages et fonda en 1847, à Turin, le journal *l'Opinione*. Après l'insurrection de Milan, nommé major-général par le gouvernement provisoire de cette ville, il remplit un rôle militaire. Député, il appuya la politique de Cavour et reçut, en 1865, le portefeuille de la guerre lorsque La Marmora se rendit en Crimée.

mora (1) occupaient la Vénétie avec vingt mille hommes de troupes romaines, suisses et vénitiennes ; Zucchi gardait, avec cinq ou six mille hommes, la forteresse de Palmanuova ; le vieux général Pepe venait d'arriver à Bologne avec douze mille Napolitains (2) ; des corps toscans, des bataillons de Lucquois, de Parmesans,

(1) La Marmora (Alphonse Ferrero, marquis de) né le 17 novembre 1804, fut ministre de la guerre sarde du 27 octobre au 15 novembre 1848 et du 2 au 9 février 1849. En 1855, La Marmora eut le commandement de la division piémontaise envoyée en Crimée pour agir avec nos troupes. En 1859 La Marmora quitta le ministère de la guerre qu'il occupait dans le cabinet Cavour pour prendre part aux opérations militaires. Revenu au ministère après Solférino, La Marmora remplit ensuite diverses missions, fut battu à Custozza en 1866 et reçut, du 9 octobre 1870 au 25 janvier 1871, le commandement des états du pape envahis par les Italiens. La Marmora publia ensuite des ouvrages qui donnèrent lieu aux plus vives polémiques. Il mourut à Florence le 8 janvier 1878.

(2) Le 20 mai, le roi de Naples, vainqueur du parti révolutionnaire dans ses états, rappela ses troupes et

d'étudiants de toutes les universités de l'Italie, bloquaient Mantoue sur la rive droite du Mincio. Tout le pays était en pleine révolte : chaque ville, chaque village était armé ; l'escadre napolitaine, unie à celle de Sardaigne, allait bloquer la flotte autrichienne dans le port de Trieste. Nous étions depuis une semaine sans nouvelles du général Nugent. Notre armée se montait à peine à trente mille hommes, et Charles-Albert était avec soixante mille Piémontais, aux portes de Vérone.

sa flotte. Le général Pepe refusa d'obéir mais ne garda que peu de monde autour de lui. Le 29 avril précédent, le pape se retira du mouvement unitaire italien. Quelques troupes romaines restèrent cependant avec les Piémontais.

IV

Le Tyrol. — Attaque sur Vicence. — Mort du lieutenant comte Zichy. — Un déserteur. — Combats de Curtatone et de Montanara. — Le colonel Reischach. — Affaire de Goïto.

Le 15 mai au matin, le maréchal n'ayant pas encore reçu de courrier du général Nugent, me fit appeler et me chargea d'aller, avec toute la vitesse qui me serait possible, lui porter l'ordre de marcher sur Vérone, sans s'arrêter à l'attaque des villes de Trévise et de Vicence, qui étaient occupées par l'ennemi. D'après les dernières nouvelles, le général Nugent devait être à Conegliano avec son corps d'armée; mais les communications étaient tellement interceptées que, pour arriver sans risquer d'être pris par les bandes de *crociati*, il fallait remonter jusqu'en

Tyrol, suivre le Pusterthal, passer par la Carinthie et redescendre en Italie par Udine. Ce voyage exigeait plusieurs jours. Le général Mengewein, qui connaissait parfaitement tout le pays, me fit un plan des divers chemins par lesquels je pourrais, sans remonter jusque dans le Tyrol, essayer de passer, en traversant les montagnes, de la vallée de l'Adige dans celle de la Brenta par le Val d'Ampezzo, ou dans celle de la Piave par le Val Sugana, pour gagner ensuite Conegliano ; puis, le maréchal m'ayant souhaité bonne chance, je partis heureux et plein de joie. J'allais traverser un magnifique pays, revoir le général Nugent, beaucoup d'officiers de son armée que je connaissais, et j'espérais arriver encore à temps pour prendre part aux combats qu'ils auraient à soutenir contre les troupes ennemies qui occupaient la Vénétie. A trois heures, j'étais à Roveredo; le colonel Melzer, du régiment

Prince-Schwarzenberg (1), me dit qu'il était impossible de passer par le Val d'Ampezzo, qui était gardé par les insurgés. Une tentative qu'il avait faite quelques jours auparavant pour forcer le passage lui avait même coûté plusieurs de ses meilleurs soldats. Je continuai donc ma route, arrivai à Trente à la nuit tombante, et, quittant la vallée de l'Adige, j'entrai dans le Val Sugana.

La nuit était superbe, je voyageais avec une extrême vitesse. J'allai jusqu'à Primolano, et m'arrêtai chez le général Rossbach, qui gardait cette vallée avec quelques troupes. Malgré l'heure avancée de la nuit, je le trouvai encore tout armé : ses avant-postes avaient été attaqués quelques heures auparavant, et, quand je le priai de me donner un guide et douze chas-

(1) Schwarzenberg, famille médiatisée d'Allemagne. Catholiques. Comtes 1599. Princes (primog.) 1670; pour tous 1746.

seurs déterminés avec lesquels je voulais tenter de forcer le passage ou suivre quelque sentier dans la montagne, pour toute réponse il ouvrit la fenêtre, et je vis toutes les pentes des montagnes couvertes d'une double ligne de feux de bivouacs ennemis. Je repartis alors pour Trente sans perdre une minute. Le pays que je traversais était admirable : partout des torrents, des rochers, des cascades et des lacs au fond des vallées. Quant je me remis en route, le soleil se levait; ses premiers rayons doraient la rosée sur l'herbe des prairies élevées; les oiseaux chantaient, et les lacs, couverts de vapeur, reflétaient les teintes argentées du ciel blanchi par les premières clartés du jour. Je fus bientôt à Trente, d'où je repartis sans m'arrêter : j'avais perdu plus de vingt heures; maintenant j'étais en plein Tyrol. Quel contraste avec les plaines de l'Italie que je venais de quitter! Là, des villages brûlés, des champs

arides et sans culture; ici, des vertes prairies, des ruisseaux, des moulins cachés sous les saules, des clochers et des maisons blanches perdues dans la verdure des grands arbres. En Lombardie, des regards haineux, des désirs de vengeance: dans le Tyrol, les habitants, heureux de me voir, venaient me serrer les mains, écouter tout émus le récit du glorieux combat de Santa-Lucia. De fraîches jeunes filles apportaient à l'officier autrichien des bouquets de fleurs des Alpes.

Les postillons, bien payés, faisaient voler ma voiture sur les routes. Je traversai Villach, saluai de loin les montagnes de l'Autriche, et, suivant quelque temps la rive gauche du Magliamento, j'arrivai à Udine le 18 mai, à une heure de l'après-midi, et à Conegliano vers minuit. J'allai aussitôt chez le général comte Nugent : il était seul ; la fatigue et le travail avaient rouvert ses blessures. Il venait de remettre le commandement au général comte

Thurn (1), et son corps d'armée avait déjà passé la Piave à l'entrée de la nuit. Je voulus partir tout de suite, malgré les représentations des officiers, qui m'assuraient que le pont jeté sur la Piave, près de Conegliano, était déjà enlevé. Une barque est bientôt trouvée, et j'aurais passé la Piave à la nage plutôt que de rester en arrière. J'arrivai au pont : une de nos sentinelles voulut m'arrêter; mais, forçant la consigne, je m'aventurai sur les planches et parvins à l'autre bord. Le fait est que, soit que les chevalets eussent déjà cédé sous le poids, ou que les pluies eussent gonflé la rivière, l'eau soulevait les planches et passait par-dessus.

Je marchai toute la nuit sur la Strada Posthuma (2), laissant Trévise sur la gauche, et

(1) Thurn et Valssassina, appelés en Italie « della Torre ». Ancienne famille. Catholiques. « Reichsgrafen », 1533.

(2) Ancienne voie romaine. (*Note de l'auteur.*)

au point du jour j'atteignis l'arrière-garde, qui s'était arrêtée. Quelques officiers de hulans dormaient, penchés sur le cou de leurs chevaux; je les reconnus, et, enviant leur paisible sommeil, je les réveillai brusquement, pour m'amuser de leur mauvaise humeur et de leur surprise. En traversant Castelfranco, je vis de loin, sur son balcon, la belle fille du docteur dont j'avais visité la galerie de tableaux à mon arrivée en Italie. Je m'arrêtai un moment pour la contempler, mais je passai ensuite humblement sous ses yeux sans oser lever la tête; quelques mois auparavant, elle m'avait vu dans mon brillant uniforme, monté sur un cheval ardent et plein de feu, et maintenant, mouillé, pâle de fatigue, je marchais péniblement, au milieu des traînards, dans la boue du chemin. Enfin, après avoir traversé Citadella, j'arrivai à Fontenive, village sur la rive gauche de la Brenta, où le général comte Thurn s'était arrêté. Le

pont sur la rivière était couvert de térébenthine et de poix, et une bande d'insurgés allait y mettre le feu, quand les hulans de l'avant-garde, s'élançant sur eux, les dispersèrent. Je pus alors m'arrêter; j'étais au milieu des braves troupes qui allaient rejoindre le maréchal à Vérone. Les officiers m'entourèrent bientôt, et me dirent quelles fatigues ils avaient souffertes, quelles difficultés, quels obstacles ils avaient surmontés; partout les ponts brûlés, l'immense digue sur le Tagliamento détruite dans plusieurs endroits. L'ennemi, ayant garni de canons les têtes de pont élevées au temps des grandes guerres avec la France, défendait le passage sur tous les points; mais l'audace et l'habileté du général Nugent avaient triomphé de ces obstacles. Une brigade, remontant la Piave sur la rive gauche, était allée franchir cette rivière près de ses sources pour descendre sur la rive droite et tourner l'ennemi; dans

cette marche hardie, les soldats avaient suivi des chemins étroits au milieu des rochers sur le bord des précipices, des chemins si dangereux, que les gens du pays ne pouvaient croire que la cavalerie eût osé s'y hasarder.

Le jour suivant, au lever du soleil, l'armée se mit en marche; le général Thurn voulait tenter une attaque sur Vicence. A deux heures, la tête de la colonne n'étant plus qu'à un quart de lieue de la ville, l'avant-garde, formée de deux compagnies de *Banater* (1) et d'un peloton de hulans commandé par le lieutenant comte Zichy, s'avança jusqu'aux premières maisons qui bordaient la route. De ces maisons, occupées par l'ennemi, partit une grêle de balles qui renversa les premiers rangs des

(1) Soldats du 12e régiment d'infanterie des frontières militaires, qui se lève dans le district du *banat* de Temeswar dont Pancsowa est le chef-lieu. (*Note de l'auteur*.)

Banater; ceux-ci s'arrêtèrent, puis reculèrent en désordre devant ce feu meurtrier. Le comte Zichy, indigné, s'élança de son cheval, saisit un fusil et les ramena au combat; mais, comme il franchissait une barricade, il tomba frappé au-dessus de l'œil gauche d'une balle qui lui fracassa le crâne, et roula dans le fossé de la route. Je courus à lui : il remuait encore. J'essayai de le retirer et de l'amener sur le bord; mais je glissais dans son sang et mes efforts étaient inutiles. Les balles volaient de toutes parts, les tirailleurs ennemis allaient nous entourer; je pris alors le sabre de Zichy et déchirai son uniforme que je n'avais pas le temps d'ouvrir, pour prendre sur sa poitrine le portrait de sa femme. Un peu de vie restait encore au blessé, car il croisait fortement les bras sur sa poitrine, pensant peut-être qu'un soldat ennemi venait lui enlever ce souvenir; ce pauvre Zichy n'était marié que depuis quel-

ques semaines. Le général Thurn arriva bientôt avec des troupes fraîches, les premières maisons furent prises d'assaut, l'ennemi recula. Le combat était dans toute sa violence. Les balles et la mitraille sifflaient dans l'air ; le général prince Edmond Schwarzenberg (1) s'avança pour exciter les soldats en marchant à leur tête : j'étais près de lui, une balle frappa mon cheval, qui roula sous moi. Nos hommes tombaient sous le feu violent de l'ennemi ; les tuiles et les poutres embrasées roulaient du haut des toits des maisons incendiées, et je priais en vain le général Thurn de s'exposer moins. Ce ne fut que lorsqu'il eut vu de nouveaux bataillons se déployer dans les jardins et le feu de l'artillerie de la ville redoubler, qu'il ordonna de cesser le combat ; la brigade d'avant-garde, s'étant alors retirée jusqu'aux

(1) Né en 1803, mort feld-maréchal en 1874.

premières maisons, à l'entrée du faubourg, campa, ainsi que toute l'armée, dans les prairies à droite et à gauche de la route. Je n'avais plus de cheval; je n'appartenais à aucun des corps réunis devant Vicence, mauvaise chose à la guerre, où chacun ne songe qu'à soi; mais, comme je regardais d'un œil d'envie les belles baraques que quelques officiers, aidés de leurs soldats, s'étaient construites avec ces paillassons à vers à soie que l'on trouve dans toutes les maisons des villages d'Italie, l'un d'eux vint à moi et m'offrit un gîte, et nous voilà devisant gaiement en attisant le feu sous la marmite; puis, étendus sous la couverture de son cheval, dans l'herbe de la prairie, nous dormîmes jusqu'au matin, sans nous gêner, ma foi, car le lit avait bien dix arpents.

Au point du jour (21 mai) l'armée se remit en marche. Le général Thurn avait renoncé à attaquer Vicence, et nous tournâmes la ville

par le nord en côtoyant les pentes du mont de la Crocetta. Je restai en arrière pour faire enterrer Zichy à une place où sa famille pût le retrouver un jour; mais, à ma grande surprise, en m'approchant du lit improvisé où on avait déposé le corps du lieutenant, je m'aperçus qu'il vivait encore, quoiqu'il eût le crâne brisé. Quand il entendit le bruit des chevaux et des armes, il souleva de sa main mourante le drap qui couvrait sa tête et se dressa sur son séant : son œil s'anima, puis se ferma, et sa tête retomba sur la paille; ce regard était son adieu à la vie; il vécut encore quarante-huit heures, mais sans retrouver sa connaissance (1).

(1) Le comte Frédéric Zichy, sous-lieutenant au 3e régiment de hulans (archiduc Albert), né le 19 juin 1823 et mort le 21 mai 1848, avait épousé, le 22 février 1848, la comtesse Marie-Anne de Stubenberg, née le 9 août, 1821.

La comtesse, dame de la Croix-Étoilée, était veuve de M. Jean Remekhàzy de Gurahoucz (✝ 25 août 1843). Le 28 septembre 1872, la comtesse se remaria une troi-

Les fermes et les villages, sur la route que nous suivions, étaient remplis de provisions que les paysans, surpris et ne s'attendant pas au passage de l'armée, n'avaient pas eu le temps de cacher : les étables étaient pleines de bestiaux, et chaque régiment eut bientôt à sa suite quelques bœufs et quelques moutons; mais les soldats, comme d'habitude, faisaient de ces vivres un scandaleux gaspillage. J'en vis une bande de l'arrière-garde, enlever un gros morceau de la culotte d'un bœuf encore vivant qui ne pouvait plus marcher, et jeter ensuite l'animal tout sanglant dans le fossé de la route; il est vrai que le temps leur manquait pour le dépecer. Plus loin, comme je voyais fusiller un autre bœuf dans un pré, j'allai, fort en colère,

sième fois au comte Othon-Guillaume-Jules de Butler.

Le comte Frédéric Zichy n'a pas eu de postérité. (Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. le comte Théodore Zichy, conseiller de l'ambassade d'Autriche-Hongrie, à Paris.)

réprimander les soldats; mais je ne pus m'empêcher de rire quand ils me dirent que c'était un bœuf qui avait voulu déserter, et qu'ils venaient d'arrêter dans sa fuite. A quatre heures de l'après-midi, la tête de la colonne déboucha sur la route de Vérone. Durando, qui était accouru en toute hâte à Vicence avec ses troupes suisses et romaines, vint attaquer notre arrière-garde, pensant nous surprendre ; mais les grenadiers de Piret et de Kinsky (1) se déployèrent dans la plaine, et, notre artillerie ayant commencé à tirer sur ses colonnes, il se retira et rentra dans la ville. Le général Thurn et son état-major passèrent la nuit dans une villa près de Tavernelle.

Le lendemain, dès l'aube du jour, monté sur le cheval du pauvre Zichy, je partis seul et sans prendre congé de personne, de peur qu'on

(1) Kinsky, ancienne famille. Catholiques. Comtes 1628. Princes (primog.) 1749.

ne me retînt. Je voulais à tout prix arriver à Vérone, et apporter moi-même au maréchal la nouvelle de l'approche de ce corps d'armée, dont il m'avait envoyé presser la marche par ses ordres positifs. Les maisons, sur la route, étaient abandonnées. L'on m'avait dit à Tavernelle que Montebello était encore occupé par l'ennemi, et je ne rencontrais pas une âme vivante qui pût me donner quelques renseignements. Je m'arrêtai dès que je fus en vue des premières maisons de Montebello, et, ne voyant pas de vedettes, je pensai que la troupe ennemie qui avait occupé la ville s'était déjà retirée; mais je craignais que les habitants ne tirassent sur moi ou ne m'arrêtassent, et, courant sur un passant que je rencontrai à l'entrée du pont, je lui ordonnai de marcher devant moi; j'ajoutai que, si les gens de la ville tiraient sur moi, ou s'approchaient pour m'arrêter, je lui ferais sauter la cervelle. Je passai en même temps la

main sous la chabraque de mon cheval pour prendre mes pistolets; mais ce fut à mon tour de pâlir : les pistolets n'y étaient plus, on me les avait volés à Tavernelle, quoique j'eusse dormi la tête appuyée sur la selle. Fort heureusement, mon Italien ne s'aperçut pas de ce qui m'arrivait, et marcha devant moi jusqu'à une place où je vis quelque attroupement. Me fiant alors à la vigueur de mon cheval, je partis comme une flèche, passai au milieu des groupes, sortis de la ville, et gagnai la campagne.

Vers midi, j'étais à Vérone; je traversai les rues au galop d'un air triomphant; les habitants accouraient sur leurs portes, attachant sur moi des regards où se lisait la malveillance. « Oui, me voilà, aurais-je voulu leur dire, et derrière moi vingt-cinq mille hommes avec assez d'artillerie pour mettre votre ville en poudre. » J'entrai chez le maréchal; il eut la bonté de me témoigner quelque joie de me

revoir, et me dit « qu'il savait bien que je serais le premier à lui annoncer l'arrivée des troupes du général Nugent. » C'est par de telles marques d'intérêt, par de telles paroles d'encouragement, que le maréchal gagnait le cœur des officiers de son armée; aussi étions-nous tous prêts à nous sacrifier, pour lui assurer l'honneur de faire triompher les armes impériales au terme comme au début de sa glorieuse carrière.

Le maréchal, espérant que Vicence pourrait être emportée d'assaut, envoya dans la soirée l'ordre au général Thurn de tenter un nouveau coup de main sur la ville. Le 23, les troupes marchèrent à l'attaque : les obus et les raquettes mirent le feu à quelque maisons ; mais l'ennemi, qui était maître du mont Berico, foudroya de telle manière nos colonnes en front et en flanc avec son artillerie placée sur les hauteurs, que le général Thurn comprit qu'il fau-

drait attaquer la ville régulièrement et pendant plusieurs jours avant de s'en emparer. Il fit donc cesser le combat, et, s'étant mis en marche le jour suivant, il arriva à Vérone avec l'avant-garde, le 24 mai dans l'après-midi.

Ce qui avait décidé le maréchal à me charger d'ordres aussi pressants pour hâter la marche du corps d'armée du général Thurn, c'est qu'il savait que Peschiera, assiégée par les Piémontais, était réduite à la dernière extrémité. Dès que les troupes du général Thurn furent arrivées à Vérone, il résolut donc d'aller passer le Mincio à Mantoue et de remonter la rivière sur la rive droite; par cette marche hardie, les Piémontais devaient se trouver tournés sur leur droite dans les positions qu'ils occupaient et obligés d'abandonner la ligne du Mincio sans combat, ou bien ils étaient forcés d'accepter une bataille soit dans les plaines de Goïto, soit sur les hauteurs de Volta. — Qu'ils

abandonnassent la ligne du Mincio sans combat, ou qu'ils acceptassent la bataille et la perdissent, ils étaient également, dans ces deux cas, réduits à lever le siège de Peschiera, et le maréchal avait atteint son but. — Le 25 mai, les troupes se reposèrent, et, pendant la journée du 26, j'appris que l'on devait marcher le lendemain. En effet, dans la soirée du 27, toute l'armée sortit de la ville; l'ordre avait été donné de n'emmener ni bagages, ni chevaux de main, parce qu'il s'agissait, disait-on, d'une simple reconnaissance. Le secret sur la marche des troupes, sur le temps que devait durer cette expédition, sur l'heure même du départ, avait été si bien gardé que, le soir, comme je rentrais après avoir passé quelques heures chez un officier blessé, je trouvai le maréchal parti. Je sautai aussitôt à cheval et l'allai rejoindre à Tombetta. Il était minuit : les troupes marchaient sur trois colonnes par Castelbelforte,

Isola della Scala et Nogara vers Mantoue; le maréchal suivait la colonne du milieu, formée du second corps; à droite marchait le premier corps, à gauche dix-huit escadrons de cavalerie. Toutes ces troupes entrèrent à Mantoue le 28 au soir. Cette marche habile en présence de l'ennemi, calculée par le général Hess, chef de l'état-major, avait été si rapide et si secrète, que les Piémontais surent dans la soirée seulement que toute l'armée autrichienne avait passé si près d'eux et devant le front de leurs positions. Le mouvement de nos troupes avait été d'ailleurs si bien ordonné, que, si l'ennemi fût venu nous attaquer pendant la marche, les colonnes s'arrêtant et les bataillons pivotant sur leur droite, l'armée se trouvait en un moment rangée en bataille, le premier corps en première ligne, le second en seconde ligne, et la cavalerie en réserve.

Le Mincio, en sortant du lac de Garde à Pes-

chiera, coule du nord au sud et presque en ligne droite jusqu'à Curtatone, à la hauteur de Mantoue ; là il tourne à angle droit vers l'est et se dirige vers la forteresse. Un canal destiné à déverser le trop plein de ses eaux part de Curtatone, et, continuant la ligne droite que le Mincio suivait du nord au sud avant d'avoir tourné à l'est, passe par Montanara et Buscaldo et va aboutir à la rive gauche du Pô, près de Borgoforte. Sur toute la longueur du canal, on a élevé une forte digue qui préserve le pays des inondations, et forme avec le canal une ligne de défense naturelle dont la gauche se trouve à Curtatone, le centre à Montanara, la droite à Buscaldo : c'est cette ligne qu'il fallait d'abord forcer pour pouvoir remonter la rive droite du Mincio et obliger les Piémontais à lever le siège de Peschiera.

Les Toscans, chargés de défendre cette ligne, avaient élevé de fortes redoutes sur les routes

qui partent de Mantoue et mènent aux trois villages que je viens de nommer; les maisons et les murs d'enceinte avaient été crénelés, percés de meurtrières, et de grands tas de fumier, de fortes poutres étaient dressés devant les portes pour que les boulets ne pussent les briser : ils avaient fait une citadelle de chaque maison. C'est pour attaquer ces villages et forcer cette ligne, défendue par les Toscans, que les cinq brigades du premier corps sortirent de Mantoue le 28, à neuf heures du matin. Les brigades Benedek (1) et Wohlgemuth marchèrent

(1) Benedek (Louis de) né en 1804 à Œdenbourg, Hongrie. Fils d'un médecin, Benedek était, en 1847, à la tête du régiment d'infanterie du comte Gyulai. Benedek fit en 1848 et 1849 les campagnes d'Italie et Hongrie; il commandait l'aile droite à Solferino, 1859. Lors de la guerre de 1866, à la tête de l'armée du Nord, Benedek fut complètement battu par les Prussiens à Sadowa ou Kœniggrætz. Mis à la retraite, il vécut encore longtemps à Gratz. On lui a comparé le général Trochu avec lequel Benedek avait certains

sur Curtatone, Clam et Strassoldo (1) sur Montanara et Liechtenstein (2) sur Buscaldo. Le maréchal se rendit avec son état-major sur le fort Belfiore, et, les troupes étant arrivées à midi devant les positions qu'elles devaient enlever, il donna l'ordre d'attaquer; un bruit violent et prolongé s'éleva aussitôt, semblable à celui d'une bouffée de vent d'orage ou au bruit de chariots roulant sur un pont de bois. Des nuages de fumée montèrent dans l'air; le combat s'engageait sur toute la ligne, et les coups de canon se suivaient sans interruption.

points de ressemblance moraux; tous deux portèrent un moment les espérances de leurs patries et tous deux, brillants au second rang, semblèrent, au premier, succombant sous des poids trop lourds, manquer plus encore d'âme que de talent.

(1) Strassoldo, ancienne famille. Catholiques. Comtes 1664.

(2) Le prince Édouard de Liechtenstein, né le 22 février 1809, mourut lieutenant-feld-maréchal autrichien le 27 juin 1864.

A deux heures, le général Hess, chef de l'état-major, m'ordonna d'aller à Montanara, de lui adresser un rapport sur l'état du combat, d'y rester jusqu'à ce que la position fût forcée, et de venir ensuite lui annoncer le résultat. Je pris la route de Montanara et arrivai à nos pièces, qui, rangées sur le chemin, répondaient au feu des canons de la redoute élevée sur la route devant le village; m'étant jeté à gauche, dans les champs plantés de mûriers et de vignes, j'allai au galop à l'endroit où j'entendais que la fusillade était la plus vive; j'atteignis ainsi la droite du village.

Le général comte Clam était là, calme et tranquille; il ordonnait l'attaque des maisons crénelées, et fouettait avec sa cravache les herbes du chemin pendant que les balles volaient de toutes parts. Schestak (1), son aide

(1) Le lieutenant Schestak était d'une pauvre famille et envoyait à sa mère une partie de sa solde; avant

de camp, tomba mort à côté de lui. Alors le comte Clam alla lui-même placer dans le cimetière une batterie de raquettes à la congrève pour incendier le village, et, sautant de larges fossés où beaucoup de blessés s'étaient traînés, il s'avança au milieu des pelotons de nos tirailleurs. En ce moment, le colonel Reischach vint à nous, le sabre à la main et tout couvert de sang ; il avait, à la tête de ses soldats, emporté d'assaut la première maison fortifiée. Nous nous trouvions devant le flanc droit de la redoute sur laquelle flottait un grand drapeau : j'excitai une trentaine d'hommes à me suivre, je voulais entrer le premier dans cette redoute et m'en emparer ; mais, comme je courais à leur tête sur la prairie, le feu redoubla, une

d'expirer, il dit au comte Clam : « Adieu, mon général; je vous recommande ma mère. » Le comte Clam a noblement accepté le legs du pauvre Schestak. (*Note de l'auteur.*)

grêle de balles vola dans l'air : le capitaine Stiller et plusieurs hommes tombèrent, et les autres, pour se mettre à l'abri, se jetèrent dans un large fossé sur la gauche. Le colonel Reischach arriva alors avec deux compagnies de son régiment ; il brandissait son sabre et marchait à leur tête, en criant : *Vive l'empereur !* Cependant le feu, qui partait de tous côtés, était si violent que ses soldats s'arrêtaient, n'osant entrer dans cette cour pour aller enfoncer la porte de la maison ; alors il courut seul jusqu'à cette porte, pendant que de toutes parts on tirait sur lui et sur moi, qui l'avais suivi. Ses troupes, encouragées par son exemple, s'élancent enfin dans la cour et sautent dans la maison par les fenêtres du rez-de-chaussée ; on se bat dans l'escalier et dans les salles. « Reischach est là ? crie-t-on, la victoire est à nous... Malheur aux Toscans ! » Les soldats, furieux, échauffés par l'ardeur du combat, tuent, à

coups de baïonnette et de crosse de fusil les Toscans qui se défendent au milieu des nuages de fumée ; le reste jette ses armes et demande quartier. Nous étions maîtres de cette maison ; le général Clam fait aussitôt tirer sur la redoute que nous prenons ainsi par derrière. L'ennemi, se voyant tourné et à découvert sous notre feu, se sauve alors en désordre et nous abandonne la redoute ; nos troupes entrent en même temps de tous les côtés à la fois dans le village, et des pelotons débouchent de toutes parts, en se criant les uns aux autres, de peur d'erreur : *Vive Prohaska ! ne tirez pas !*

Pendant que nous prenions la redoute de Montanara, le colonel Benedek s'était emparé de Curtatone. Après avoir tenté l'assaut plusieurs fois et avoir vu ses gens renversés par la mitraille, il avait franchi le premier le parapet à la tête du régiment de Paumgartten et emporté la redoute ; laissant alors une partie de

sa brigade achever la déroute de l'ennemi, il avait marché tout de suite sur Montanara, où le combat durait encore, et fait prisonnier tout ce qui essayait de se sauver par la route qui mène à Curtatone.

Le général prince Liechtenstein, de son côté, n'ayant pas trouvé l'ennemi à Buscaldo, s'était porté, derrière Montanara, sur les bataillons de réserve des Toscans; il marcha à l'assaut des maisons où ils venaient de se retirer à son approche. Ces Toscans se défendirent avec un courage héroïque, car ils espéraient donner ainsi au reste de leurs troupes, qui fuyaient en désordre de Montanara, le temps de se retirer; mais ces maisons furent bientôt cernées, prises d'assaut, et les Toscans mirent bas les armes. Ce qui échappa de ces troupes se sauva dans toutes les directions, ceux de Curtatone vers Goïto, et ceux de Montanara, coupés de cette ligne de retraite

14

par le colonel Benedek, vers Marcaria et l'Oglio.

Le combat était fini; les capitaines reformaient les compagnies; les cris de *Vive Clam! Vive Reischach!* s'élevaient de toutes parts; on s'embrassait, on se serrait les mains; les noms des plus braves volaient déjà de bouche en bouche; la joie, l'enthousiasme du triomphe étaient dans tous les yeux; pourtant je vis des larmes couler à la vue de tant de camarades qui avaient marché au combat si braves, si pleins de courage et d'ardeur, et qui maintenant étaient couchés dans l'herbe, défigurés par les balles. Pour moi, j'étais brisé de fatigue et ne pouvais plus parler ni me tenir debout, tant j'avais couru et crié pour animer les soldats au combat; mais la joie me donnait des forces : on m'amena mon cheval, et le général Clam me dit d'aller annoncer au maréchal le succès de l'attaque, en ajoutant qu'il demande-

rait la croix de Marie-Thérèse pour le colonel Reischach. J'allai à Mantoue; le maréchal, content et satisfait, me fit asseoir près de lui à dîner, et se plut à me faire répéter les détails du combat. Le soir, les noms de Clam, Benedek et Reischach étaient sur toutes les lèvres ; la gloire de nos colonels et de nos généraux devenait notre propriété; on se racontait avec orgueil leur bravoure, leurs dangers, et l'on jurait qu'avec de tels chefs on prendrait le ciel d'assaut.

Les combats de Curtatone et de Montanara furent très brillants pour nos armes : nous prîmes à l'ennemi cinq canons et cinq chariots de munitions; nous fîmes prisonniers deux mille hommes, cinquante-neuf officiers et quatre officiers supérieurs. Cette victoire n'en fut pas moins chèrement achetée ; il fallait marcher à découvert contre un ennemi retranché, emporter d'assaut chaque maison, devenue

une forteresse; partout les officiers s'élancèrent les premiers. Le calcul suivant le prouve assez : les compagnies étaient de cent vingt hommes, et chaque compagnie avait quatre officiers. La proportion du nombre des soldats tués ou blessés à celui des officiers aurait donc dû être comme un est à trente ; elle fut, dans le régiment de Paumgartten, comme un est à neuf, dans le régiment de Prohaska comme un est à huit, et dans les autres comme un est à dix. Ce fut à la tête de ces deux régiments que les colonels Reischach et Benedek emportèrent les redoutes de Montanara et Curtatone, et forcèrent la ligne ennemie.

Le soir, j'allai à l'hôpital ; il était rempli de nos blessés ; neuf officiers d'un bataillon de Paumgartten étaient réunis dans une salle ; l'un d'eux avait le genou fracassé par un éclat d'obus, et suppliait qu'on lui coupât la jambe ; près de là, le capitaine comte Thurn, calme et

tranquille, disait adieu à quelques officiers qui l'entouraient : il avait eu l'estomac traversé par une balle comme il marchait à l'assaut de la redoute de Montanara, et il n'avait plus que quelques heures à vivre. Je trouvai là aussi un de mes nouveaux camarades, le pauvre Schönfeld (1), qui venait de quitter sa famille et d'entrer au service quelques jours seulement avant ce combat. Je m'assis sur son lit pour l'encourager, mais il n'avait pas besoin de mes consolations ; il riait de sa mauvaise chance, plaisantait sur sa blessure, et cependant trois jours après il était mort. Comme je revenais, espérant enfin pouvoir me reposer de cette extrême fatigue, je fus envoyé porter l'ordre de marche pour le lendemain aux généraux Wratislaw et Wocher. Je partis en voiture, mais les corps morts qui se trouvaient sur la route de Delle

(1) Schönfeld, ancienne famille. Luthériens. « Reichsgrafen » 1788.

Grazie effrayèrent les chevaux, qui ne voulurent pas avancer : je fus obligé de descendre, de faire la route à pied, et je ne revins à Mantoue qu'au point du jour.

Le général Bava, chef de l'état-major de l'armée piémontaise, n'avait été informé de notre marche sur Mantoue que le 28 au soir, lorsque nous étions déjà entrés dans la ville. Calculant alors que le maréchal n'avait pu conduire son armée à Mantoue que dans l'intention d'y aller passer le Mincio, il pensa que nous allions nous avancer vers l'Oglio et le centre de la Lombardie et remonter la rive droite du Mincio pour secourir Peschiera. Comme, pour l'exécution de l'un ou de l'autre de ces plans, il nous fallait également attaquer et forcer la ligne de Curtatone, le général Bava avait mis en toute hâte le 29, dès le point du jour, le premier corps et deux régiments de cavalerie en marche sur Valeggio, et, suivi d'un batterie

à cheval et du régiment de Nice-Cavalerie, il marcha sans s'arrêter jusqu'à Goïto, où il arriva à deux heures de l'après-midi. Il fit aussitôt prévenir les Toscans qui défendaient Curtatone et Montanara qu'il allait venir à leur secours, et il retourna à Volta pour presser la marche de l'infanterie ; mais en ce moment un officier, arrivant de Curtatone, vint lui apporter la nouvelle de la défaite complète des Toscans. Le roi, qui venait d'arriver à Volta, craignit de voir l'armée autrichienne s'avancer vers Goïto avant qu'il eût eu le temps d'y porter des forces suffisantes pour pouvoir accepter la bataille ; il fit prendre à toutes ses troupes position sur les hauteurs de Volta à mesure qu'elles arrivaient de Valeggio. Cependant, la journée s'étant écoulée sans que les Autrichiens eussent paru sur la route de Goïto, Charles-Albert craignit que le maréchal ne voulût aller passer l'Oglio pour porter la guerre en Lombardie, le couper de

sa base d'opérations et marcher sur Milan. Il tint pendant la nuit conseil avec ses généraux, et résolut de marcher au point du jour sur Goïto pour se rapprocher de nous. Il pouvait dans cette position, accepter la bataille, si nous marchions sur Peschiera, ou arriver à temps pour nous attaquer pendant notre marche, si nous voulions passer l'Oglio. Le roi de Sardaigne, s'étant donc mis en marche le 30 mai au matin avec son armée, formée sur trois colonnes d'égale hauteur, avait réuni à Goïto avant midi vingt-quatre mille hommes et quarante-quatre pièces de canon; il les rangea sur les collines un peu en arrière de Goïto, où il alla appuyer l'extrême gauche en échelonnant les bataillons en arrière, et il refusa l'aile droite de peur d'être tourné pendant le combat sur ce terrain, tout ouvert de ce côté.

Le maréchal mit, le 30 mai au matin, son armée en marche pour remonter le Mincio sur

la rive droite; le premier corps prit la route de Goïto, le second celle de Ceresara, et l'armée s'avança, espérant une nouvelle victoire. Le maréchal ne voulait pas attaquer l'ennemi pendant cette journée, car il pensait que les Piémontais menacés d'être complètement tournés dans leur flanc droit par la marche du second corps de Ceresara, abandonneraient peut-être la ligne du Mincio sans combat. En conséquence, il donna au second corps qui marchait à notre gauche sur Ceresara plusieurs heures d'avance, afin qu'il pût pivoter sur le premier, qui longeait la rive droite du Mincio et s'avançait lentement vers Goïto.

A trois heures, le premier corps n'était plus qu'à une petite distance de Goïto, lorsque les patrouilles annoncèrent la présence des vedettes ennemies. Le colonel Benedek, qui commandait la brigade d'avant-garde, déploya les bataillons formés en colonnes, et continua sa marche;

les batteries ennemies, cachées jusque-là par les arbres et les sinuosités du chemin, ouvrirent alors un feu violent sur ses troupes. Benedek fit aussitôt avancer douze pièces de canon, trois raquettes à la congrève, et il riposta. Dès ce moment, un combat sérieux était engagé. Le colonel Benedek s'élance à la tête de ses soldats pendant que la brigade Wohlgemuth se déploie sur la gauche; il marche, malgré le feu violent de l'ennemi, contre son centre : plusieurs bataillons de la première ligne de bataille des Piémontais, ne pouvant soutenir cette impétueuse attaque, prennent la fuite. Le colonel Benedek pénètre par cet intervalle, prend en flanc les bataillons qui tenaient encore, et qui reculent alors en désordre : la brigade des gardes s'avance, conduite par le duc de Savoie (1); mais Wohlgemuth arrive à la tête de ses soldats,

(1) Depuis Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne; roi d'Italie en 1861.

les gardes sont repoussés. La brigade Strassoldo vient en ce moment soutenir Wohlgemuth, les Piémontais reculent de toutes parts ; leur première ligne est enfoncée. La victoire allait être à nous ; mais le feu terrible de l'artillerie piémontaise enlevait des files entières de nos soldats : une batterie ennemie, placée sur la terrasse de la villa Somenzari, tirait à mitraille et une autre, ayant traversé le Mincio sur le pont de Goïto, prenait nos troupes en flanc ; nous n'avions que dix-huit canons et six raquettes à la congrève pour répondre au feu de quarante-quatre pièces de canon, et onze mille huit cent quatre-vingt-quatre hommes pour enlever des positions défendues par vingt-quatre mille. Cependant le courage et l'ardeur des nôtres suppléaient à l'insuffisance du nombre. Comme à Curtatone, le général prince Félix Schwarzenberg (1) marchait à pied à la tête des bataillons

Le prince Félix de Schwarzenberg, né en 1800,

sous le feu le plus violent, et les encourageait par son exemple ; quoi qu'il eût le bras traversé par une balle, il se tenait héroïquement au milieu de la ligne de bataille des Piémontais sans vouloir reculer, malgré le feu terrible de l'ennemi, lorsque la brigade d'Aoste, en s'avançant, entraîna par son exemple et ramena au combat les bataillons qui avaient lâché pied. Les Piémontais reformèrent leur ligne de bataille; seize chevaux d'une seule de nos batteries étaient tués et l'ennemi n'osait pas venir s'en emparer.

Alors le maréchal, voyant ses troupes, écrasées par une grêle de boulets, trop faibles pour reprendre l'offensive, mais comme cramponnées au sol, ordonna aux généraux de retirer leurs brigades hors de la portée des canons

mort en 1852, fut bientôt après chef du premier ministère de l'empereur François-Joseph. Voir l'introduction du présent ouvrage.

ennemis. Les Piémontais, malgré leur supériorité, nous virent exécuter ce mouvement sans venir nous attaquer; ils se contentèrent de déployer en première ligne deux régiments de cavalerie, et la nuit étant arrivée, le feu ayant cessé peu à peu, les brigades bivouaquèrent sur le terrain où elles se trouvaient.

Lorsque la première ligne des Piémontais avait plié sous l'impétueuse attaque du colonel Benedek, le maréchal, craignant d'exposer cette brigade à une perte inutile, s'il donnait l'ordre de cesser le combat dans ce moment, ne voulut pas l'arrêter, et le général Wohlgemuth ayant culbuté les bataillons ennemis, la victoire penchait tellement de notre côté, que le maréchal se décida à faire soutenir l'attaque; il m'envoya alors à Caïgole et Ceresara, en me donnant l'ordre de faire avancer le second corps et les réserves partout où je les trouverais. Je partis de toute la vitesse de mon

cheval, passai devant les compagnies de réserve de la brigade Strassoldo en agitant mon mouchoir blanc, pour qu'elles ne tirassent pas sur moi, et pris la route de Ceresara. Il était tard, cinq heures et demie venaient de sonner; mais les troupes du second corps ne pouvaient être loin. Mon cœur bondissait; j'allais amener quinze mille hommes sur la place du combat; la victoire serait à nous; je voyais les Piémontais écrasés sous le feu de notre artillerie; j'entendais les *hurrahs* de la cavalerie brisant les bataillons; je dévorais des yeux l'espace, croyant apercevoir déjà la tête des colonnes du général d'Aspre; mon cheval volait comme l'éclair. Enfin je découvris les premières maisons de Ceresara; mais là les troupes, arrivées seulement depuis peu de temps, se reposaient dans les prés : tout était calme et tranquille; les fusils étaient en faisceaux. J'étais encore tout brûlant de l'ardeur du com-

bat, de la rapidité de ma course, et je voyais nos espérances de victoire brisées. Devant cette indifférence et cette impassibilité, j'aurais volontiers pleuré de colère et de regret. J'ignorais que le corps du général d'Aspre ne faisait que d'arriver, et qu'il avait reçu l'ordre de ne pas quitter Ceresara. Le maréchal espérait, en effet, que les Piémontais, tournés sur leur droite par cette marche, se retireraient sans combat, et, dans le cas contraire, il avait ordonné de n'attaquer l'ennemi que le lendemain. L'heure avancée ne permettait plus d'apporter aucune modification à ce plan de combat. Pendant l'action, le général d'Aspre, qui savait que l'on ne devait attaquer que le lendemain, surpris d'entendre cette violente canonade, avait envoyé un officier au maréchal pour demander de nouveaux ordres. J'avais rencontré cet officier ; mais, au lieu de courir en se guidant sur le feu du canon, traversant, s'il le fal-

lait, la ligne des tirailleurs ennemis, comme le lieutenant Essbeck à Santa-Lucia, il marchait tranquillement la carte à la main et escorté d'un piquet de cavalerie.

Une pluie affreuse commença à tomber le soir du combat, et le lendemain les troupes se reposèrent, se préparant à l'attaque des position de Goïto pour le jour suivant. Le premier et le second corps allaient marcher ensemble ; trente-deux mille hommes et une puissante artillerie allaient attaquer une armée dont nous avions la veille enfoncé la première ligne, et que nous avions presque vaincue avec onze mille hommes. Sans faire la part du courage de nos troupes, sans compter sur le talent de nos généraux, l'ennemi allait être écrasé par le nombre seul, et la victoire ne pouvait nous échapper ; mais la pluie continua de tomber pendant les deux jours suivants avec une telle violence, que toute la campagne, cou-

verte de rizières et coupée de canaux, fut bientôt inondée. Il devint impossible de conduire l'artillerie ; on fut obligé d'ajourner l'attaque, et un parlementaire ennemi ayant apporté, le 2 juin au matin, aux avant-postes, le rapport du général Rath, commandant de Peschiera, qui annonçait au maréchal que, ses vivres étant épuisés, il avait été obligé de capituler, toute tentative pour secourir cette place et forcer les Piémontais à lever le siège devint inutile.

V

Marche sur la Vénétie. — Mantoue. — Siège de Vicence. — La villa de Caltel-Rombaldo. — Capitulation. — Les Suisses. — Retour à Vérone.

Le jour suivant (3 juin), le maréchal ayant reçu la nouvelle de la révolution éclatée à Vienne (1), vit que toutes les ressources allaient lui manquer, et ne voulut plus tenter le sort d'une bataille. Au milieu de sa victoire, il pouvait être rappelé pour soutenir le trône, et, son armée devenant une phalange sacrée destinée

(1) Voir l'introduction du présent ouvrage.

peut-être à sauver l'empire, il ne jugea pas à propos de la confier aux chances d'une bataille. Peschiera qu'il voulait secourir, était tombée; il résolut d'attendre des jours meilleurs pour reprendre l'offensive. Ayant donc renoncé à porter le théâtre de la guerre en Lombardie, il voulut, par la prise de Vicence, s'assurer la soumission et les nombreuses ressources de la Vénétie. Le général Hess, chef de notre état-major, dressa le plan de cette audacieuse entreprise, et l'exécuta avec une rapidité, une habileté dignes d'exciter l'admiration de tout homme de guerre. L'histoire d'aucune campagne n'offre l'exemple d'une entreprise de cette importance exécutée avec plus d'audace et entourée de plus de mystère. L'armée quitta Mantoue le 5 juin et se dirigea vers Vicence; le maréchal détacha deux brigades du corps de réserve et les envoya à Vérone en les faisant défiler devant le front des positions occupées par

les Piémontais, qui, trompés par cette marche, crurent que toute l'armée était rentrée à Vérone. Pendant ce temps, nos forces passaient l'Adige à Legnago, et arrivaient à marches forcées, le 9 au soir, dans les plaines devant Vicence. Ces deux brigades détachées de l'armée étaient à peine entrées à Vérone par une porte, que le général Culoz en sortait par l'autre avec deux batteries de cinq mille quatre cents hommes qui formaient la garnison, passait par Bonifacio, marchait dans les montagnes au milieu des rochers, arrivait également le 9 au soir devant le mont Berico, qui domine Vicence, et le 10 au matin, dès que le signal de l'attaque était donné, enlevait les positions de l'ennemi. Maître alors des hauteurs qui dominent Vicence, le général foudroyait et incendiait la ville pendant que le reste de l'armée marchait à l'assaut. La garnison, voyant toute tentative de résistance devenue inutile, capitu-

lait dans la nuit. Quelques heures après, nos troupes, qui venaient de se battre pendant plus de quinze heures, retournaient à Vérone à marches forcées et y arrivaient le 12. Les Piémontais ne furent informés que le 10 dans l'après-midi de notre marche sur Vicence; le 13, ils vinrent attaquer Vérone avec toute leur armée. Les Autrichiens y étaient rentrés depuis la veille. Ils déploient aux yeux des Piémontais étonnés une ligne de bataille formidable, et les contraignent à regagner leurs positions. Telle est la brillante opération qui prépara peut-être le succès définitif de la campagne, et dont un récit plus détaillé fera mieux encore comprendre l'importance.

La pluie, qui avait commencé après le combat de Goïto, ne cessa de tomber pendant trois jours. La campagne était tellement inondée, que les soldats des pelotons d'avant-postes montaient sur les mûriers pour ne pas être

dans l'eau jusqu'aux genoux. Le maréchal ne quitta pas Rivolta pendant ces trois jours; puis le 3 juin dans l'après-midi, la pluie ayant cessé, il fit abandonner à l'armée les positions qu'elle occupait, et nous rentrâmes à Mantoue. Je fus logé dans un immense palais désert; l'obscurité des salles, les profondes alcôves fermées par de lourds rideaux, les cabinets qui s'ouvraient sur des escaliers dérobés faisaient involontairement penser aux meurtres, aux trahisons, aux crimes affreux dont l'histoire des villes de ces petits États d'Italie est remplie. J'allai voir dans le palais des ducs de Gonzague les belles fresques de Jules Romain. L'élève de Raphaël a peint sur le plafond d'une des salles l'*Assemblée des dieux de l'Olympe* et deux figures allégoriques représentant le Jour et la Nuit dans des chars traînés par des quadriges de chevaux blancs et noirs. L'on peut se placer aux quatre coins de la salle, et, par

un singulier effet de raccourci, les chevaux semblent toujours galoper vers le spectateur. De même, lorsqu'on entre dans la salle, une figure de femme, peinte sur un des murs latéraux, vous présente un anneau à bras tendu, et si l'on marche d'un bout de la salle à l'autre, la figure semble raccourcir, puis allonger le bras pour vous suivre du geste en vous présentant toujours cet anneau. Dans la ville, on voit encore attachée à une haute tour une cage en gros barreaux de fer, dans laquelle un duc de Mantoue fit renfermer son frère, condamné à mourir de faim pour s'être révolté contre lui. Ce malheureux effrayait la ville de ses cris de douleur; alors un ami dévoué monta, dit-on, sur le toit d'une maison voisine et le tua d'un coup d'arquebuse pour terminer son agonie. Je vis dans une église la tombe d'André Hofer, mais ses ossements n'y sont plus : les chasseurs tyroliens du régiment de l'empereur qui avaient

combattu avec lui les enlevèrent pendant la nuit qui précéda leur départ de Mantoue, et les transportèrent dans leur pays (1).

Le 5 au matin, l'armée se mit en marche et campa autour de San-Guinetto. Comme j'allais à la queue de la colonne pour surveiller la marche, une pièce de canon passa sur cette route étroite entraînée par six chevaux au galop. L'essieu d'une des roues accrocha mon cheval et le lança dans un fossé profond. Je me relevai tout moulu, car le cheval avait roulé sur moi; mais à peine fus-je debout que je retombai par terre presque sans connaissance. Cependant les soldats, m'ayant arrosé la tête avec de l'eau et fait boire de l'eau-de-vie, me remirent bientôt sur pied.

Le 6, le maréchal, pour tromper les Piémontais et leur faire croire que toute son armée

(1) Voir la note p. 146.

rentrait à Vérone, détacha le corps de réserve, et le dirigea vers cette ville en le faisant passer par Bovolone et Villafontana sur la rive droite de l'Adige; puis il alla avec le premier et le second corps passer cette rivière sur le pont de la forteresse de Legnago, et marcha jusqu'à Montagnana, charmante petite ville où il fut obligé d'accorder un jour de repos aux troupes. Pendant cette journée, le général Culoz, laissant au corps de réserve la garde de Vérone, sortit de la ville avec deux batteries et cinq mille quatre cents hommes; puis, se dirigeant vers Vicence, il marcha jusqu'à Bonifacio, où il arriva le 8 au soir. Nous ignorions encore le but véritable de notre marche, car, pour tromper les espions de l'ennemi, le chef de l'état-major avait fait répandre dans l'armée et dans la ville de Vérone le bruit que nous allions attaquer Padoue.

Le 8 au matin, le maréchal quitta Monta-

gnana, et conduisit l'armée jusqu'à Ponte di Barbarano. Le lendemain matin, au moment où il allait se mettre en marche, il me donna des dépêches à porter à Vérone; je partis à l'instant, passai par Lonigo et arrivai vers la nuit à Vérone. Le général Weigelsperg, commandant de la ville, était fort inquiet; sa responsabilité était grande, et il craignait une attaque des Piémontais, qu'il ne pourrait repousser avec sa faible garnison. Le même jour (9 juin), sur le soir, le maréchal arriva avec l'armée aux environs de Vicence, et le général Culoz, avec son corps, à Arcugnana, au milieu des montagnes, en vue du mont Berico. Le 10, à six heures du matin, les premiers coups de canon se firent entendre; Culoz s'avançait vers les hauteurs du mont Berico. A dix heures, il avait emporté toutes les barricades qui défendaient la route, la villa Santa-Margherita et le Castel-Rombaldo, après un combat

sanglant contre deux régiments suisses et cinq mille *crociati*. Le maréchal lui envoya alors l'ordre d'attendre que le premier et le second corps eussent commencé leur attaque sur la ville. Culoz fit reposer quelques instants ses soldats, et, lorsqu'il entendit le canon tonner de toutes parts, au sud et à l'est de la ville, il marcha à l'assaut des redoutes du mont Berico. Le colonel Reischach s'élance le premier sur les barricades à la tête de ses soldats; deux officiers de cavalerie le suivent à pied; mais, au même instant, ils tombent tous les trois renversés par les balles. Le général Culoz fait emporter ces barricades, et marche aussitôt à l'attaque de la redoute élevée sur le mont Berico; les chasseurs du 10e bataillon s'élancent en avant, gravissent cette pente rapide en s'accrochant aux herbes et aux broussailles; le colonel Koppal et plusieurs officiers tombent frappés mortellement, mais rien n'arrête les chasseurs; le capitaine

Jablonski, sous les yeux du maréchal, entre le premier à leur tête dans cette redoute, que l'ennemi croyait imprenable. Les Suisses, abandonnés par les lâches *crociati*, se retirent dans le couvent et dans l'église de la Madona del Monte, et font une héroïque résistance; les chasseurs suivis des *Oguliner* (1) et des bataillons de Latour (2), brisent les portes ébranlées par les boulets; on se bat dans l'église, les obus et la mitraille détruisent les chefs-d'œuvre de Paul Véronèse, le sang souille les dalles. L'ennemi ne peut soutenir cette impétueuse attaque, et se retire dans la ville. Alors Culoz,

(1) Soldats du 3e régiment d'infanterie des frontières militaires, qui se lève dans le district de la Croatie dont Ogulin est le chef-lieu. (*Note de l'auteur.*)

(2) Baillet de Latour, ancienne famille originaire de l'Est français. Catholiques. Comtes 1719. Nous avons dit l'assassinat du Comte Latour, ministre de la guerre autrichien en 1848 (Voir notre introduction). Son régiment était le 22e d'infanterie.

maître des hauteurs et des terrasses qui dominent Vicence, y range ses batteries et foudroie les maisons.

Je n'avais pu quitter Vérone qu'à midi, ignorant encore que l'armée attaquait Vicence. N'ayant pas trouvé de chevaux à Montebello, je pris un guide et continuai ma route à pied. Je gagnai Arcugnana par les sentiers des montagnes. Si je n'avais trouvé çà et là quelques débris d'armes brisées par les chutes des soldats, si je n'avais aperçu au fond d'un précipice deux chevaux morts et les débris d'un chariot de munitions, jamais je n'aurais cru qu'une troupe eût pu passer par là avec de l'artillerie. Il y eut des places où les soldats furent obligés de grimper sur les rochers qui bordent un des côtés de ce chemin étroit, et de soutenir avec des cordes les canons dont les roues, du côté du précipice, étaient en l'air et sans point d'appui. Comme je sortais d'Arcu-

gnana, j'entendis le bruit du canon : je pressai le pas et atteignis une hauteur d'où je vis de loin les lignes de fumée que les bombes traçaient sur l'azur du ciel ; mes camarades attaquaient Vicence et je n'y étais pas. Alors, furieux, je commençai à courir à perdre haleine et presque sans m'arrêter jusqu'au Castel-Rombaldo. Là, la route était couverte de cadavres de Suisses et d'Autrichiens, de chevaux morts, de débris de barricades et de fascines déchirées par les boulets ; le canon grondait de tous les côtés à la fois. Je traversai en courant l'église de la Madona ; elle était pleine de blessés, et j'arrivai sur la terrasse où le général Culoz avait rangé ses batteries. Jamais je ne vis ni ne verrai spectacle plus beau ni plus terrible. La ville était à nos pieds, noyée dans la vapeur bleue de la poudre que perçaient les jets de flamme des maisons embrasées ; le soleil dorait de ses derniers rayons les montagnes

du Tyrol ; les eaux de la Brenta réfléchissaient les teintes ardentes du crépuscule, et, près de moi, la musique d'un régiment jouait l'air national de l'Autriche, pendant que des centaines de cierges enlevés à l'église de la Madona éclairaient les bosquets de roses et de jasmins de la terrasse ; les soldats, enivrés de l'ardeur du combat et de la fumée de la poudre, ne songeaient pas aux cadavres de leurs camarades morts ; soixante-douze pièces de canon foudroyaient la ville, remplissant l'air de bruit, de flamme et de fumée, pendant que les cris d'effroi des habitants et le son éclatant des trompettes se mêlaient à nos chants de triomphe.

Sur les onze heures du soir, je quittai la terrasse. J'étais épuisé de fatigue ; mais, espérant trouver quelque endroit pour me reposer et quelque nourriture, voulant aussi revoir les places où l'on avait combattu, je repris la route par laquelle j'étais venu, et j'allai chercher un

cierge à l'église de la Madona. L'église était remplie de blessés que les médecins amputaient; des mares de sang rougissaient les dalles de marbre blanc. Je marchais, comptant avec curiosité les cadavres des Suisses et ceux des nôtres qui encombraient le chemin. Tous ces Suisses étaient des hommes superbes; même dans la mort leur attitude conservait quelque fierté : plusieurs tenaient encore leur fusil dans leur main crispée; mais les *crociati* avaient été lâches; je ne vis que deux des leurs parmi les morts; les nôtres étaient presque tous du 10e chasseurs, des *Oguliner* et du régiment de Latour. — J'arrivai au Castel-Rombaldo, allumai mon cierge et entrai dans la cave; la terre, détrempée par le vin, formait une boue liquide; une longue caisse en bois dur avait été enlevée avec des leviers d'un trou où l'on voyait qu'elle avait été enterrée; elle ne contenait plus que la lame dorée d'un poi-

gnard brisé. Une galerie qui régnait tout autour de la cour intérieure était ornée de trophées d'armes et d'armures qui réflétaient les rayons de la lune. Je montai au premier étage : la chambre de la maîtresse de la maison était d'une grande élégance ; les portes et les fenêtres étaient en glaces sans tain ; les meubles, de bois de rose et de palissandre, recouverts de marbres précieux, gisaient renversés sur les tapis, au milieu des débris de glaces et de candélabres brisés. Les habitants de la villa, surpris par notre attaque, s'étaient enfuis précipitamment le matin même ; les objets de toilette traînaient sur les tables ; le lit était à peine défait ; les rideaux de mousseline, doublés de taffetas rose et retenus par des nœuds de ruban, fermaient encore l'alcôve. Je relevai les candélabres, allumai les bougies ; puis, barricadant avec des chaises les portes en glaces, afin d'être réveillé à temps, si des sol-

dats venaient piller pendant la nuit, je m'étendis sur les draps blancs et les couvertures de soie, appuyant ma tête sur les oreillers garnis de dentelles.

Dès l'aube du jour, je me levai et allai sur le balcon ; la vue était magnifique. Au nord, la ligne extrême de l'horizon était dessinée par les cimes neigeuses des montagnes du Tyrol qu'éclairaient les premiers rayons du soleil ; le vent frais du matin secouait la rosée des arbustes en fleurs. Je parcourus les autres pièces de la villa : dans le salon, les meubles en bois doré, recouverts de riches étoffes de soie, étaient brisés et renversés par terre, au milieu des toiles de grands maîtres arrachées de leurs cadres ; des mosaïques de Florence, des débris de faïence dorée du xv[e] siècle, des manuscrits en parchemin couverts d'arabesques d'or, de grandes médailles antiques, gisaient sur le pavé en mosaïque, près de gravures de prix

arrachées des albums. Dans la chambre du maître de la maison, le parquet était couvert de lettres, de cartes déchirées, d'objets de toilette et de vases étrusques en morceaux. Je traversai une autre pièce en marchant jusqu'aux genoux dans des amas de linge, de robes de soie et de dentelles; les caisses d'argenterie encombraient les corridors; les portraits de famille étaient déchirés à coups de baïonnette. Je descendis l'escalier et entrai dans une grande salle au rez-de-chaussée. Là, un piano brisé, des porcelaines du Japon, des vases sculptés, de superbes cristaux, des statues de marbre sans bras et sans tête couvraient pêle-mêle un pavé en mosaïque. Je passai devant le piano, mais je m'arrêtai, effrayé et saisi : un cadavre, celui d'un blessé qui s'était probablement traîné là pour mourir, était assis par terre, appuyé contre la muraille; son sang souillait le parquet, et son regard éteint sem-

blait narguer ces débris d'une vie de luxe et d'élégance.

Ayant trouvé dans une armoire quelques morceaux de pain, des macarons et un reste de salade dans un plat, j'allai m'asseoir dans le jardin sur le gazon, à l'ombre des grands pins, au milieu des bosquets d'hortensias roses et bleus, près d'une source qui jaillissait d'une grotte de stalactites; je déjeunai tranquillement, emportai comme souvenir un petit verre en cristal dans lequel j'avais puisé de l'eau de la source, et me mis en marche, la carte à la main, vers Longara, où je pensais trouver le maréchal. Je passai devant un château où plusieurs de nos officiers blessés avaient été transportés; j'allai les voir. L'un d'eux, du régiment de Latour, avait une singulière blessure : une balle lui était entrée sous la plante du pied et était sortie sur le cou-de-pied; il faisait couler du jus de citron dans sa blessure, afin, me dit-il,

d'empêcher la gangrène de s'y mettre. Je vis aussi un artilleur à qui un boulet de canon avait arraché tout le devant de son habit d'une épaule à l'autre : il n'avait qu'une légère contusion; mais la violence de la secousse l'avait jeté par terre, et il s'était brisé plusieurs dents. J'arrivai à Longara à neuf heures et demie; le maréchal allait envoyer un courrier à l'empereur pour lui annoncer la nouvelle de la prise de Vicence. La joie rayonnait sur tous les visages, partout on s'embrassait, tous les regards se tournaient avec admiration vers le maréchal et le général Hess, qui se tenait à l'écart et donnait quelques ordres à voix basse. J'appris alors que Durando, désespérant de pouvoir défendre la ville, et voulant lui épargner les horreurs qui suivent une prise d'assaut, avait capitulé dans la nuit.

Les soldats buvaient, mangeaient, et faisaient bombance avec les provisions des habi-

tants ; ils répondaient en riant et d'un air goguenard à ces hôtes maussades qui semblaient vouloir réclamer quelque payement. Beaucoup des nôtres avaient péri à ce combat. Le général prince Taxis (1) était tué, le colonel Koppal, du 10e chasseurs, mortellement blessé ; son bataillon n'avait presque plus d'officiers dans les rangs ; le jeune et brillant colonel Kavanagh était mort. « Allons ! avait-il dit en riant aux officiers qui l'entouraient lorsque les premiers coups de canon retentirent, il faut que je fasse en sorte aujourd'hui que ma femme lise mon nom dans le bulletin de la bataille. » — Et comme il s'élançait le premier sur une barricade, il tomba déchiré par la mitraille.

Le lieutenant Jéna, de mon ancien régiment,

(1) Thurn-et-Taxis, maison princière médiatisée d'Allemagne. Catholiques. Comtes 1624 ; princes (primog.) 1680, pour tous 1695. Le chef actuel de la maison de Thurn-et-Taxis est fils d'une sœur de l'impératrice d'Autriche, et a lui-même épousé une archiduchesse.

avait le corps traversé par une balle; par un singulier hasard, ou peut-être par l'effet d'une sympathique prévoyance, le lendemain du combat, un courrier venant de Vienne lui apporta une boîte de charpie que sa fiancée lui envoyait. — J'allai voir le colonel Reischach; une balle l'avait frappé au cou, et le chirurgien lui retirait de la cuisse des morceaux de plomb haché; plusieurs officiers de son régiment étaient aussi blessés. Il n'y avait pas jusqu'au chien du régiment de Prohaska qui ne se fût distingué par sa bravoure. Lorsque les bataillons attaquaient à la baïonnette, il courait en avant et aboyait avec fureur contre l'ennemi. A Santa-Lucia, il avait eu le museau fracassé par une balle, et à l'attaque de Vicence il venait de perdre une patte.

Le maréchal monta à cheval à dix heures, et se rendit avec son état-major sur la terrasse d'une villa près de Vicence, en attendant l'heure

de midi, fixée pour l'entrée de nos troupes dans la ville. M. de La Tour, commandant des deux régiments suisses qui avaient défendu Vicence, vint le prier, de la part du général Durando, de vouloir bien ordonner que nos troupes n'entrassent qu'à trois heures dans la place. Le maréchal lui accorda cette demande avec courtoisie et le complimenta sur la bravoure de ses soldats. J'entendis M. de La Tour lui dire : « Pour nous, nous avons fait notre devoir ; j'ai laissé quatorze officiers et six cents hommes sur la place. » Deux de ces officiers tués, MM. Caumont et de Reynold, avaient été mes camarades de collège (1). Lorsque, du haut de la terrasse, nous vîmes les troupes italiennes sortir de la ville l'arme au bras, tambours battant et enseignes déployées, beaucoup

(1) A Fribourg, en Suisse. Voir « Livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg... 1827-1847. » Montpellier; imprimerie Louis Grollier, père, 1889.

d'officiers, parmi lesquels je rougis maintenant de me compter, commencèrent à murmurer en se demandant tout haut les uns aux autres si c'était pour qu'on accordât à l'ennemi une pareille capitulation que tant de nos braves camarades venaient de périr. Le général Hess, qui avait été chargé par le maréchal de signer la capitulation, eut l'indulgence de ne pas vouloir entendre ces discours. Nous ignorions alors les motifs qui l'avaient déterminé à accorder à l'ennemi une capitulation assez honorable pour qu'il renonçât à défendre encore la ville pendant plusieurs jours; mais quand l'armée, partie le soir même pour regagner Vérone à marches forcées, se trouva déjà, le 13 juin, réunie tout entière dans cette ville et prête à livrer la bataille, lorsque les Piémontais, nous croyant encore devant Vicence, vinrent attaquer Vérone, se promettant une facile victoire, alors les sentiments de respect et d'admiration que nous por-

tions au maréchal et au général Hess s'accrurent de tout le regret que nous éprouvâmes d'avoir été si légers dans nos jugements.

A deux heures, j'allai sur la route, à la sortie de la ville, pour voir défiler la garnison. Durando marchait à la tête de son état-major, suivi de plusieurs bataillons de troupes romaines (1). Les soldats avaient presque tous des traits superbes, les yeux noirs, le nez aquilin, la moustache et les cheveux noirs comme le jais; ils étaient beaux, mais lorsqu'ils vinrent à passer devant nos Croates à la grande taille svelte et élancée, à l'expression de visage dure et sauvage, tous ces soldats romains me parurent mous et efféminés. Beaucoup d'élégantes voitures, où étaient assises des femmes qui paraissaient très distinguées, sortirent aussi de la

(1) Comme nous l'avons dit plus haut, ces troupes étaient restées jointes aux troupes piémontaises malgré les désirs de Pie IX.

ville. Quelques-unes de ces dames, en passant devant nous, détournaient la tête avec affectation; d'autres s'éventaient en maniant leur éventail avec des gestes saccadés et nerveux, comme une arme avec laquelle on voudrait frapper; la plupart avaient l'air triste et souffrant. Je remarquai dans une calèche une jeune femme qui pleurait et sanglotait en serrant sur sa poitrine un tout petit enfant; elle lui avait fait une petite tente avec son mouchoir blanc pour préserver son visage des rayons brûlants du soleil. — Lorsque les bataillons suisses vinrent à passer, des murmures d'admiration s'élevèrent parmi nous; ils marchaient d'un air fier et martial : « Vous êtes des braves ! » leur disions-nous; et quand nous vîmes leurs officiers, dont plusieurs, quoique blessés, n'avaient pas voulu se séparer de leur troupe et marchaient péniblement, les uns ayant le bras en écharpe, les autres la tête enveloppée

de bandages, alors, mus par ce sentiment de courtoisie chevaleresque qui ennoblit la guerre, nous allâmes à eux et leur serrâmes cordialement la main, en les priant de nous tenir pour leurs amis. — J'entrai dans la ville avec quelques officiers; elle était déserte; partout les persiennes et les portes étaient fermées; les dragons romains étaient encore rangés sur la place. Je passai devant le front en faisant caracoler et piaffer mon cheval d'un air triomphant; il glissa sur les dalles, comme pour me punir d'insulter au vaincu, et peu s'en fallut que je ne me rompisse le cou. J'allai me loger dans un palais de belle apparence; le maître de la maison était encore si effrayé qu'il ne parlait qu'en bégayant; sa femme et ses filles étaient extrêmement pâles. Une bombe avait percé le toit du palais, détruit l'escalier, brisé les meubles et les portes, et fait sauter le plafond d'une des salles.

Je passai une partie de la nuit à porter les ordres du maréchal pour la marche sur Vérone. Le lendemain, 12 juin, je montai à cheval de grand matin, et arrivai au bout de quelques heures à Vérone. Il était temps : j'avais les tendons et les muscles des jambes si enflés et si douloureux, que je ne pouvais presque plus plier les genoux et remuer les pieds. Je m'étendis dans ma chambre sur un paillasson, et me fis mettre de la glace tout le long du corps; mais l'extrême fatigue, le manque de sommeil et la mauvaise nourriture m'avaient enflammé le sang : je fus pris d'une fièvre violente, et réduit bientôt à un tel degré de faiblesse, que je ne pouvais presque plus me remuer sans l'aide de mon domestique. Chaque jour, ce fidèle serviteur me portait pendant quelques heures sur le balcon de la maison, d'où je pouvais voir mes chevaux courir dans le jardin; la chaleur était extrême, et je ne

respirais qu'un air embrasé. J'étais devenu indifférent à tout : je vis sans regret, vers la fin de juillet, l'armée partir pour attaquer les Piémontais ; je pensai à peine que mes camarades allaient trouver l'occasion de se distinguer, de mériter peut-être cette croix de Marie-Thérèse, étoile brillante qui jusqu'alors m'avait ébloui ; cependant je ressentis toute la joie du triomphe, lorsqu'on vint m'annoncer la victoire de Custozza. Enfin, dès que je me sentis la force de me tenir à cheval, je partis pour Milan à petites journées ; la joie de la bonne réception que me fit le maréchal, les preuves d'amitié que me donnèrent beaucoup d'officiers, les soins que me prodigua la famille chez laquelle j'étais en logement, me rétablirent bien vite. J'allai voir le palais Greppi. Les murs de la chambre où s'était tenu le roi Charles-Albert pendant que le peuple de Milan assiégeait le palais, portaient en effet de nombreuses traces de

balles (1). Je n'avais pas voulu croire à pareille infamie. Ces lâches, qui n'avaient pas su se battre, l'accusaient de les avoir trahis! ils insultaient cette noble armée piémontaise qui avait vaillamment combattu ! Quelques jours après mon arrivée à Milan, le général Hess m'avait attaché à l'état-major, et, vers la fin d'août, le maréchal m'envoya porter à Vienne les drapeaux pris sur l'ennemi pendant la campagne. Mes camarades, vous m'avez peut-être envié l'honneur de déposer ces drapeaux aux pieds de l'empereur. Soyez heureux de n'avoir pas vu ces glorieux trophées, qui avaient coûté tant de sang, entrer à Vienne comme un objet de contrebande, puis disparaître sans pompe dans une salle de l'arsenal ! Soyez heureux de n'avoir pas vu ce peuple terrorisé laisser siffler par quelques jeunes gens, soi-disant Autrichiens, la marche

(1) Voir « Les dernières années du roi Charles-Albert par le marquis Costa de Beauregard », déjà cité. p. 322.

triomphale qui portait le nom glorieux de notre maréchal, cette marche dont les accords avaient toujours été pour nous un signal de victoire !

La campagne était terminée. Quand je revins à Milan, l'aspect de la ville était triste ; partout, dans les rues, des mères et des femmes en deuil, dont les fils ou les maris étaient restés sur les champs de bataille. Elles arrivaient des provinces autrichiennes, et, avides de cruels détails, elles voulaient voir les places où étaient tombés ceux qu'elles avaient aimés. La comtesse Gatinara venait d'envoyer un prêtre piémontais, son aumônier, au maréchal, pour redemander le corps de son mari, tué près de Governolo. Je fus ému en pensant au grand chagrin qu'elle éprouverait lorsqu'elle lirait le triste récit que je fus chargé de lui transmettre. Son mari l'avait quittée jeune et brillant, et maintenant on lui renvoyait

son corps dans une caisse pleine de charbon pilé.

De notre côté aussi, que d'amis, que de compagnons d'armes avaient succombé dans cette campagne ! Deux des plus intrépides, Koppal et Pyrké, étaient morts; mais la digne récompense de leur héroïsme les suivit dans la tombe : le chapitre de l'ordre de Marie-Thérèse décerna à leur mémoire cette croix brillante qui ne porte que ce mot pour devise ; *Fortitudini* (au courage). Après la campagne, l'armée qui avait combattu en Italie donna au 10e bataillon de chasseurs un cor d'appel en vermeil avec un médaillon représentant le colonel Koppal à la tête de ses soldats; ces mots étaient gravés à l'entour : *En avant! Koppal vous appelle.* Les poëtes Zedlitz (1) et Grillpar-

(1) Zedlitz (Jean-Joseph-Chrétien, baron) poète allemand, né dans la Silésie autrichienne en 1790, mort en 1862. D'abord officier, il quitta bientôt le service

zer (1), qui, lorsque tout tremblait à Vienne devant les héros de l'anarchie, avaient osé chanter nos glorieux combats, eurent leur part dans notre reconnaissance ; l'armée leur envoya deux coupes d'argent ciselé. Combien d'autres noms sont gravés en traits ineffaçables dans nos cœurs comme dans la mémoire de nos soldats : Szécsen, (2) Thurn, Zichy, Sunstenau (3), et

pour s'occuper de littérature. Il a publié des œuvres lyriques et dramatiques, des poèmes épiques, etc. En 1848, on lui dut le « *Petit livre du soldat* », recueil heureux de chansons militaires. Zedlitz fut à la cour d'Autriche le représentant des duchés de Saxe-Weimar, de Nassau et de Brunswick.

(1) Grillparzer (François), poète allemand, né à Vienne en 1790. On a de lui des tragédies, des drames, des comédies et des poésies lyriques. Grillparzer avait un emploi dans la chancellerie impériale dont il devint le directeur en 1832.

(2) Szécsen de Temerin, ancienne famille de Hongrie. Catholiques. Comtes 1811.

(3) Un boulet de canon ayant emporté le bras droit au lieutenant-colonel Sunstenau, il prit son chapeau dans la main gauche et l'éleva au-dessus de sa tête,

toi brave Salis (1), digne fils de cette famille de héros qui saigne sur tous les champs de bataille (2), toi qui, fidèle à ta devise, « où le péril est grand, la gloire en est plus grande encore, » as péri dans la gloire du triomphe ! — que de regrets, mais aussi que de nobles exemples ont laissé à l'armée autrichienne ces quelques mois de guerre en Italie.

Au commencement de novembre, le feld-maréchal-lieutenant prince Windisch-Grætz, au moment d'entrer en Hongrie, écrivit au maréchal pour lui demander quelques officiers d'état-major. Je fus envoyé à Vienne. A peine

en criant à ses soldats : « En avant ! suivez-moi ! » Il fut tué quelques instants après. (*Note de l'auteur.*)

(1) Rodolphe, comte de Salis-Zizers, capitaine au régiment de Kinsky, tué à Novare. (*Note de l'auteur.*) Nous avons déjà parlé de la maison de Salis.

(2) Le général comte de Salis-Zizers fut tué à Santa-Lucia le 6 mai 1848; le major Daniel de Salis-Soglio fut tué à Naples le 15 mai 1848. (*Note de l'auteur.*)

arrivé, j'allai à l'arsenal; je ne m'arrêtai pas devant l'armure de Rodolphe de Habsbourg ni devant le pourpoint percé de balles que Gustave-Adolphe portait à la bataille de Lutzen; mais, à la vue des drapeaux pris par notre armée en Italie, le cœur me battit fortement, et je pensai à tout le sang qu'ils avaient coûté. C'est sous l'impression vive encore de ce triste et glorieux spectacle que je repartis pour d'autres champs de bataille, pour d'autres combats que j'essayerai de retracer.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

INTRODUCTION

SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ITALIE

I

II

III

IV

V

LE MANS. — TYP. ED. MONNOYER

Au
Prien

PETITE BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Le Père Lacordaire, par le Duc de Broglie. *Paris*, 1888, in-12.. **3 fr. 50**

Lettres de France, de Von Vizine, à sa sœur à Moscou, traduites par une Russe, avec une introduction par le Vicomte Melchior de Vogüé, de l'Académie française. *Paris*, 1888, in-12.. **3 fr. 50**

Très curieuses observations sur la France de Louis XVI consignées dans la correspondance intime du grand poète comique de la Russie.

Le Poète Fortunat, par Ch. Nisard, de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12.. **3 fr. 50**

Ce livre, qui fut le dernier travail de M. Ch. Nisard, si connu par tous ses livres d'érudition et de critique, contient en tête une biographie charmante de ce savant si modeste et si bon. Tous ceux qui l'ont connu, et ils sont nombreux, voudront lire cette biographie pleine de détails sur la famille illustre des Nisard qui joua un rôle si considérable dans le monde universitaire. On a ajouté une bibliographie des ouvrages de Ch. Nisard, pleine de détails piquants et que seul un membre de la famille pouvait connaître.

La Journée de Rocroy, par le Duc d'Aumale. *Paris*, 1890, in-12.. **3 fr. 50**

Cet extrait du grand livre de Monseigneur le Duc d'Aumale, sur l'histoire des Princes de la maison de Condé, renferme l'admirable récit de la bataille de Rocroy. Nul ne détaille avec plus de précision que le Duc d'Aumale les diverses phases d'une bataille : en la lisant on croirait lire le récit d'un témoin oculaire.

La Journée de Fontenoy, par le Duc de Broglie. *Paris*, 1890, in-12.. **3 fr. 50**

Le récit de la bataille de Fontenoy du Duc de Broglie peut prendre place à côté de la bataille de Rocroy de S. A. R. le Duc d'Aumale. L'auteur y égale Voltaire dont il s'est inspiré ; rien n'est plus intéressant et plus instructif que la comparaison des deux récits ; elle nous montre à un siècle de distance deux grands esprits portant un jugement analogue sur un des plus beaux faits d'armes de notre histoire.

Discours prononcés par Mgr le Comte de Paris, à New-York et à Québec. *Paris*, 1891, in-12............ **1 fr. 50**

De la formation de l'unité française, leçon professée au Collège de France, le 4 décembre 1889, par A. Longnon, membre de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12........ **1 fr. 50**

LE MANS. — TYP. EDMOND MONNOYER.

SOUVENIRS

DU GÉNÉRAL

MARQUIS DE PIMODAN

1847-1849

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
PAR UN ANCIEN OFFICIER

CARTES DES CAMPAGNES D'ITALIE ET DE HONGRIE
PORTRAIT DE L'AUTEUR

TOME II



PARIS
H. CHAMPION, LIBRAIRE
9, QUAI VOLTAIRE, 9

—

1891

SOUVENIRS

DU GÉNÉRAL

MARQUIS DE PIMODAN

1847-1849

II

a

SOUVENIRS

DU GÉNÉRAL

MARQUIS DE PIMODAN

1847-1849

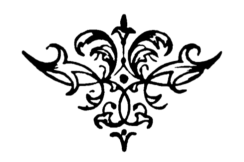
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR UN ANCIEN OFFICIER

CARTES DES CAMPAGNES D'ITALIE ET DE HONGRIE

PORTRAIT DE L'AUTEUR

TOME II



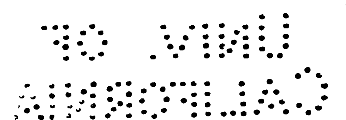
PARIS

H. CHAMPION, LIBRAIRE

9, QUAI VOLTAIRE, 9

1891


Lancut
Radymno
Dubiecko
Sanok


UNIV. OF
CALIFORNIA

CAMPAGNE

DE HONGRIE

SOUVENIRS

DE LA

CAMPAGNE DE HONGRIE

I

État de la Hongrie au moment de l'insurrection. — Le prince Windisch-Grætz. — Le ban Jellachich. — Combats de Pahrendorf et de Casimir. — Un gentilhomme hongrois. — Passage de la Marczal. — Affaire de Moor. — L'auteur est blessé en emportant une batterie.

On sait au milieu de quelles circonstances critiques pour la monarchie autrichienne commencèrent les opérations de l'armée impériale contre la Hongrie. Quelques semaines seulement s'étaient écoulées depuis la prise de Vienne en

octobre 1848, quand, aux premiers jours de décembre, le prince Windisch-Græetz (1) mit en mouvement les forces considérables qui devaient poursuivre à Pesth l'insurrection, déjà vaincue dans la capitale de l'empire (2). Cet intervalle de deux mois environ avait été strictement nécessaire pour organiser l'armée du prince à une époque où, les finances étant épuisées et la guerre d'Italie n'étant interrompue que par une trêve, le maréchal Radetzky avait encore besoin de ses troupes. Ce n'était pas, d'ailleurs, une agitation superficielle qu'on allait rencontrer en Hongrie, et les causes bien connues du

(1) Alfred-Candide-Ferdinand, prince de Windisch-Græetz, né à Bruxelles, le 11 avril 1787, mort en 1862, fit dans l'armée autrichienne les campagnes contre Napoléon. Nous retrouverons plusieurs fois dans le présent volume le nom du prince de Windisch-Græetz dont nous avons déjà parlé dans l'introduction ce qui nous empêche d'étendre cette note.

(2) Voir la préface du présent volume.

soulèvement des Magyars faisaient prévoir une résistance opiniâtre, contre laquelle il faudrait recourir à d'énergiques moyens de répression.

L'opposition contre le gouvernement impérial s'était manifestée en Hongrie dès les premières années qui avaient suivi la réunion de ce royaume à l'Autriche. La Hongrie avait conservé beaucoup de privilèges qui remontaient à l'époque des croisades et aux temps féodaux. La majorité des seigneurs fut peu à peu amenée à abandonner ces privilèges, qui étaient en contradiction trop évidente avec la marche du temps et des esprits. Dès lors se forma au sein de la noblesse même une minorité jalouse de ses droits, qui devint le noyau d'une opposition entretenue pendant deux siècles par les puissances qui craignaient l'agrandissement de la maison d'Autriche, et par l'argent de la France sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Lorsque cette opposition trouvait un chef dans

quelque ambitieux, comme Tekeli (1) ou Rakoczy (2) les mécontents levaient des troupes,

(1) Tekeli (Émeric), célèbre magnat hongrois, chef de l'insurrection de 1676 contre l'Autriche, né en 1658, mort en 1705. A la tête d'une armée de volontaires qui portait sur ses drapeaux, *Pro aris et focis*, il tint la campagne trois ans contre les armées impériales, pénétra dans la Moravie et menaça l'Autriche. A la fin, Tekeli et les Hongrois appelèrent les Turcs à leur secours. Tekeli s'opposa en vain au fameux siège de Vienne; et fut accusé par Kara-Mustapha d'être l'auteur des désastres de la campagne. Il courut se justifier à Constantinople. Emprisonné deux ans après au château des Sept-Tours, la politique ottomane lui rendit plus tard la liberté et un commandement. Nommé Vayvode de Transylvanie, il put à peine réunir dix mille hommes et fut réduit au rôle d'auxiliaire. Le sultan lui donna néanmoins le vain titre de roi de Hongrie. Témoin de la défaite des Ottomans à Zentha, Tekeli vit sa carrière terminée par la paix de Carlowitz (1699).

(2) Rakoczy ou Ragotsky (François-Léopold), prince de Transylvanie, né en 1676, mort en 1735. Accusé d'exciter les Hongrois à la révolte et d'entretenir dans ce but des intelligences avec la cour de Versailles, il fut arrêté mais s'évada. Pendant qu'il s'enfuyait

forçaient les seigneurs attachés à l'Autriche à entrer dans leur parti, et commençaient la

à Varsovie, il était condamné à être écartelé; ses biens furent confisqués, sa tête mise à prix. En 1703, il se mit à la tête d'insurgés hongrois pour secouer le joug de l'Autriche, s'empara de plusieurs villes et décida par ces premiers succès le soulèvement de toute la Hongrie. N'acceptant pas de bataille rangée, il fatigua par des escarmouches nombreuses les troupes impériales. Des bandes de partisans pénétrèrent jusque dans les faubourgs de Vienne. L'empereur Léopold fit alors, sans résultats, proposer un accommodement à Rakoczy. La guerre dut recommencer.

Le successeur de Léopold, Joseph Ier (1705) ne fut pas plus heureux dans ses essais de conciliation malgré les défaites successives de Rakoczy. Élu prince de Transylvanie, il obtint la déchéance de l'empereur Joseph comme roi de Hongrie, mais fut battu par les impériaux (1708) et gagna la Pologne (1710) d'où il se rendit en France (1713) puis en Turquie (1718). Lors de la paix de Passarowitz, on lui assigna pour retraite Rodosto en Asie, où il mourut. Ses *Mémoires* ont été publiés t. V et VI de l'*Histoire des révolutions de Hongrie* par l'abbé Bremier.

guerre; mais, trop faibles pour résister aux forces de l'empire, ils se voyaient bientôt réduits à implorer le secours des Turcs, offraient au sultan la couronne de Hongrie, et joignaient leurs armes aux siennes. Vers la fin du siècle dernier cependant, la noblesse hongroise dut renoncer à une lutte désormais trop inégale. Après avoir versé son sang à flots dans les révoltes, elle se voyait privée de l'appui des Turcs, affaiblis par la victoire du prince Eugène (1): elle se rapprocha donc de la cour impé-

(1) Eugène (François-Eugène de Savoie-Carignan, connu sous le nom de prince) feld-maréchal impérial, appartenait à la branche cadette et française de la maison de Savoie, branche devenue aujourd'hui maison royale d'Italie. Né en 1663, mort en 1736, Eugène, destiné à l'état ecclésiastique demanda cependant du service à Louis XIV. Le refus d'un régiment jeta le jeune prince dans le parti de l'Empire où, par ses talents militaires, il fit à la France un mal infini. Eugène remporta également de grandes victoires sur les Turcs.

riale, et, sous le règne de Marie-Thérèse, l'opposition des seigneurs hongrois ne se fit plus sentir que lors de la réunion des diètes, par quelques contestations sur les subsides et les levées de troupes, destinées seulement à préciser la position particulière de la Hongrie vis-à-vis de l'Autriche. C'est pendant ces dernières années que la lutte recommença plus vive, et qu'un petit nombre de seigneurs hongrois résolurent de tourner contre l'Autriche les armes nouvelles que leur fournissait l'esprit révolutionnaire.

Quelques années avant 1848, la minorité ardente qui travaillait à séparer la Hongrie de l'empire ne cachait plus ses projets. Tous les actes du gouvernement rencontraient dans ses rangs de violents adversaires. Les événements de mars 1848 à Vienne vinrent lui offrir enfin l'occasion de réaliser ses rêves d'indépendance.

Appuyés sur une partie de la nation, les nobles hongrois arrachèrent d'importantes concessions à l'Autriche, ébranlée par une crise récente et forcée de concentrer ses troupes dans les provinces insurgées de l'Italie. La Hongrie devait former à l'avenir un État indépendant, ayant ses ministres et son armée.

A peine ces concessions étaient-elles obtenues, que l'on se mit à en tirer parti contre le faible gouvernement qui n'avait pas su les refuser. Le nouveau ministre de la guerre remit le commandement des principales forteresses de la Hongrie à des hommes dont le dévouement lui était connu. Il répandit l'argent à pleines mains, et, sous sa direction, une armée régulière, une puissante artillerie s'organisèrent rapidement. Pendant que la Hongrie se constituait ainsi en foyer de rébellion armée contre l'empire, la révolution continuait d'agiter l'Autriche elle-même, et l'empereur, retiré en Tyrol, restait tran-

quille spectateur du démembrement de ses États. C'est alors qu'obéissant à une haute inspiration et bravant les édits de proscription lancés contre lui, le ban Jellachich (1) passa la Drave, et entra en Hongrie à la tête de son armée fidèle.

(1) Jellachich (ou Jellačić) de Buzim (Joseph, baron puis comte en 1854), né en 1801, mort en 1859. Sorti de l'école militaire de Vienne en 1819, Jellachich entra dans l'armée autrichienne comme sous-lieutenant de dragons et publia en 1825 un recueil de vers qui eut du succès. Colonel, en 1842, il fit preuve en 1845 d'habile décision contre des bandes bosniaques et s'acquit une grande popularité en Croatie. Les événements de 1848 lui permirent de donner toute la mesure de ses talents politiques et militaires. Comme nous l'avons dit dans la préface du présent volume et comme on le verra en lisant les « Souvenirs de la guerre de Hongrie » Jellachich et ses Croates furent alors les véritables sauveurs de la monarchie autrichienne. Nommé ban de la Croatie, etc., général, conseillé privé, Jellachich, après la défaite des Hongrois habita la ville d'Agram comme gouverneur civil et militaire des pays croates, esclavons et dalmates. En 1853, il fut envoyé avec un corps d'observation sur la frontière du Montenegro.

Sa marche victorieuse allait peut-être écraser l'insurrection des Magyars, quand une révolution, plus terrible encore que les précédentes, fit de nouveau triompher l'anarchie à Vienne. Le ban se dirigea aussitôt à marches forcées sur la capitale, et on sait quel fut le résultat de cette énergique manœuvre; on sait comment le prince Windisch-Græetz, réunissant sous les murs de Vienne son corps d'armée à celui du ban, réussit à rétablir l'autorité impériale dans la cité rebelle.

Tels étaient les événements qui rendaient la guerre contre la Hongrie inévitable, et j'ai dû rappeler leur succession rapide pour mieux faire comprendre l'importance de la campagne qui allait s'ouvrir contre les Hongrois à la fin de 1848.

Nos armes étaient partout victorieuses en Italie, et c'est alors que je reçus l'ordre d'aller rejoindre à Vienne le prince Windisch-Græetz.

A mon arrivée, j'allai me présenter au prince.

J'avais servi dans son régiment; c'était un titre à sa bienveillance. Il me reçut avec bonté. Tout en lui, ses manières, son langage témoigne de cette noblesse de cœur, de cette générosité de caractère qui le porta, — lorsque la princesse sa femme eut été tuée pendant la révolte de Prague par un assassin aposté (1), — à faire cesser le bombardement de la ville, pour que la destruction de la cité ne semblât point l'effet d'une vengeance particulière. Peu de jours après ma présentation au prince, j'eus le bon-

(1) « C'est ce crime déplorable qui a sauvé la ville, me disait, il y a quelques mois, un bourgeois de Prague en me montrant, des hauteurs de la rive gauche de la Moldau, la cité qui s'étendait à nos pieds. Vous voyez d'ici que, si le prince l'eût voulu, il eût pu réduire la ville en cendres, mais il n'a pas voulu se venger. » La princesse était assise dans un salon, près de sa belle-sœur, lorsqu'elle fut atteinte d'une balle au front. Les insurgés occupaient les maisons voisines. (*Note de l'auteur.*)

Les insurgés ont attribué cette mort aux hasards de la lutte.

heur d'être attaché à l'état-major du ban Jellachich : j'allais donc servir en Hongrie sous l'un des plus chevaleresques généraux de l'armée autrichienne.

J'avais entendu en Italie tous mes compagnons d'armes parler avec enthousiasme du ban Jellachich : aussi n'est-ce pas sans quelque émotion que je me rendis près de mon nouveau chef. Le ban est de taille moyenne : il a la poitrine haute, les épaules larges, le front haut et découvert, les tempes garnies de cheveux noirs. L'expression de son visage est douce ; cependant, dès qu'il s'anime, son regard devient impérieux. Il a la parole facile et éloquente. Tout en lui respire la force et l'énergie; mais ce n'est pas dans un salon, c'est sur un champ de bataille qu'il le faut voir, quand il s'élance à la tête des bataillons, quand sa voix mâle domine le bruit du canon et entraîné les soldats. A Vienne, comme dans le reste de

l'empire, le ban avait été reçu avec enthousiasme; la rue, devant le palais qu'il habitait, était continuellement pleine de personnes attendant son passage pour lui donner des marques de leur sympathie. Les hommes le saluaient de leurs vivats, les femmes agitaient leurs mouchoirs : grands et petits, tous semblaient vouloir lui témoigner leur reconnaissance, lui faire oublier qu'il fut un temps où lui, l'homme loyal et chevaleresque, avait été accusé de rébellion (1), mais le ban fuyait ces ovations et ces applaudissements, noble récompense que la foule a avilie en la prodiguant.

C'est le 9 décembre 1848 que nous entrâmes en campagne. Je quittai Vienne au matin avec le général Zeisbeg, chef de l'état-major du ban, pour aller à Bruck, sur la Leitha, à la frontière de Hongrie. En quelques heures, nous fûmes dans cette petite ville, et nous montâmes aussitôt

(1) Voir la préface du présent volume.

sur les hauteurs au pied du Geisberg. On voyait de là le village de Pahrendorf, occupé par les Hongrois, et sur la crête des collines, à l'horizon, les vedettes des avant-postes ennemis qui tranchaient comme des points noirs sur l'azur du ciel. Le lendemain, 10 décembre, le général Zeisberg alla reconnaître tout le cours de la Leitha sur la rive gauche. Les Hongrois avaient brûlé les ponts à Packfurth et à Rohrau; le général ordonna de les rétablir, car le jour où l'on attaquerait les positions ennemies, il fallait pouvoir déboucher sur plusieurs points en même temps.

Pendant que nous étions arrêtés à Prellenkirkhen chez le général Gramont, la nouvelle arriva des avant-postes qu'une troupe de cavalerie hongroise paraissait sur les hauteurs de la rive droite; au bout de dix minutes, la brigade du général Gramont fut en marche, et nous voilà chevauchant par la plaine, espérant

le combat. Le général Zeisberg courait de la tête à la queue de la colonne, il donnait les ordres, préparait l'attaque et pressait la marche de l'infanterie. A cette ardeur, à cette impétueuse activité, on reconnaissait bien l'homme de guerre. Certes ce premier combat eût été glorieux; mais lorsque nous arrivâmes sur les hauteurs, nous vîmes les Hongrois se retirer, et déjà trop éloignés pour que nous puissions les atteindre avant la nuit. Ce premier mécompte était un fâcheux présage, et de pareils contre-temps devaient se renouveler plus d'une fois pendant la guerre. Renonçant à poursuivre l'ennemi, le général Zeisberg partit alors pour Haimburg, sur le Danube, où nous arrivâmes à onze heures du soir.

C'est jour par jour qu'il faut noter les incidents d'une campagne. Le 10 décembre, nous poursuivions les Hongrois près de Prellenkirchen, et le 11, le général Zeisberg m'envoyait,

avec le capitaine baron Freyberg, reconnaître les chemins qui débouchent dans la plaine voisine de Haimburg; le temps était superbe, un soleil radieux se levait à l'horizon. Lorsque nous fûmes arrivés à Berg, nous montâmes sur la hauteur où se trouve le cimetière, et, la carte à la main, nous cherchâmes à nous orienter. On voyait dans les prés, autour de Kitsee, des bataillons de Hongrois qui faisaient l'exercice ; des pelotons de cavalerie couraient au galop sur la plaine; là comme partout, l'ennemi déployait une grande activité; mais il ne fallait que compter nos bataillons pour rester convaincu que l'armée hongroise devait être écrasée et la révolte étouffée. Le prince Windisch-Grætz allait entrer en Hongrie avec cinquante mille hommes et deux cents pièces de canon ; le général comte Schlick (1) avait déjà quitté Dukla

(1) Schlick, ancienne famille de Bohême. Catholiques. Comtes 1431.

sur la frontière de Pologne et s'avançait avec son corps d'armée; le général comte Nugent allait opérer au nord de la Drave avec seize mille hommes; les Serbes occupaient le banat de Temeswar; le général Puchner (1) gardait la Transylvanie avec huit mille hommes, et nous avions huit mille hommes aussi dans les forteresses d'Arad et de Temeswar. Qu'est-ce que les Hongrois pouvaient nous opposer? Trente mille hommes réunis à la frontière sous les ordres de Georgey (2) et

(1) Puchner (Antoine, baron de) général autrichien, né en 1779, mort en 1851. Entré comme sous-lieutenant dans la garde noble hongroise, en 1799, il se distingua et reçut en 1821 le titre de baron. Général en 1839, feld-maréchal un peu plus tard, il était commandant militaire de la Transylvanie, lorsqu'éclata la guerre hongroise. Pendant huit mois il tint à Hermanstadt contre des forces bien supérieures; il battit Bem au commencement de 1848 et conserva le gouvernement de la Transylvanie jusqu'en septembre 1849, époque de sa retraite.

(2) Georgey ou Gœrgei (Arthur) né en 1818, d'une famille protestante. Entré dans la garde noble hon-

douze mille hommes commandés par Perczel au sud, sur la Drave; enfin quelques faibles corps de milices et de levées faites à la hâte, disséminées au nord de la Hongrie pour arrêter le général Schlick, et au sud, sur la Maros, pour contenir les Serbes. Nos forces réunies se montaient à cent vingt mille hommes, et l'issue de la guerre ne paraissait pas douteuse.

Nous restâmes quatre jours à Haimburg; il faisait un temps superbe, et nous passions les soirées sur la terrasse du château, d'où l'on avait une vue admirable sur le cours du Danube et les plaines de la rive gauche; l'on apercevait à l'horizon les hautes tours blanches

groise puis démissionnaire et professeur de chimie, il fut mis d'abord, par le gouvernement de Pesth, à la tête d'une manufacture de poudre lors de la guerre de Hongrie, mais devint bientôt un des principaux chefs militaires. Ministre de la guerre hongrois, placé au premier rang, dictateur, il finit par se rendre aux Russes avec son armée.

du vieux château royal de Presbourg, éclairées par les rayons de la lune. Le 15 décembre, le ban et tout son état-major quittèrent Haimburg, et nous retournâmes à Bruck, sur la Leitha, où le premier corps d'armée était réuni. Trente mille Hongrois, sous les ordres de Georgey, gardaient la frontière, et il était probable que la journée du 16 ne se passerait pas sans combat. La ligne de défense des Hongrois était beaucoup trop étendue. Au lieu de concentrer leurs forces sur un seul point pour tomber avec avantage sur nos colonnes au moment où celles-ci allaient déboucher sur la rive droite de la Leitha, ils avaient éparpillé leurs forces sur toute cette ligne. Appuyant leur droite au Danube et leur gauche au lac de Neusield, ils occupaient la ville de Presbourg et les villages de Kitsee, Neudorf et Pahrendorf. Il eût été facile de les couper de leur ligne de retraite, et cependant les dispositions de la journée du

16 décembre semblaient calculées pour faire une simple reconnaissance. Toute notre armée devait se mettre en mouvement le 16, à huit heures du matin; le second corps, commandé par le général comte Wrbna (1) et échelonné sur la rive droite de la March, devait passer cette rivière, s'avancer sur la rive gauche du Danube, et se porter sur Presbourg; le premier corps, sous les ordres du ban Jellachich, soutenu de tout le corps de réserve, avec le général duc Serbelloni, et de vingt-cinq escadrons commandés par le prince François Liechtenstein (2), devait s'avancer contre les troupes hongroises qui gardaient la frontière depuis Presbourg jusqu'au lac de Neusiedl.

Le 16 décembre, dès six heures du matin,

(1) Wrbna (en allemand Würben) et Freudenthal, ancienne famille de Bohême. Catholiques. Comtes 1642.

(2) Général de cavalerie, propriétaire du régiment de hussards, n° 9, né le 25 février 1802, mort le 31 mars 1887.

le ban détacha le général Zeisberg, son chef d'état-major, avec deux régiments de cavalerie et six pièces de canon. Le général Zeisberg, descendant la rive de la Leitha jusqu'à la hauteur du village de Packfurth, y passa la rivière à la tête de sa brigade, pour aller se placer sur la route de Raab, par laquelle les troupes hongroises, que le ban allait attaquer à Pahrendorf, devaient se retirer. A neuf heures, lorsque le ban jugea que le général Zeisberg devait être arrivé sur la route, il commença l'attaque de Pahrendorf. J'avais suivi le général Zeisberg : au moment où le ban engagea le combat, nous étions déjà arrivés à Neudorf, sur les derrières des Hongrois; alors le général Zeisberg s'arrêta et fit prendre position à sa brigade. Cependant les Hongrois, ayant abandonné Pahrendorf après un violent combat, apprirent par leurs éclaireurs que nous étions placés dans une position avantageuse

sur la route directe qu'ils devaient suivre. Ils se jetèrent alors vers le sud, espérant nous échapper en décrivant un grand circuit pour aller regagner la route de Raab à la hauteur d'Altenbourg; mais le général Zeisberg se porta en avant pour aller les couper dans cette nouvelle direction. A cinq heures, notre avant-garde atteignait les premières maisons du village de Casimir : les Hongrois y arrivaient en même temps. Le combat s'engagea aussitôt, la flamme jaillit des canons, les boulets volèrent dans l'air ; le général Zeisberg déploya sa cavalerie sur une seule ligne et porta ses pièces au galop sur une hauteur d'où nos batteries enfilaient la gauche des Hongrois. Les ennemis crurent probablement avoir devant eux tout le premier corps, et ils se rejetèrent encore une fois vers le sud, comptant faire un nouveau circuit pour atteindre enfin Altenbourg. Nous ne pouvions les suivre avec la cavalerie sur ce

terrain coupé de larges fossés et de grandes haies séparant les cultures ; il fallut donc rester à Casimir pour attendre l'arrivée du ban avec le premier corps. Il était alors six heures du soir, le ban arriva à huit heures et laissa reposer les troupes; la nuit était belle, la lune éclairait la campagne, et, à minuit, nous devions nous remettre en marche, gagner Altenbourg, puis nous ranger en bataille, avec seize mille hommes et soixante-dix pièces de canon, sur la route par laquelle tous les corps hongrois qui se retiraient sur la rive droite du Danube allaient être obligés de venir tenter le passage. En même temps, toute l'armée du prince Windisch-Græetz suivrait ces corps de près pour les écraser. Le plan du ban était audacieux et parfaitement calculé, il eût certainement réussi : mais un peu avant minuit, un courrier venant du quartier-général, qui se trouvait encore à Haimburg, apporta au ban l'ordre de

s'arrêter à Casimir : le second corps n'avait pu que s'avancer lentement sur la rive gauche du Danube, il n'était pas encore arrivé devant Presbourg, et notre corps, qui formait l'aile droite de l'armée, ne pouvait plus dès lors être détaché en avant. L'obéissance quand même est le premier devoir du soldat; nous eûmes le chagrin d'apprendre au point du jour, par nos patrouilles, que les troupes hongroises, que nous avions deux fois coupées, avaient profité de notre halte pour passer pendant la nuit au sud de Casimir et gagner enfin la route de Raab.

Cette journée du 16 décembre aurait pu être décisive; les Hongrois avaient éparpillé leurs troupes, et nous avions sur la rive droite deux corps d'armée avec une puissante artillerie; nos troupes, bien disciplinées, étaient pleines de courage et d'ardeur. Par je ne sais quelle funeste circonspection, nous commen-

çâmes dès ce jour à soumettre nos mouvements d'opération à ceux de l'ennemi; nous manquions de nouvelles sur la marche et le plan des Hongrois, et, malgré leur retraite, c'étaient eux qui avaient l'initiative. Il sembla dès lors que nous n'avancions dans le pays qu'autant qu'ils nous abandonnaient le terrain. Si le ban Jellachich eût pu avec tout son corps aller se ranger en bataille devant Altenbourg, sur la route de Raab, l'armée de Georgey, arrêtée de front par le ban, suivie de près par les deux autres divisions du prince aurait été détruite. Cette armée était composée de troupes impériales qui avaient trahi leur serment; elle fut plus tard le noyau de toutes les forces hongroises, et les sous-officiers que nous avions formés fournirent d'excellents officiers pour organiser les bataillons de *honveds* et les levées en masse. Le destin fatal voulut que cette poignée de soldats devint une armée de cent trente mille hommes,

assez puissante pour que, quatre mois plus tard nos belles et courageuses troupes fussent obligées de se retirer devant elles, sans avoir été vaincues, jusqu'à la frontière qu'elles venaient de passer, l'espérance et l'enthousiasme au cœur.

Lorsque nous eûmes reçu l'ordre de rester à Casimir, nous regrettâmes la prise que nous avions manquée à Neudorf; comme nous passions le matin devant ce village nous en vîmes sortir deux bataillons de *honveds*. Sans artillerie, isolés dans cette immense plaine; quelques décharges de mitraille les eussent rompus, notre cavalerie les eût entourés, il n'en serait pas échappé un seul homme. Cependant le général Zeisberg, sachant de quelle importance il était d'arriver à Casimir avant l'ennemi, ne voulut pas arrêter la marche de la colonne pour les attaquer, et ces *honveds* étonnés nous virent impunément passer à quelques portées de leur

front; le général se contenta de m'envoyer à Neudorf pour voir si l'ennemi n'y avait pas laissé d'artillerie; j'y allai avec un peloton de dragons. Comme je courais à la sortie du village pour avoir une vue plus étendue, une centaine de balles volèrent sur nous; les chevaux des dragons se cabrèrent, se renversèrent les uns sur les autres, et je vis au milieu de la fumée une compagnie de *honveds* qui filait derrière les haies. Nous arrêtâmes les voitures de bagages qu'ils escortaient : ces voitures appartenaient à des officiers ennemis. Les dragons rompirent les coffres et s'emparèrent de tout ce qui était à leur convenance. Un de ces dragons me tendit des livres qui étaient au fond d'une caisse: c'était notre *règlement militaire*. Je lançai dans une mare ce malencontreux volume qui venait me rappeler les ennuis de la vie de garnison.

Le 17 décembre au matin, nous reçûmes

l'ordre de nous rendre à Sommerein, sur la rive droite de la Leitha, pour nous rapprocher du gros de l'armée et former l'avant-garde. J'allais monter à cheval, quand un des employés de la seigneurie sur les terres de laquelle nous avions bivouaqué pendant la nuit, vint me prier de l'introduire auprès du ban; il tenait à la main une poignée de plumes de paon; je me doutai aussitôt de quoi il s'agissait. La veille au soir, passant devant les bivouacs de nos chasseurs, je les avais vus retirer du feu une belle volaille rôtie; je m'étais arrêté, et ils m'en avaient offert un morceau. J'avais accepté de grand cœur. Or, cette volaille était un paon tué par nos chasseurs dans le parc qui servait de bivouac, et qu'ils avaient fait rôtir en compagnie de deux canards de Barbarie, dont l'employé m'énuméra complaisamment toutes les bonnes qualités. Ma conscience n'était pas très nette à l'endroit du paon : je cherchai à persuader

au pauvre homme que le ban n'aimait pas qu'on vînt se plaindre de ses soldats. Comme il insistait, je lui dis un peu vivement de me laisser tranquille : l'employé se retira en murmurant, et le ban Jallachich aura passé à Casimir pour un tyran, parce qu'un de ses capitaines d'état-major avait la veille mangé du paon rôti !

Nous arrivâmes à Sommerein dans l'après-midi ; le lendemain, le ban Jellachich, à la tête de quatre divisions de cavalerie et six pièces de canon, fit une reconnaissance vers Altenbourg ; le temps était superbe, l'air clair et transparent, le soleil faisait briller l'acier des armes ; nous marchions sur la grande route qui mène à Raab, regardant les nuages de fumée qui s'élevaient au-dessus des ponts auxquels les Hongrois, à notre approche, venaient de mettre le feu, lorsque deux pièces de canon placées au delà du pont devant Altenbourg nous envoyèrent quel-

ques boulets. Nous appuyâmes sur la droite en suivant hors de la portée du canon un chemin parallèle à la grande route qui va d'Altenbourg à Wieselbourg; nous vîmes alors les Hongrois, dont nous étions séparés par un large canal, se retirer précipitamment sur cette route, et nous cherchâmes aussitôt à les gagner de vitesse pour arriver avant eux dans la plaine à la sortie de Wieselbourg et y prendre une position qui les obligeât à déployer leurs forces pour engager le combat.

Je conduisais le peloton d'avant-garde, et je le précédais en courant pour reconnaître le terrain ; je passe une digue, et tout à coup j'aperçois les Hongrois qui se rangeaient en bataille, j'étais séparé d'eux par le canal; je me retourne et vois le ban qui faisait déployer les escadrons; les canons ennemis commençent à tirer, le ban fait avancer la cavalerie; ce mouvement, exécuté pendant que les boulets volent de toutes

parts et déchirent les chevaux, amène quelque désordre : alors le ban s'élance vers les soldats le sabre à la main, et d'une voix éclatante, il ordonne de reformer le front. Puis, pour encourager les troupes par son exemple, il se tint longtemps, immobile et impassible à l'endroit où l'ennemi concentrait tout son feu. Le major comte Hompesch (1), son aide de camp, s'était placé devant lui, il l'écarta du geste, disant « qu'il ne voulait pas de bouclier entre lui et l'ennemi. » Nous restâmes ainsi plus de vingt minutes, et le général Zeisberg interrompait seul par des plaisanteries le grave silence qui régnait parmi nous, pendant que nous nous penchions involontairement tantôt à droite, tantôt à gauche, étourdis par le sifflement des boulets.

Les Hongrois avaient là cinq bataillons d'in-

(1) Hompesch, ancienne famille. (Autriche, Prusse, Hollande). Catholiques et évangéliques. « Reichsgrafen » 1745.

fanterie, six escadrons de hussards et dix-huit pièces de canon : bientôt leur feu redoubla, ils s'avancèrent sur notre droite et menacèrent de nous tourner. Mais déjà des nuages de poussière s'élevaient derrière nous sur la plaine; le général prince François Liechtenstein, se guidant sur le feu du canon, arrivait au galop avec la cavalerie de réserve; tous les yeux se tournèrent vers lui, l'ennemi s'arrêta, et nous commençâmes à nous replier sur la cavalerie du prince; les Hongrois nous envoyèrent encore quelques volées de boulets : le terrain était plat et uni comme une glace, je vis là pour la première fois plusieurs boulets rouler tranquillement sur la plaine et venir mourir près des pieds de nos chevaux; nous regardions avec étonnement ces masses de fer, maintenant inertes et immobiles, qui, quelques secondes auparavant, portaient de tous côtés la mort et la destruction. Nous rentrâmes à la nuit à

Sommerein; les Hongrois quittèrent le soir même Altenbourg, et se retirèrent jusqu'à Raab derrière les positions qu'ils avaient fortifiées et garnies de redoutes.

Le 19 décembre, le ban marcha avec tout son corps jusqu'à Altenbourg; nous y restâmes quatre jours entiers dans l'inaction. Le second corps qui s'avançait vers la rive gauche du Danube, n'était entré que le 18 dans la ville de Presbourg, abandonnée par les troupes hongroises; il y séjourna jusqu'au 22 au matin, reçut l'ordre alors de passer sur la rive droite pour se réunir au gros de l'armée, et il vint occuper les villages de Baumern, Zurndorf et Gattendorf. Le prince Windisch-Grætz, qui était encore à Karlbourg, dans le château du comte Zichy, poussa en avant le corps du ban, et vint, dans l'après-midi du 23, occuper Altenbourg, que nous avions quitté le matin même; le ban arriva le même jour à Szent-

Miklos sur la Raabnitz, et le général Zeisberg partit aussitôt pour faire rétablir le pont brûlé par les Hongrois sur le chemin qu'il fallait suivre de Leyden à Sövenyhaza.

Nous passâmes la journée du 24 à Szent-Miklos; le froid commençait à devenir intense, la Raabnitz était gelée en plusieurs endroits, et le ban voulut faire jeter un pont en face de Szent-Miklos pour gagner Sövenyhaza sans passer par Leyden. J'allai reconnaître les lieux. Je fis visser des crampons aux fers de mon cheval, puis je cherchai un endroit où, la rivière faisant un coude, la glace dût être épaisse. Je passai ainsi sur l'autre rive, et me dirigeai vers Sövenyhaza pour voir si l'on pourrait conduire l'artillerie sur les digues au milieu des marais. La nuit arriva peu à peu, et quand je voulus revenir sur mes pas, à force de tourner dans ces marais, je perdis la direction de Szent-Miklos; cependant en me guidant sur le feu de

nos bivouacs, j'arrivai après bien des détours, jusqu'à la Raabnitz. La nuit était alors complète. Attendre le jour dans les marais, c'était risquer de périr de froid ; après avoir longtemps cherché dans l'obscurité un endroit où la glace fût adhérente au rivage, je m'aventurai en tenant mon cheval à la main ; j'arrive au milieu de la rivière, j'entends un craquement et un bruit sourd ; mon cheval effrayé s'arrête, mais, sentant la glace manquer sous ses pieds de derrière, il s'élance en avant, et nous atteignons heureusement l'autre bord. Je fus alors obligé de m'arrêter un instant. Disparaître sous la glace par cette nuit sombre, cela m'eût semblé une affreuse mort !

Nous reçûmes, pendant la journée du 25, communication du plan général du mouvement offensif qui devait porter toute l'armée devant les positions que les Hongrois occupaient sous les murs de Raab ; le ban dressa le plan,

et arrêta les dispositions de la marche qui devait nous amener sur le flanc gauche de ces positions et forcer l'ennemi à les abandonner. L'ordre général d'attaque était habilement conçu : pendant que le prince allait marcher sur la route directe par Hochstrass avec le corps de réserve contre le front des Hongrois, le corps du ban, les tournant par le sud dans le flanc gauche, devait les rejeter sur le second corps. S'avançant par Dunaszeg et Vamos, le second corps passerait, pendant la nuit du 27 au 28, le bras du Danube appelé le Petit-Danube, à deux lieues en arrière de Raab, pour prendre position à la hauteur de Saint-Ivany, et arrêter, jusqu'à l'arrivée des deux autres corps, les troupes de Georgey, complètement tournées sur leur gauche par la marche du ban et contraintes ainsi d'abandonner Raab. Si les détails du plan général eussent été exécutés avec autant d'habileté qu'ils avaient été conçus, Georgey,

séparé du renfort que Perczel (1) lui amenait du sud de la Hongrie, se serait trouvé pris entre trois corps d'armée; mais de fatales circonstances contrarièrent nos mouvements. Le ban arriva le 27 dans l'après-midi, après une marche difficile et dangereuse, devant Raab; mais le second corps, qui aurait dû se porter à deux lieues en arrière de cette ville, sur la route par laquelle les Hongrois allaient être forcés de se retirer, ne put s'avancer que jusqu'à la hauteur de Raab; et, pendant qu'arrêté par les mauvais chemins, il perdait un temps considérable en alignements, marches et contre-

(1) Perczel (Maurice) général et homme politique hongrois, né en 1814. D'abord ingénieur, puis député à la diète, Perczel représentait l'extrême gauche dans le parti révolutionnaire hongrois. En 1848, Perczel réunit un corps de volontaires et devint général. Deux fois destitué par le gouvernement hongrois, Perczel après des alternatives de fortune dut se réfugier à l'étranger. Rentré plus tard en Hongrie, il y joua un rôle politique.

marches sur la rive gauche du Petit-Danube, Georgey défilait lentement par la route d'Ofen, le long de la rive droite, avec son corps d'armée. C'est ainsi que des obstacles de toute sorte venaient souvent arrêter nos troupes pendant la première partie de cette campagne. Quelquefois aussi une funeste circonspection nous fit manquer un succès assuré et bien calculé, parceque, dans nos mouvements combinés, les troupes isolées craignaient, en engageant le combat, de n'être pas soutenues à temps et d'attirer sur elles tout le feu de l'ennemi. Partout et toujours cependant, cette préoccupation fut étrangère aux troupes que commandaient le ban, le comte Schlick, le prince Liechtenstein, le comte Clam et quelques autres généraux; partout ces chefs, sans craindre de se voir écrasés seuls par les forces réunies des Hongrois, engagèrent le combat, comptant sur la fortune qui protège les hommes de cœur.

Nous quittâmes Szent-Miklos le 25 au soir, passâmes la Raabnitz et arrivâmes pendant la nuit à Sövenyhaza ; le froid redoublait, mais nous avions du bois de chêne en abondance. Les officiers et les soldats se blottissaient les uns contre les autres autour de vastes feux protégés tant bien que mal contre le vent et allumés presque toujours dans les endroits les mieux abrités. Lorsque la nuit arrivait, les officiers d'état-major, après avoir écrit les ordres pour la journée du lendemain, s'étendaient sur la paille, roulés dans leurs manteaux ; mais l'heure du repos n'était pas encore venue pour les officiers du ban : c'était, au contraire, un rude et périlleux service qui commençait pour eux. Hompesch, Toni Jellachich, Saint-Quentin (1), aides de camp du ban, Thürheim (2), Harrach,

(1) Bigot de Saint-Quentin, ancienne famille d'origine française. Catholiques.

(2) Thurheim, ancienne famille. Catholiques. « Reichsgrafen » 1666.

Arthur Nugent, ses officiers d'ordonnance, montaient à cheval et couraient une partie de la nuit pour porter au prince et aux autres corps d'armée les rapports sur notre marche et les nouvelles que nous nous étions procurées sur les mouvements et les opérations de l'ennemi. Ce service était périlleux, ai-je dit : souvent au point du jour, les officiers du ban arrivaient pâles et défaits, montés sur leurs chevaux efflanqués et couverts d'écume, après avoir, aux prix de grands détours, évité les villages et les patrouilles ennemies. Le comte Thürheim nous causa même un jour de vives inquiétudes : envoyé avec un ordre important, il ne rejoignit notre corps qu'au bout de quarante huit heures; il avait échappé aux patrouilles hongroises; le major baron Hacke (1) fut moins heureux, et, forcé de traverser un village, il fut massacré par les paysans révoltés.

(1) Hacke, ancienne famille. Catholiques. Barons 1692.

Le 26 avant le jour, nous quittâmes Söveny-haza, nous marchâmes toute la journée, obligés de faire de longs détours au milieu de ces plaines coupées de marais glacés: nous atteignîmes enfin une digue élevée sur la rive gauche de la Raabnitz, et, par ce chemin nous arrivâmes à Csécseny à la nuit tombante. Presque aussitôt on ne vit plus dans le village que poules, cochons, dindons, qui couraient pêle-mêle, poursuivis par les soldats le sabre à la main. Les troupes, qui souvent n'avaient rien mangé depuis le matin, commirent quelquefois des désordres de ce genre avant qu'on eût pu obtenir des vivres par voie de réquisition; chaque fois, le ban paya de sa propre bourse et très largement le dégât fait par ses soldats.

Nous logeâmes dans le château d'un gentilhomme hongrois. Notre hôte ne nous aimait pas; mais le noble culte de l'hospitalité, qu'on retrouve chez tous ses compatriotes, dominait

chez lui tout autre sentiment. Nous fûmes donc bien reçus, et on nous offrit un splendide souper; sa femme et sa fille nous servirent elles-mêmes avec une grâce charmante; chaque officier qui entrait était le bienvenu; on prévenait tous nos désirs; toutes les provisions du château furent mises à notre disposition. Après le souper, nous parlâmes de la guerre. Le maître de la maison nous assura que Georgey était résolu à défendre les positions de Raab, et que nous aurions, le lendemain, une sanglante bataille. Alors la joie brilla dans tous les regards; nous nous levâmes aux cris de : *Vive l'empereur*! et, portant tous ensemble la main à nos sabres sous les yeux du ban qui souriait à notre enthousiasme, nous jurâmes de bien faire notre devoir.

La fille du maître de la maison et une jeune Italienne, son amie, étaient si aimables et si gracieuses, que quelques-uns d'entre nous, oubliant la fatigue de cette journée, restèrent

à causer avec elles. L'Italienne, heureuse de pouvoir parler sa langue, regrettait, sous ce ciel brumeux, Rome et Naples, où elle avait passé ses premières années. Lorsqu'il se fit tard, j'appuyai deux chaises contre le mur et m'assis pour y passer la nuit. La jeune fille vint à moi en rougissant : « Vous aurez demain une bataille, il faut vous reposer pour bien combattre; voici ma chambre, dit-elle en montrant une porte, disposez-en; laissez ces chaises, je passerai la nuit ici. » Je refusai d'abord, j'acceptai ensuite : ces instances hospitalières, cette générosité plus forte que la timidité même, ne laissaient place qu'à de respectueux remerciements.

Pendant la nuit, nos pionniers rétablirent le pont sur la Raab, brûlé par les Hongrois, et le 29, à trois heures du matin, nous quittâmes Csécseny. La nuit était sombre; nous marchions sur une route étroite, tenant nos chevaux à la

main pour les empêcher de glisser dans les fossés profonds qui bordent le chemin. Comme nous traversions le pont, le cheval d'un officier qui était resté en selle glissa sur les planches : l'officier se jeta à terre; mais le cheval, précipité d'une hauteur de sept ou huit mètres sur la glace, se brisa les membres. Le vent du nord soufflait par rafales, et le froid se faisait vivement sentir. Dès que la colonne s'arrêtait un moment, les soldats, malgré la défense expresse des chefs, ramassaient promptement des branchages, des feuilles sèches, et allumaient du feu sur la route pour se réchauffer quelques instants. L'artillerie, les chars de munitions étaient ensuite obligés de passer sur ces feux mal éteints.

Lorsque nous arrivâmes sur les bords de la Marczal, les poutres du pont que les Hongrois, instruits de notre marche, venaient d'incendier, brûlaient encore. Nos pionniers conduisaient

avec eux des voitures de planches, de paille et de fumier; la rivière était prise; on étendit la paille sur la glace, et les planches par-dessus : l'infanterie passa; mais, quand vint l'artillerie, la glace céda, et l'eau jaillit de toutes parts; il fallut aller faire un autre pont à deux cents mètres plus haut. Alors les officiers rivalisèrent d'activité avec les soldats; le ban voulait que son corps fût le premier devant Raab; il y allait de notre honneur, et, pour encourager les soldats, il se mit lui-même à porter quelques planches pendant que nous courions dans l'eau glacée pour rattraper celles que la rivière entraînait déjà. Enfin, après un travail difficile et dangereux, le pont fut rétabli, la cavalerie passa, l'artillerie vint ensuite; quelques chevaux s'abattirent et roulèrent sur la glace dans les efforts qu'ils faisaient pour remonter sur la rive opposée; mais l'amour des soldats pour leur chef, une volonté ferme, triomphent de tous les

obstacles, et, lorsqu'il faut vouloir, tout devient possible; au point du jour, tout le corps avait passé la Marczal.

A deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes en vue de Raab. Le ban fit arrêter la colonne et détacha des patrouilles; elles trouvèrent les redoutes abandonnées par l'ennemi, et nous continuâmes notre marche en nous avançant lentement et avec précaution. Georgey, se voyant tourné par la marche du ban, avait renoncé à défendre la position de Raab, et s'était retiré le matin même par la route de Pesth : nous passâmes devant les redoutes élevées au sud de la ville; ces redoutes étaient construites d'après toutes les règles de l'art; entourées de doubles fossés profonds, elles dominaient toute la campagne, et la prise de ces positions aurait coûté beaucoup de sang.

Dès que le prince Windisch-Græetz fut arrivé à Raab, il envoya la brigade de cavalerie du

général Ottinger, qui faisait partie de notre corps, à la poursuite de l'arrière-garde de Georgey; le général Ottinger marcha toute la nuit, atteignit l'ennemi au point du jour auprès de Babolna, attaqua l'arrière-garde et la culbuta. Le soir, après avoir été plus de trente heures en marche, le général rentra à Raab avec sept officiers, sept cents hommes et un drapeau pris aux Hongrois. Les officiers prisonniers étaient presque tous d'un régiment autrichien qui avait trahi son serment, le régiment impérial de Prusse-infanterie. L'un de ces officiers, nommé Daiewski, fut reconnu, malgré les blessures qui le défiguraient, par plusieurs des nôtres qui avaient été avec lui à l'école militaire de Neustadt. Les uns s'apitoyèrent sur le prisonnier et lui donnèrent quelque argent, les autres l'insultèrent en lui reprochant sa félonie; aussitôt deux partis se formèrent. — « Pas de pitié pour les traîtres! criaient les

uns. — Respectez les blessés! » disaient les autres. La querelle s'échauffait : à la guerre, on a les passions vives; les sabres étaient tirés, et le sang allait couler, lorsque le colonel Schobeln vint calmer les esprits.

Le général Ottinger fonda, dès ce jour, cette brillante réputation qui attira bientôt sur lui les regards de toute l'armée ; sa brigade, formée des deux régiments de Hardegg et de Wallmoden, ne fut, pendant toute la campagne, jamais rompue par l'ennemi; là où passaient ses cuirassiers pendant la bataille, la terre se couvrait de cadavres, et les Hongrois ne les appelèrent bientôt plus que les *bouchers d'Ottinger*.

Le ban quitta Raab le 29 au matin, avec son corps d'armée; les officiers et les soldats, qui avaient espéré une bataille, commençaient à murmurer hautement. Si toute la guerre consistait à se promener dans les plaines de la Hongrie sans jamais chercher à atteindre l'en-

nemi, on aurait aussi bien fait, disaient-ils, de choisir une autre saison. L'on s'était d'abord bercé de l'espérance que les Hongrois, reconnaissant notre supériorité, allaient à notre vue déposer les armes; maintenant chacun sentait qu'il fallait anéantir cette armée ennemie qui portait dans son sein le foyer et la force de la révolte. Nous arrivâmes à Kis-Ber dans l'après-midi du 29, et nous logeâmes dans un beau château appartenant au comte Casimir Batthyány (1); les salons étaient ornés de plusieurs portraits de femmes d'une beauté remarquable; c'étaient les portraits des plus belles femmes de la Hongrie, peints dans le goût de Raphaël Mengs, vers le milieu du siècle dernier. Je connaissais assez la Hongrie pour ne pas m'étonner qu'on eût pu y trouver tous ces types de beauté; la race hongroise est une des plus

(1) Batthyány, ancienne famille de Hongrie. Catholiques. « Reichsgrafen », 1630.

belles qu'il y ait en Europe : le sang oriental s'est conservé très pur non seulement dans les familles nobles, mais même dans des comitats tout entiers et dans toutes les classes. Les femmes hongroises sont belles, et, lors même que l'ensemble n'est pas parfait, de grands yeux noirs et veloutés taillés en amande, un regard plein d'âme, un profil élégant, des cheveux traînant jusqu'à terre témoignent de la beauté de la race première.

Vers le soir, une de nos patrouilles ramena quelques soldats ennemis qu'elle venait d'enlever sur la route de Moor. Ces prisonniers étaient du corps de Perczel, et nous apprîmes par eux que ce général, après avoir été empêché par la marche de notre corps de se réunir à Georgey devant Raab, était redescendu au sud jusque vers Papa, et qu'il était maintenant à Moor avec dix mille hommes et vingt-quatre pièces de canon, d'où il allait marcher vers Ofen

pour se réunir à l'armée de Georgey. Le ban résolut aussitôt d'aller l'attaquer, il voulait partir avec tout son corps à l'entrée de la nuit; mais Moor est situé au milieu de la vaste forêt de Bakony, et l'ennemi, profitant de l'obscurité de la nuit, aurait pu nous échapper sur ce terrain qui nous était inconnu. Le ban, ayant tenu conseil avec le général Zeisberg, ordonna que les troupes se mettraient en marche le lendemain à quatre heures du matin. Nous restâmes à table une partie de la nuit, caressant déjà l'espérance du succès. Enfin nous allions atteindre l'ennemi! mais nous avions été si souvent trompés dans cette attente, que les officiers croyaient ou faisaient semblant de croire que cette fois encore quelque contre-ordre allait nous arrêter, nous arracher la victoire. Quelques-uns d'entre nous, s'approchant du ban, le prièrent de nous promettre qu'il nous mènerait à l'ennemi : le ban jura qu'il atteindrait Perczel,

« quand même, ajouta-t-il en riant, il devrait le poursuivre jusqu'en Asie; » puis, élevant son verre : « A notre victoire ; dit-il ; à ceux qui se distingueront demain dans le combat! » Un *zivio* (1) retentissant, trois fois répété selon l'usage croate, fit résonner la salle.

Nous quittâmes Kis-Ber à quatre heures du matin (30 décembre). Le froid se faisait vivement sentir; nous marchions au milieu de la forêt, sur la grande route qui va de Raab à Sthuhlweissenbourg (2). Vers huit heures, le soleil dissipa la brume qui nous entourait et se montra sur un ciel pur et sans nuages. A neuf heures, nous allions déboucher hors de la forêt

(1) Le *vivat* des Croates. (*Note de l'auteur.*)

(2) Et non pas « sur un sentier étroit serpentant à travers des marécages, » comme écrit l'auteur d'un roman intitulé : *Scènes des camps et des bivouacs hongrois*, 1848-1849. (*Note de l'auteur.*) Il s'agit ici d'un ouvrage de Philarète Chasles, réimprimé chez Charpentier, Paris, 1879, in-18.

sur le terrain découvert qui entoure Moor, lorsque quelques coups de canon retentirent à l'avant-garde; le ban courut à la tête de la colonne et arrêta la marche. Devant nous, sur les hauteurs qui nous cachaient Moor, quatre bataillons de *honveds* formaient leurs rangs en poussant de grands cris, et une batterie de canons tirait à toute volée, enfilant la route sous son feu. A droite et à gauche de la route, une lisière de champs labourés nous séparait des dernières pentes de la forêt, couvertes d'arbres clairsemés. Le ban n'avait avec lui que la brigade Gramont : il envoya aussitôt à la brigade de cavalerie du général Ottinger, qui marchait à une demi-heure de distance derrière nous, l'ordre de s'avancer; il fit en même temps déployer dans les champs la brigade Gramont, et fit occuper par un bataillon de chasseurs la lisière de la forêt. Six pièces de canon, dirigées à la fois de ce côté, commen-

cèrent à répondre au feu de l'ennemi. Le général Ottinger arriva bientôt à la tête de sa brigade; il se fit suivre d'une division de Wallmoden-cuirassiers et courut en avant, malgré le feu de l'ennemi, jusqu'à une hauteur d'où l'on découvrait au loin les pentes qui s'étendaient à droite de la route. Plusieurs bataillons de *honveds* se retiraient en désordre. « Ils sont à nous! ils sont à nous! crie Ottinger, mais il faut d'abord enlever cette batterie. — Comment faut-il attaquer? lui demandai-je. — En débandade, » répondit-il. Je cours alors à la division de cuirassiers laissée en arrière, et, ne trouvant pas le lieutenant-colonel au milieu de la confusion inévitable dans une troupe qui marche à travers bois et franchit des ravins glacés sous le feu de l'ennemi, je crie aux soldats de me suivre, puis je pars à leur tête. Mon cheval volait comme l'éclair, les boulets sifflaient; à cent pas des pièces, deux

dernières décharges de mitraille passèrent au-dessus de nous ; j'arrivai sur les canons et je sabrai les artilleurs. Une des pièces, déjà remise sur ses roues, allait nous échapper ; je cours aux soldats du train, je frappe l'un d'eux pour le forcer à arrêter ses chevaux ; tout à coup je vois devant moi un demi-escadron de hussards hongrois ; l'officier, suivi de son trompette, s'élance sur moi le sabre haut. Je le perce d'un coup de pointe et retire la lame tordue et mouillée de sang. Les hussards m'entourent, me pressent, me prennent les bras, me serrent le cou ; je les frappe encore au visage avec le pommeau de mon sabre. Les coups tombent sur ma tête et mes épaules. Par un effort désespéré, je pousse mon vigoureux cheval ; il s'élance en avant et m'arrache du milieu des hussards. Je portai alors les deux mains à ma tête ; les os du crâne étaient entaillés. J'essuyai le sang qui me coulait dans les yeux et regar-

dai le combat : les cuirassiers qui m'avaient suivi emmenaient les pièces que nous venions de prendre ; trois canons étaient parvenus à s'échapper ; le reste de la division, arrivant en ce moment, se lança à leur poursuite (1). Sept ou huit escadrons de hussards hongrois coururent dans la plaine ; les cuirassiers de Hardegg et de Wallmoden, conduits par le ban, fondirent au galop sur eux. Les hussards se défendirent vaillamment ; mais, ébranlés par le choc, abandonnés par l'infanterie, ils se sauvèrent. Les bataillons de *honveds* qui tenaient encore furent enfoncés par la cavalerie, plus de deux mille hommes furent coupés, entourés et faits prisonniers. Le ban était heureux et remerciait les troupes : la fortune avait secondé son

(1) La prise de cette batterie hongroise par Pimodan et quelques cuirassiers a fourni le sujet d'une gravure en couleur qui eut beaucoup de succès et se vendait à Vienne.

audace ; c'était avec les deux seules brigades Ottinger et Gramont (cinq mille hommes) qu'il venait de mettre en déroute tout le corps de Perczel. Le général Hartlieb n'arriva qu'après le combat, vers les trois heures, avec les trois autres brigades de notre corps. Les débris du corps de Perczel se retirèrent jusqu'à Sthuhl-weissembourg, et Georgey, apprenant sa défaite, renonça aussitôt à livrer bataille sous les murs d'Ofen. L'effroi se répandit dans Pesth; les membres du gouvernement révolutionnaire et la diète abandonnèrent précipitamment la ville et se retirèrent à Debreczin au delà de la Theiss.

Lorsque j'eus vu les cuirassiers emmener les canons que nous avions pris et la cavalerie ennemie se sauver à travers la plaine, j'allai rejoindre le ban ; il me fit conduire en arrière, un chirurgien sonda mes blessures ; je lui ordonnai de me dire sans crainte la vérité ; il me jura

que dans un mois je serais sur pied. Je lui serrai la main avec reconnaissance. Je savais que le ban allait demander pour moi à l'empereur quelque distinction, j'étais heureux. Les blessés arrivaient peu à peu; presque tous avaient de larges entailles à la tête; quelques-uns avaient les artères du cou ou des tempes coupées, et leur sang jaillissait; d'autres avaient le nez, les lèvres ou le menton lacérés: les chirurgiens, avec de grandes aiguilles, recousaient toutes ces chairs en lambeaux. Les officiers et les soldats hongrois blessés arrivaient aussi par petites bandes; les uns restaient debout, et, les bras croisés, nous regardaient d'un air farouche; d'autres, couchés à terre, gémissaient et disaient qu'ils allaient mourir. — L'un d'eux surtout, le premier lieutenant Tissa, que j'ai revu depuis à Pesth, faisait peine à voir : il était étendu sur le dos; ses mains, crispées par la douleur, arrachaient

autour de lui l'herbe mouillée de sang; il enfonçait ses ongles dans la terre, puis il restait immobile; on l'eût cru mort, s'il ne se fût soulevé sur le coude pour rejeter le sang qui lui coulait dans la poitrine.

Le général Hartlieb, qui n'était arrivé, comme je l'ai dit, avec les trois autres brigades et le reste de l'artillerie que vers trois heures, fit mettre les blessés sur les chariots, et nous prîmes le chemin de Moor. La route et les champs étaient, dans plusieurs endroits, couverts de soldats morts. Une femme, qui avait été sans doute dans les rangs ennemis, était étendue sans vie dans un fossé. Comme nous entrions à Moor, une jeune fille qui se trouvait sur notre passage, accompagnée d'un domestique, nous fit offrir du vin. Voyant que j'étais officier, elle m'engagea à entrer dans la maison de ses parents. Je refusai, pensant que c'étaient des Hongrois qui me recevraient à contre-cœur, puis

je ne voulais pas m'installer dans cette élégante maison pendant que les soldats blessés ne trouveraient dans le village qu'un peu de paille pour se coucher. J'allai avec eux dans un grand bâtiment qui devait servir d'hôpital; mais il n'y avait ni paille sur le plancher, ni même un banc pour s'asseoir, et pas de vitres aux fenêtres. Alors, soutenu par un de mes camarades, je retournai sur mes pas et j'entrai dans la maison où l'on m'avait d'abord offert de me recevoir. Je demandai au bout d'un moment chez qui j'étais. « Chez le comte Schœnborn, » me dit la jeune personne, un peu étonnée de la singulière figure que j'avais. Le nom de Schœnborn, l'un des plus illustres de l'Allemagne, me promettait un bon accueil (1).

(1) Schœnborn, famille comtale médiatisée d'Allemagne. Catholiques. Comtes de l'Empire en 1701. La branche de Schœnborn-Buchheim possède en Hongrie la seigneurie de Munkacs depuis 1731.

Le comte vint au bout d'un moment et me dit qu'il avait connu mon père. Je fus soigné comme si j'eusse été le fils de la maison. Mon fidèle domestique arriva peu après. Lorsqu'il m'avait vu revenir, après le combat, couvert de sang, il s'était mis à pleurer; mais, s'étant assuré que notre cheval, comme il disait n'était pas blessé, il s'était vite consolé, et, voyant son maître bien traité, il s'établit aussi dans la maison du comte, comme si nous l'eussions prise d'assaut.

II

L'armée entre à Pesth. — La papier-Kossuth. — Ofen. — Pesth. — Bataille de Kapolna. — Czegled. — Combats de Tapio-Bicske et de Gödöllö.

Le combat de Moor avait fait naître de brillantes espérances; on pouvait croire qu'il serait le point de départ d'une série d'opérations destinées à compléter rapidement la soumission du pays. Cependant après ce combat, de nouveaux mécomptes vinrent éprouver notre patience, et la guerre de Hongrie entra dans une nouvelle période qui devait se prolonger bien au delà de nos prévisions.

Le lendemain du combat de Moor (31 décem-

bre), le ban voulait, dès le matin, marcher en avant sur Lovas-Bereny pour fermer la route d'Ofen à Perczel, qui avait pris la fuite vers Sthuhlweissenbourg; mais ayant appris que notre second corps d'armée ne s'était avancé, le 30 au soir, que jusqu'à Acs, près de Komorn il crut devoir lui laisser le temps de le rejoindre. A Moor déjà, on n'était que trop exposé, et Georgey, qui était avec toutes ses forces aux environs de Banhida, pouvait, en quelques heures, venir nous couper du gros de l'armée. Le ban fut donc obligé de rester à Moor pendant la journée du 31, en attendant que le second corps se fût avancé sur la route d'Ofen à la même hauteur que lui sur celle de Sthuhlweissenbourg. Vers le soir, il vint me voir, eut la bonté de m'embrasser, et me dit qu'il allait me proposer à l'empereur pour la croix de Léopold. Il ajouta que, plus tard, je pourrais demander la croix de Marie-Thérèse.

Le lendemain, 1er janvier, le corps du ban quitta Moor et prit la route d'Ofen. On marcha jusqu'à Lovas-Bereny sous la neige qui tombait à gros flocons. Le second corps ne s'avança que jusqu'à Felsö-Galla. Le lendemain, le ban poussa jusqu'à Martonvasar et le second corps jusqu'à Bieske. Le 3 janvier le ban atteignit Tétény, où il rencontra l'ennemi posté sur des hauteurs dans une position avantageuse. C'était le reste des troupes de Perczel qui, après la bataille de Moor, s'étaient retirées d'abord jusqu'à Sthuhlweissenbourg, et qui, profitant ensuite de l'inaction à laquelle nous avions été condamnés le 31 décembre, se dirigeaient vers Ofen à marches forcées pour se réunir à Georgey. Celui-ci, mollement poussé par le second corps, se trouvait à la même hauteur que nous, sur notre gauche, et pouvait, en trois heures, venir nous écraser entre deux feux ; mais le ban, se fiant à son bonheur et au courage de ses

troupes, engagea le combat. L'ennemi se retira après une violente canonnade, et le ban entra à Tétény à la tête de ses soldats. Le second corps était arrivé à Bia pendant le combat; il aurait pu marcher avec sa cavalerie en se guidant sur le bruit du canon pour venir couper Perczel de la route d'Ofen, pendant que celui-ci soutenait notre attaque ; mais il se contenta d'envoyer un escadron de cavalerie faire une reconnaissance de notre côté. Cet escadron, ayant trouvé le chemin coupé de fossés et intercepté par des abattis d'arbres, revint bientôt sur ses pas, et Georgey put réunir à ses troupes les restes du corps de Perczel. Dès lors, adoptant, d'accord avec les autres généraux hongrois, un nouveau système de défense, il renonça à livrer bataille sous les murs d'Ofen et se disposa à se porter sur l'autre bord du Danube.

Les quelques jours que notre armée venait de passer en opérations sans résultat décisif

n'avaient pas malheureusement été perdus pour l'ennemi : un nouveau plan de campagne avait été adopté par les généraux hongrois, réunis en conseil de guerre dès le 1er janvier. Avertis par le combat de Babolna et la défaite de Moor que l'organisation et la discipline de leurs troupes laissaient encore trop à désirer, les chefs de l'armée rebelle avaient compris qu'il fallait gagner du temps. Ils avaient donc résolu d'évacuer Ofen et Pesth, d'abandonner le Banat et la Bacs (1) jusqu'à la Maros et à Theresiopol, de concentrer toutes les forces de la nation sur la Theiss, et de défendre cette ligne à tout prix. Georgey devait, avec dix-huit mille hommes, se diriger vers la Haute-Hongrie, pour nous induire en erreur sur le véritable dessein des Hongrois et détourner notre attention de la Theiss.

(1) On appelle ainsi la partie de la Hongrie comprise entre la rive gauche du Danube et la rive droite de la Theiss, au-dessous de Theresiopol. (*Note de l'auteur*).

Le soir du 1er janvier 1849, les députés de la diète et les membres du gouvernement révolutionnaire quittèrent Pesth, laissant dans cette ville le comte Louis Batthyány, le comte Georges Mayláth (1), l'archevêque Sonovics et M. Déak (2), chargés d'entrer en pourparlers avec le prince Windisch-Græetz et de lui porter des propositions de paix. Le 3 janvier, les députés hongrois se rendirent au camp du prince à Bicske. Le prince refusa de recevoir le comte Batthyány, et lorsque les trois autres envoyés furent introduits devant lui, il leur dit fièrement: « Je ne traite pas avec des rebelles ! » nobles paroles que répéta avec enthousiasme l'armée tout entière. Puisqu'on refusait de traiter, on était donc résolu de marcher à l'ennemi,

(1) Mayláth de Székhely, ancienne famille. Catholiques. Comtes, 1785.

(2) Déak (François), ministre de la justice dans le cabinet hongrois Batthyány, joua depuis un grand rôle politique.

à commencer enfin la guerre, à chercher des batailles décisives. Le même jour cependant où les envoyés hongrois recevaient cette réponse, Georgey et Perczel quittaient Ofen dans la soirée et passaient le Danube. Le premier tourna au nord et prit avec dix-huit mille hommes la route de Waitzen pour se rendre en Haute-Hongrie ; le second se dirigea vers l'est, sur Szolnok, avec dix mille hommes, et y passa la Theiss.

Le 5 janvier, notre armée, de son côté, entrait à Pesth, où les trois corps réunis allaient rester dans l'inaction, jouissant largement des délices de cette nouvelle Capoue. Le pays que nous venions de traverser fut organisé militairement. On sembla espérer qu'il suffirait de quelques décrets pour pacifier le reste de la Hongrie, et que les insurgés allaient déposer les armes sans combat. Pendant qu'on perdait ainsi du temps, les chefs de la révolte rassem-

blaient leurs forces derrière la Theiss. On fabriquait des armes, on réunissait d'immenses magasins à Grosswardein et à Debreczin. Quant à Kossuth, il créait des millions. Dès le commencement de la guerre, alors qu'il était ministre des finances, le gouvernement révolutionnaire, sur sa proposition, avait décrété l'émission de billets de banque hongrois. Lors de l'entrée de l'armée autrichienne à Pesth, il y en avait déjà en circulation pour des sommes considérables, et ces billets conservaient toute leur valeur nominale. Pour ne pas mécontenter les Hongrois et tous ceux dans la main desquels ces billets étaient passés, une commission impériale, réunie à Ofen, donna à leur cours une sanction légale, et ordonna qu'ils seraient acceptés par les receveurs impériaux. Nos officiers, qui recevaient partout ces billets, devinrent ainsi, par une singulière contradiction, les émetteurs du papier-Kossuth, et intéressés,

pour ainsi dire, à maintenir en valeur ces billets qui payaient les coups qu'on leur portait. Kossuth ne tomba pas dans la même erreur ; il décréta pour toute la Hongrie la non-valeur des billets de banque autrichiens, défendit de les accepter, et ordonna de venir les échanger aux caisses du gouvernement révolutionnaire contre des billets qui portaient sa signature. Toute la nation enthousiaste et crédule s'empressant de lui obéir, il fit entrer dans ses caisses des quantités immenses de billets de banque impériaux : ces billets, qui avaient naturellement cours dans toute l'Autriche, et étaient acceptés par les banquiers dans tout le reste de l'Europe, servirent à acheter des armes, à payer des émissaires, à fomenter la révolution en Italie, à payer des trahisons de toute sorte et à créer pour l'avenir aux chefs de la rébellion des ressources en pays étrangers.

Notre inaction à Pesth n'avait pas seulement

pour funeste résultat de laisser à l'ennemi le temps de s'organiser et de se fortifier sur la Theiss : dans une autre partie de la Hongrie, Georgey en profitait pour se porter contre le corps du général comte Schlick (1), déjà menacé par Klapka (2) et exécutait librement une série

(1) Le corps du général comte Schlick, entré en Hongrie par la frontière septentrionale dès le 2 décembre, avait depuis ce jour battu l'ennemi dans plusieurs rencontres ; mais, séparé du reste de l'armée, il dut à regret se replier vers Pesth, après avoir donné aux autres corps un noble exemple d'énergie et de persévérance. (*Note de l'auteur*).

(2) Klapka, (Georges) général hongrois né en 1820. En 1848, lieutenant-colonel autrichien au 12e régiment de frontière, il s'empressa d'offrir ses services à la diète hongroise, se montra un véritable homme de guerre et se distingua surtout par la défense de Komorn, dont il fut nommé commandant en juillet 1849. Klapka devenu célèbre menaçait l'Autriche. Georgey, alors prisonnier, envoya à Klapka l'ordre de se rendre, mais celui-ci se défendit dans Komorn jusqu'à la dernière extrémité. Cette défense est une des belles pages de la lutte Hongroise et comme presque toujours à

d'opérations qui devaient se terminer par sa jonction avec l'armée de la Theiss. Désormais l'audacieux général voyait ses communications rétablies avec les corps d'armée qui s'organisaient derrière la Theiss et avec le gouvernement révolutionnaire de Debreczin. Dès ce moment aussi, la fortune commença à sourire aux Hongrois. Dembinsky, (1) général polonais

la guerre, Klapka fut recompensé de son énergie, car il obtint, le 2 octobre 1849, une honorable capitulation tandis que la plupart des chefs hongrois avaient dû fuir ou se mettre à la merci du vainqueur. Klapka se rendit en Angleterre, en Italie, puis en Suisse, où il se fit naturaliser. Lors de la guerre d'Italie, en 1859, il fut de ceux qui cherchèrent à lutter contre l'Autriche mais la paix l'arrêta. Il a publié entre autres : *Mémoires sur la guerre de l'indépendance en Hongrie* (1851. 2 vol.).

(1) Dembinsky (Henri) général polonais, né à Strzalkou dans le palatinat de Cracovie, d'Ignace Dembinsky et de Marie comtesse Mozynska, le 16 janvier 1791, mort à Paris, le 13 juin 1864. Après avoir combattu avec ses compatriotes dans les luttes du premier Empire, Dembinsky prit une grande part aux tentatives polonaises

expérimenté, vint prendre le commandement des corps réunis sur la Theiss, et toutes les troupes hongroises organisées pendant ces six semaines furent alors partagées en sept corps :

de 1831. Nommé dictateur un moment Dembinsky se réfugia en France, puis gagna la Hongrie en janvier 1849 et reçut le 5 février suivant le commandement en chef de l'armée hongroise, ce qui souleva des jalousies, particulièrement chez Georgey, mécontent de se voir dominer par un étranger. Battu à Kopolna (26-27 février 1849), presque toujours malheureux, Dembinsky dut abandonner son commandement en chef puis renoncer même au commandemant de l'armée du Nord par suite de difficultés avec le ministre de la guerre hongrois.

Néanmoins, poussé surtout par sa rivalité avec Georgey, Kossuth prit le parti suivant : le commandement de toutes les armées hongroises fut donné virtuellement à Dembinsky, devenu quartier-maître général, et nominalement à son ami le lieutenant feld-maréchal Meszaros (2 juillet) mais la fortune continua de se montrer cruelle pour le général polonais qui perdit enfin la cause hongroise près de Tesmeswar. Bientôt, de même que Kossuth, Dembinsky se sauva en Turquie d'où il lui fut permis de regagner la France.

— le premier corps, ayant pour chef Klapka; le second, Repassy; — le troisième, Damjanics; (1) — le septième, Georgey; — les troupes qui soutenaient la guerre au sud de la Hongrie contre les Serbes et à l'est, en Transylvanie, contre le général Puchner, prirent le nom de quatrième, cinquième et sixième corps.

J'avais passé à Moor, chez le comte Schönborn, ces quelques semaines pendant lesquelles

(1) Damjanics ou Damianics (Janos) général hongrois, né à Stasa, dans le district militaire de la frontière d'Autriche, en 1804, exécuté à Arad le 26 octobre 1849. Il servit d'abord dans un régiment autrichien, et était capitaine lorsque l'insurrection hongroise de 1848 éclata. Nommé par le gouvernement révolutionnaire, commandant du 3e et du 9e bataillon de la garde mobile et envoyé dans la Hongrie méridionale, sa taille gigantesque, sa force athlétique, son courage, son ardeur révolutionnaire, le mirent bientôt en vue. Il gagna plusieurs batailles sur les troupes autrichiennes. Une blessure accidentelle arrêta sa carrière active. Nommé commandant de la forteresse d'Arad, il dut se rendre aux Russes (17 août 1849) et fut pendu peu après.

notre armée ne s'était pas éloignée de Pesth. Enfin, le 12 février, je pus me mettre en route pour Pesth et je quittai, pénétré d'un profond sentiment de reconnaissance, la maison du comte (1). J'arrivai à Ofen quelques heures après avoir quitté Moor. Bâtie sur une hauteur, avec ses maisons de toutes les couleurs serrées les unes contre les autres et toutes plus hautes que larges, Ofen a l'air d'une de ces villes que les enfants construisent avec des morceaux de bois peint: mais quand, après avoir dépassé la hauteur sur laquelle s'élèvent les maisons d'Ofen, on débouche sur le quai, l'horizon s'élargit tout à coup : la vue s'étend sur le Danube et sur la ville de Pesth, reliée à Ofen par un superbe pont de fer. Pesth est une ville de luxe et d'élé-

(1) A cette époque, il était dangereux en Hongrie de recevoir un officier impérial, et, peu avant la bataille de Moor, le comte avait été obligé de se sauver dans la forêt pour échapper aux paysans révoltés qui venaient l'arrêter. (*Note de l'auteur*).

gance. J'y trouvai, vivant dans l'abondance et la joie, cette armée que j'avais laissée au milieu des fatigues et des privations. Le matin une promenade au bois, le soir l'opéra ou le spectacle national remplissaient nos journées. La langue hongroise est belle, mâle et sonore. Les femmes surtout jouaient avec beaucoup d'âme et de passion ; elles savaient trouver des accents d'une tendresse, d'une douceur infinies ; mais c'est comme langue militaire, c'est dans la bouche d'un chef haranguant ses soldats, que le hongrois est surtout admirable. Les métaphores brillantes, les mots empruntés aux temps de la chevalerie se pressent alors dans le discours du chef magyar. L'orateur n'oublie jamais de parler aux soldats qui l'écoutent de leurs ancêtres, de la gloire d'Arpâd, des batailles où le sang de la noblesse hongroise a coulé. Alors le dernier paysan se redresse avec fierté, et ses yeux lancent des éclairs. Les gens du peuple même se

plaisent à employer des expressions sonores et pompeuses : ils cherchent souvent, dans la nature, des images, des termes de comparaison qui ne manquent pas de poésie. « Mon cheval, me disait un jour un Hongrois, court sur la plaine comme une étoile filante sur un ciel sans nuages. »

Nos loisirs touchaient cependant à leur terme. Vers le milieu de février, Dembinsky, chargé du commandement des quatre corps d'armée réunis sur la Theiss, résolut de prendre l'offensive, et dressa le plan suivant : le corps de Klapka et celui de Georgey, qui, après leur réunion, avaient pris position sur la rive droite de la Theiss, appuyant leur droite à Kashau et leur gauche à Miskolcz, devaient s'avancer vers Pesth par la grande route de Mezö-Kövesd, et, lorsqu'ils seraient arrivés à la hauteur de Poroslö, le corps de Repassy, concentré à Tissa-Fured, devait passer la Theiss pour se

joindre à eux. Ces trois corps réunis étant arrivés à la hauteur de Gyongyös, les troupes de Damjanics, concentrées à Czybakhaza, devaient également passer la Theiss, emporter Szolnok, se mettre en communication avec Klapka, Georgey et Repassy, puis s'avancer sur la ligne du chemin de fer de Pesth, et seconder leur mouvement contre nous ou leur attaque contre Pesth.

Le prince Windisch-Grætz n'attendit pas que ce plan eût pu être mis à exécution ; il croyait que Schlick était encore à Rima-Szombath, où ce général s'était retiré après une brillante et inutile résistance contre les corps réunis de Perczel, de Klapka et de Georgey. Il lui envoya donc l'ordre de descendre par la vallée de la Sajo jusqu'à Miskolcz pour prendre par derrière l'armée hongroise, que lui-même attaquerait de front; mais Schlick se rapprochait de Pesth pour ne pas être coupé de l'ar-

mée du prince, et était déjà près de Petervasar, lorsqu'il reçut cet ordre. S'il fût retourné en arrière pour l'exécuter, il serait arrivé trop tard. En conséquence, il continua sa marche pour venir se réunir à l'armée du feld-maréchal à la hauteur de Kapolna. Le prince quitta Pesth le 23 février, et marcha à la rencontre des trois corps hongrois qui s'avançaient vers cette ville. Les deux armées se rencontrèrent le 26, entre deux et trois heures de l'après-midi, devant Kapolna, et se canonnèrent jusqu'au soir sans résultat apparent ; mais, le 27 au matin, Schlick, ayant, après un violent combat, emporté le village de Verpeleth, sur lequel s'appuyait la droite de l'armée hongroise, commença à la refouler sur son centre. Le prince fit alors avancer ses troupes contre le front des positions occupées par l'armée ennemie. Dembinsky, attaqué de front par le prince et de flanc par Schlick, fut forcé de retirer son armée

jusqu'à Kerecsend, à trois mille pas en arrière de Kapolna. Le feu cessa sur les quatre heures. Nous n'eûmes que quatre cents hommes tués et blessés ; la moitié appartenait au corps de Schlick. Pendant la nuit qui suivit le combat, Dembinsky se retira jusqu'à Mezö-Kövesd, à trois lieues en arrière de Kerecsend, et, le 28 au matin, il y rangea son armée dans une très forte position.

La bataille de Kapolna détermina l'ennemi à repasser la Theiss, et cependant, à partir de ce combat (27 février) jusqu'au 7 avril, les positions que nous prîmes dépendirent des mouvements des Hongrois. Toutes nos opérations n'eurent qu'un seul but, leur fermer la route de Pesth, sur laquelle ils pouvaient déborder par deux points, Hatvan ou Czegled ; elles n'aboutirent pourtant, après quelques semaines, qu'à un mouvement rétrograde sur Pesth. Au début de ces opérations, le corps du ban fut

chargé de garder la position de Czegled, puis il dut, avec le reste de l'armée, se retirer vers Pesth : c'est l'histoire de ce corps pendant cette époque critique de la campagne que je me bornerai à retracer ici.

Au commencement de mars 1849, le ban Jellachich fut envoyé à Kecskemét pour occuper la droite de la position de notre armée et empêcher le général Vetter, qui avait succédé à Dembinsky dans le commandement des Hongrois, de se porter sur Pesth par Czegled. Nous arrivâmes à Kecskemét le 13 mars. Kecskemét est un grand village de plus de quarante mille âmes. Le soir, après la marche, je montai sur la tour de l'église : le soleil couchant éclairait de ses rayons cet immense amas de maisons plates et basses jetées au milieu d'une plaine sans bornes; çà et là, à de grandes distances, on apercevait à l'horizon quelques points perdus dans l'espace comme des voiles sur

l'océan; aucun bruit de la terre ne montait jusqu'à moi. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle grandiose. A mes pieds, je distinguais à peine nos bataillons bivouaquant dans la campagne : cette armée, qui me semblait un monde, n'était qu'un point sur ces plaines infinies.

Pendant que nous occupions ces positions, Vetter, étant revenu occuper la rive gauche de la Theiss le 17 mars, menaçait de passer de nouveau cette rivière à Tissa-Fured et à Czibakhaza, pour marcher sur Pesth par la route de Ha-van ou par celle de Czegled. Le prince résolut alors de faire prendre à son armée de nouvelles positions, et notre corps vint occuper Czegled le 22 mars. Je fus logé chez une riche veuve; sa maison était fort bien meublée; elle avait une peur extrême de nos soldats, et pensait que ma présence pouvait seule les empêcher de tout piller. Elle envoya chercher

sa nièce, espérant ainsi me retenir au logis; la nièce entra dans le salon : c'était une belle Hongroise. « Vous voulez aller à Debreczin, me dit-elle au bout d'un moment, en me regardant d'un air de défi ; vous n'y arriverez pas. — Certes, répondis-je, nous y serons avant trois semaines. — Hélas ! je n'y veux pas penser, reprit-elle. Mon frère est à l'armée de Kossuth, capitaine dans Károly-Hussards ; vousn'y arriverez qu'en passant sur son cadavre; c'est un Hongrois, il mourra pour sa patrie : les Hongrois sont des héros... » Et en parlant ainsi, avec une exaltation extrême, la belle Hongroise avait les larmes aux yeux. Nous n'avons pas été à Debreczin ; souvent je me suis rappelé les paroles de cette jeune femme, alors surtout que nous fûmes forcés de repasser le Danube.

Déjà cependant on aurait pu prévoir que nos opérations ne nous conduiraient pas de si tôt dans la capitale de l'insurrection ; rien n'an-

nonçait que nous dussions quitter la défensive, malgré les circonstances mêmes qui semblaient nous dicter un autre plan. C'est en vain qu'un corps de quinze mille hommes, commandé par le général Thodorovich et composé des troupes impériales des districts militaires de la Slavonie et du banat de Temeswar, et de levées faites en masse dans la Bacs et dans les comitats du sud de la Hongrie habités par les Serbes, venait de s'avancer jusque sur la rive gauche de la Maros, et avait reconquis ce grand parallélogramme compris entre la Maros, la Theiss, le Danube et la ligne (1) tracée anciennement par les Romains

(1) Cette ligne, qui part de la rive gauche de la Maros, près d'Arad, s'arrête à Weisskirchen sur la rive gauche du Danube. Une autre ligne romaine, dont il a été fort question pendant cette guerre s'étend sans interruption de la rive gauche du Danube au-dessous de Zombor jusqu'à la rive droite de la Theiss au-dessus de Peterwardein. Ces lignes ne peuvent plus être considérées maintenant que comme des moyens de défenses imaginaires, elles consistent en un large fossé devant lequel

pour arrêter les invasions des barbares. Le ban avait compris alors que, toutes les forces des Hongrois s'étant concentrées sur la Theiss, leurs armements considérables allaient nous forcer d'abandonner cette ligne; il s'était rendu à Pesth (15 mars) avec le général Schlick, et avait proposé dans le conseil de porter une partie de l'armée au sud de la Hongrie pour recommencer la guerre sur une autre base d'opérations. Il avait prié le prince de le laisser

la terre, relevée en talus, forme une sorte de rempart, et le temps a fait tellement ébouler les terres, que l'on peut, dans beaucoup d'endroits, les franchir à cheval. Deux autres lignes fermaient autrefois la base du triangle formé par le Danube et la Theiss; ce delta est ce que l'on appelle le district des *Csajkistes*. Le nom de ces lignes, qui s'appellent en allemand *Römer-Schanzen* (remparts des Romains), a quelque chose qui frappe l'imagination, et lorsque les Hongrois se furent avancés sur le Danube, ils parlèrent dans leurs bulletins du passage de ces fossés comme d'un fait d'armes digne d'être transmis à la postérité. (*Note de l'auteur.*)

marcher avec son corps et celui du général Schlick vers Szegedin, dont nous n'étions éloignés que de quatre marches, pour y passer la Theiss et se réunir aux troupes du général Thodorovich. Le prince avait été d'abord près d'y consentir, mais bientôt la marche des Hongrois l'avait obligé à retenir auprès de lui notre corps et celui du général Schlick. Six semaines plus tard, nous étions forcés d'abandonner la ligne du Danube, et le ban recevait l'ordre de se porter avec son corps au sud de la Hongrie; mais alors les Hongrois avaient presque détruit le corps de Thodorovich et reconquis tout le pays jusque sur la rive gauche du Danube : notre marche vers le sud de la Hongrie ne servit qu'à prouver tardivement la justesse du plan proposé par notre chef de corps.

Nous étions toujours à Czegled, observant les passages de Szolnok et de Czibakhaza, pendant que Georgey s'avançait vers Pesth par la

route d'Hatvan à la tête d'une puissante armée ; le prince résolut alors de rappeler sa droite et sa gauche sur son centre à Gödöllö. Le 3 avril, au matin, nous quittâmes Czegled, et nous marchâmes jusqu'à Alberti; mais à peine étions-nous arrivés dans ce village, qu'un courrier du prince vint nous apporter l'ordre de remonter au nord et de nous réunir au corps du général Schlick, qui s'avançait vers Hatvan pour reconnaître l'ennemi. Le ban laissa reposer les troupes, et, sur les sept heures du soir, il se remit en marche ; il commençait à faire nuit ; nous apercevions sur notre droite, à l'horizon, dans la direction de Jasz-Bérény, les feux des bivouacs des avant-postes de l'armée ennemie ; le chemin était défoncé par le dégel, et la brigade d'avant-garde n'arriva à Tapio-Bicske qu'à deux heures dans la nuit.

Vers huit heures du matin, nous partîmes de

Tapio-Bicske ; la route suivait la rive gauche du ruisseau marécageux de Tapio ; sur la droite, le terrain s'élevait en formant de légères ondulations plantées de vignes et de bouquets de saules. Le ban marchait à la tête de la colonne ; il venait de s'arrêter au village de Setzö, sur la Tapio, pour voir et presser la marche des troupes, lorsque, sur les deux heures, le canon retentit derrière nous; notre brigade d'arrière-garde, qui était encore à Tapio-Bicske, à cinq quarts de lieues en arrière de Setzö, était attaquée par les Hongrois. Le ban avait reçu du prince l'ordre de se réunir au corps de Schlick et de ne point laisser le combat s'engager au cas où il serait attaqué pendant les marches forcées que cette jonction nécessitait; Il avait donné des ordres en conséquence à la brigade Rastich, qui formait notre arrière-garde ; il se contenta donc de placer six pièces de douze sur une élévation de terrain pour arrêter l'en-

nemi, s'il poussait trop vivement notre arrière-garde, et ne suspendit point la marche de la colonne. Un officier arriva bientôt apportant la nouvelle que la brigade Rastich était attaquée. Le ban réitéra l'ordre de ne point laisser le combat s'engager et de presser la marche ; une demi-heure s'était écoulée ; la fumée, le bruit du canon redoublaient, mais sans se rapprocher. De la hauteur où étaient rangées nos pièces de douze, nous regardions la flamme des canons pour juger du combat ; le feu augmentait, diminuait, semblait reculer et avancer ; bientôt les coups de canons se suivirent comme le roulement du tonnerre. Le ban ordonna alors à tout son corps de s'arrêter et de prendre position ; il fit revenir la cavalerie du général Ottinger, et la rangea sur plusieurs lignes devant Setzö. Le général Rastich n'envoyait aucunes nouvelles du combat. Le ban marchait à grands pas, impatient et agité ; il m'appela : « Allez à

fond de train, me dit-il, trouver le général Rastich : qu'il cesse le combat et me rejoigne, guidez-vous d'après le feu du canon, et restez près de lui. »

Pendant que notre colonne s'avançait vers Setzö, les corps réunis de Klapka et de Damjanics, forts de dix-huit mille hommes, marchaient parallèlement à nous à une distance d'une lieue et demie sur notre droite. Klapka, instruit par ses éclaireurs de la halte de notre arrière-garde à Tapio-Bicske, avait résolu d'aller nous attaquer ; il avait poussé en avant la tête et la queue de sa colonne, forte de huit mille hommes, et formé ainsi un grand croissant qui devait enfermer entre ses pointes et le ruisseau de Tapio la brigade Rastich ; puis, croyant que deux faibles bataillons seulement se trouvaient dans le village, et pensant qu'il leur ferait mettre bas les armes sans engager un combat sérieux, il avait fait avancer son artillerie,

rangé ses pièces à une demi-portée de boulet du village, et lancé sur les hommes de Rastich quelques volées d'obus. Nos gens, surpris au repos, saisirent leurs fusils ; les braves *Ottochaner* (régiment-frontière d'Ottochatz) coururent sur les canons hongrois, tuèrent les artilleurs à coups de baïonnette, et retournèrent les pièces contre l'ennemi dans la direction de Farmos. Damjanisc accourut aussitôt avec dix mille hommes au secours de Klapka, et j'arrivai sur la place du combat au moment où la brigade Rastich, écrasée par un feu terrible, allait être poussée tout entière dans les marécages de Tapio. Les balles et la mitraille volaient de toutes parts ; deux bataillons soutenaient seuls tout l'effort des Hongrois. La terre autour d'eux était couverte de lignes de morts et de blessés. Mon ami le major baron Riedesel, (1) de Ban-

(1) Riedesel zu Eisenbach, ancienne famille. Catholiques et Luthériens. Barons, 1680.

dérial-Hussards, était étendu sur l'herbe ; le capitaine Gjurkovich et plusieurs de nos hussards, défigurés par leurs blessures et couchés sans vie autour de lui, témoignaient d'une vaillante lutte. Riedesel avait la tête fendue d'un coup de sabre ; une baïonnette tordue était enfoncée dans sa large poitrine. Je sautai à terre pour le secourir, mais il était déjà roidi par la mort ; je ramassai son schako couvert de sang et un de ses gants pour garder ce souvenir à sa mère. Je m'avançai au milieu des *Ottochaner*, qui faisaient une résistance désespérée. Les soldats hongrois se précipitaient sur eux et les entouraient en poussant de grands cris ; les *Ottochaner* les frappaient à coups de baïonnette et cherchaient à gagner le pont du village. Le sifflement des balles, le tonnerre des boulets, coupaient l'air dans tous les sens : « Est-ce là tout ce qui reste de la brigade ? » criai-je aux officiers ; le feu, la fumée, les empêchaient

de m'entendre. Je voulus les arrêter pour recueillir les débris de la brigade; mais c'était faire inutilement massacrer ces braves. Alors je courus au pont, et arrêtant quelques soldats, je leur ordonnai, dès que le reste du bataillon serait passé, d'enlever les planches et de les lancer à l'eau, afin d'empêcher l'artillerie et la cavalerie des Hongrois de nous poursuivre. Les *Ottochaner* arrivèrent au pont; les premiers passés avaient tiré des coups de fusil dans les toits de chaume; le village était déjà tout en feu : l'ennemi ne pouvait nous suivre au travers de cette fournaise; je courus au galop à la tête du bataillon, qui marchait dans un chemin creux. Quel fut alors mon étonnement! quelle fut ma joie? la brigade presque entière était là devant moi, rangée sur les hauteurs, rejetée de sa ligne de retraite, il est vrai, mais alignée et prête encore à attaquer l'ennemi. Pendant que les braves *Ottochaner* soutenaient ce combat

inégal, le reste de la brigade, emmenant neuf des canons pris à l'ennemi, avait traversé la Tapio sur le pont du village, et était allé prendre position sur les hauteurs qui bordent la rive droite.

Des cris de triomphe et de joie accueillirent les *Ottochaner*, qui s'avançaient, décimés par les balles, traînant après eux leurs nombreux blessés, et portant sur leurs épaules plusieurs officiers couverts de sang. L'ennemi ne pouvait passer un pont détruit à travers un village tout en feu ; le général Rastich reforma la colonne, et, remontant sur la rive droite de la Tapio, il prit la direction de Setzö. Lorsque les Hongrois, après avoir passé la Tapio sur un autre pont au-dessous de Biscke, reparurent derrière nous sur les hauteurs, nous avions déjà gagné une avance considérable ; ils nous envoyèrent cependant quelques volées de boulets et d'obus qui, en éclatant, lançaient la terre à trente et qua-

rante pieds de hauteur et nous couvraient de boue. Les hussards voulurent nous attaquer ; mais quelques décharges de mitraille de nos pièces placées à l'arrière-garde de notre faible colonne les maintinrent à distance.

Quittant alors le général Rastich, j'allai passer la Tapio et le marais au-dessous de Schak, petit village entre Setzö et Bicske. Plusieurs chevaux, auxquels les boulets avaient arraché une partie da la croupe ou emporté une jambe, suivaient le chemin de la rive droite en sautant péniblement, pour aller rejoindre leurs escadrons ; ces chevaux tout sanglants, qui veulent prendre leur place dans les rangs, qu'on ne peut parvenir à chasser et qu'il faut achever misérablement à coups de pistolets, sont un des spectacles les plus émouvants de la guerre.

Le ban avait fait avancer jusqu'à Schak plusieurs escadrons de cavalerie ; les officiers me dirent qu'on croyait la brigade Rastich perdue.

Je lance alors mon cheval au galop ; j'arrive à Setzö ; sur tous les visages régnait la tristesse ; le ban lui-même paraissait agité ; je cours à lui : « Excellence, lui dis-je, la brigade Rastich sera ici dans une heure avec neuf canons pris à l'ennemi par les *Ottochaner*. — Ah ! mes braves *Ottochaner*, mes braves soldats ! Et vive Rastich ! s'écria Jellachich. Merci ! merci ! » Et le ban, ému, me serrait la main fortement. Les officiers m'apprirent alors que le général Zeisberg, chef de notre état-major, ne me voyant pas revenir, avait envoyé un officier pour avoir des nouvelles du combat ; cet officier n'avait vu de loin que le feu des derniers pelotons qui achevaient de se retirer, et, trompé ainsi que je l'avais été d'abord, il était venu annoncer au ban que le feu avait cessé et que la brigade était probablement détruite ou prisonnière. Comme je sortais de la cour, je vis un homme qui pleurait en s'appuyant à la muraille ; j'allai à

lui ; il se retourna ; ses yeux étaient pleins de larmes. « Ah! mon pauvre maître, me dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, mon pauvre maître est mort, les Hongrois l'ont tué : » c'était le domestique du major Riedesel. Le soir, il voulut aller chercher le corps de son maître, mais les avant-postes de l'ennemi ne le laissèrent pas passer. Le ban, qui avait fort aimé Riedesel, remit au curé de Setzö une somme d'argent, et lui recommanda de faire enterrer le major dès que les Hongrois auraient évacué Tapio.

Le lendemain matin, 5 avril, nous quittâmes Setzö et nous nous dirigeâmes vers Hatvan, afin de nous réunir au corps du général Schlick. Notre marche était calculée et combinée de manière à correspondre à celle que ce corps fit pendant la journée du 5, d'Aszod à Hatvan, pour reconnaître les forces de l'ennemi. Vers les quatre heures, comme nous arrivions en vue du

village de Fenzaru, au sud de Hatvan, nous vîmes de loin quelques pelotons de *honveds* enlever les planches du pont sur la Zagyva. Le ban fit alors arrêter la colonne et envoya des patrouilles dans plusieurs directions pour se mettre en communication avec le corps de Schlick, qu'il supposait être encore devant Hatvan ; mais, à cinq heures, un officier d'ordonnance du prince vint annoncer au ban que la réserve et le corps de Schlick s'étaient retirés pendant la journée jusqu'à Isaszeg, village au sud de Gödöllö ; le ban renversa aussitôt l'ordre de la marche de la colonne ; nous retournâmes sur nos pas ; puis, laissant à gauche la route que nous avions suivie le matin, nous prîmes le chemin d'Isaszeg et arrivâmes à onze heures du soir au village de Dany. Le ban fut obligé de s'y arrêter avec son corps ; les hommes et les chevaux n'avaient rien mangé depuis le matin ; nous venions de marcher ainsi pendant trois jours,

depuis le lever du soleil jusqu'à une heure avancée de la nuit, sans qu'on pût faire halte pour laisser aux troupes le temps de prendre leurs repas. Nous traînions après nous des bestiaux ; mais les soldats, à peine arrivés, épuisés de fatigue, s'étendaient sur la terre pour dormir. Il fallait les forcer à tuer les bœufs et à les dépecer pour cuire la soupe. Les soldats de cavalerie cependant, poussés par leur amour pour leurs chevaux, couraient une partie de la nuit pour chercher du fourrage ; ils enlevaient au besoin le chaume des maisons. Dany était un gros village. Le blé, le foin, le lard, tout ce qui pouvait servir de nourriture aux hommes ou aux chevaux fut bientôt pillé. Le lard crû a été d'une grande ressource pour notre armée pendant cette campagne : le morceau de lard qui se trouvait alors dans la poche de chaque soldat le nourrissait tout un jour ; sans lui, nos troupes n'auraient jamais pu faire tant de marches

forcées, et le manque de vivres aurait, dans plusieurs occasions, retardé l'exécution de mouvements habilement combinés. Pendant ces marches rapides, officiers et soldats, le ban lui-même, n'eurent souvent pas d'autre nourriture.

Le lendemain matin, 6 avril, nous nous remîmes en marche. Le chemin traversait une grande forêt; au bout de quelques heures, le ban fit arrêter la colonne pour laisser reposer les troupes. Pendant cette halte, un écureuil vint à passer; voilà les soldats qui se débandent et se mettent à courir après lui en poussant de grands cris et en frappant les arbres pour l'étourdir. Dès qu'il tombait, tous se jetaient sur lui; mais l'écureuil se sauvait et courait de plus belle. Les officiers poursuivaient les soldats, les bataillons voisins venaient prendre part à la chasse; enfin il fallut que les officiers du ban s'élançassent à cheval pour ramener les gens : notre

corps allait avoir à soutenir l'effort de toute l'armée hongroise.

Pour nous confirmer dans la pensée qu'il voulait marcher sur Pesth, Georgey avait résolu de porter toutes ses forces sur la droite, au sud de notre position ; il voulait, par cette manœuvre, nous obliger à rappeler à Gödöllö notre second corps, qui était à Waitzen, gardant notre gauche, et à lui laisser ainsi libre le chemin de Komorn par Waitzen. Cette manœuvre lui réussit, car le 6 le prince, voyant toutes les forces des Hongrois se porter contre sa droite, craignit d'être tourné de ce côté et de voir l'armée ennemie lui couper la retraite sur Pesth ; il envoya au second corps l'ordre de quitter Waitzen et de descendre à Gödöllö pour se réunir à lui.

Vers midi, nous débouchâmes hors des bois, en vue d'Isaszeg ; à nos pieds, le terrain découvert descendait en pente douce jusqu'au ruisseau

qui vient de Gödöllö et traverse le village d'Isaszeg ; sur la droite, la vallée s'ouvrait jusqu'à Gödöllö, dont on apercevait à une distance d'une lieue et demie les maisons blanches ; sur la gauche, des hauteurs couvertes de bois formaient un vaste amphithéâtre ; au delà du ruisseau, devant nous, s'élevaient de hautes collines. Le ban laissa deux brigades sur la rive gauche du ruisseau et conduisit les trois autres sur les collines de la rive droite. Nous allions avoir enfin quelques heures de repos. On alluma les feux pour cuire la soupe ; mais bientôt le bruit du canon retentit sur la lisière de la forêt : les soldats, renversant alors les marmites, piquèrent sur leurs baïonnettes la viande à moitié cuite et allèrent prendre leurs rangs. Les boulets volaient déjà dans le village ; la cavalerie du général Ottinger sabra courageusement les premières compagnies qui débouchaient de toutes parts à travers les arbres clairsemés de la

forêt ; mais, en moins de dix minutes, des masses de troupes ennemies se déployèrent sur le terrain découvert qui s'étendait depuis la lisière des bois jusqu'à la rive gauche du ruisseau. Le ban ordonna alors à nos deux brigades de se retirer et d'aller prendre position sur les collines où les trois autres étaient déjà. Il fallait, pour y arriver, passer d'abord le ruisseau sur un mauvais pont de bois. Douze pièces de canon de l'ennemi, descendant au galop sur cette pente rapide, vinrent lancer sur le pont des volées de boulets ; le désordre se mit parmi nos soldats. Cependant le lieutenant Klee, ayant passé le pont, rangea ses pièces sur la rive droite, et, ripostant au feu des canons, les tint à distance. Les deux brigades qui passaient le pont purent alors gravir les collines, et elles y prirent position. Le ban rangea notre artillerie sur la crête des hauteurs et fit occuper les bois sur notre droite par la brigade Rastich. Il fallait à tout

prix arrêter les Hongrois, qui venaient de placer sur les pentes des hauteurs en amphithéâtre une batterie dont les boulets, si elle se fût encore avancée de deux cents mètres, auraient enfilé toute notre position. Le combat présentait un beau spectacle. Du haut des collines où nous étions, nous voyions à nos pieds le village d'Isaszeg tout en feu et les bataillons hongrois rangés devant la forêt ; leurs nombreuses batteries paraissaient voler sur la plaine, puis elles se concentraient par masses pour écraser nos bataillons et démonter nos pièces. Il semblait alors, tant on tirait avec rapidité, que la terre fût entr'ouverte et laissât jaillir la flamme d'un volcan. Il était environ trois heures, le combat était dans toute sa violence ; l'air, plein d'étincelles et de fumée, coupé par les boulets, sifflait par instants comme traversé par un vent d'orage ; le ban se tenait près de nos canons, encou-

rageant nos artilleurs de la voix et du geste ; notre corps tenait seul depuis deux heures contre toute l'armée hongroise ; tout à coup la flamme des canons jaillit sur les hauteurs au delà du ruisseau ; tous les regards se tournent de ce côté ; Schlick, attiré par le bruit du canon, arrivait de Gödöllö à la tête de son avant-garde et s'avançait contre la tête des Hongrois sur la lisière de la forêt. Des cris de joie retentirent dans nos rangs ; nos soldats, qui s'étaient crus abandonnés, reprirent courage ; le ban envoya le général Ottinger avec les cuirassiers de Hardegg passer le ruisseau sur le pont d'un moulin, à un quart de lieue au-dessus d'Isaszeg, pour se réunir à la cavalerie que le prince François Liechtenstein amenait de Gödöllö en suivant la rive gauche du ruisseau. Les Hongrois maintenaient leur ligne de bataille et portaient à chaque instant de nouvelles batteries sur leur droite contre le corps de Schlick. Le ban voulut mar-

cher à l'ennemi ; mais il reconnut bientôt l'impossibilité de faire passer les troupes sur un pont de bois couvert de rondins qui tremblaient et se disjoignaient sous les pieds des chevaux. Nos deux corps réunis ne comptaient pas trente mille hommes, Georgey en avait cinquante-deux mille ; le combat fut continué à coups de canon. Cependant le ban consentit à laisser le général Ottinger, qui était revenu près de lui, conduire au delà du ruisseau les cuirassiers de Hardegg et les dragons de l'empereur, pour tenter une attaque contre une batterie ennemie qui s'était avancée sur notre droite. Ottinger traversa le village tout en feu. Les Hongrois avaient vu notre cavalerie descendre des hauteurs, ils la savaient arrêtée dans le village, et lançaient à toute volée des boulets et des obus qui perçaient les maisons (1). Bientôt ils amenèrent au galop

(1) Le même boulet traversait plusieurs de ces maisons construites de mauvaises briques séchées au

plusieurs batteries et ouvrirent un feu violent sur les cuirassiers, à la tête desquels Ottinger s'avançait pour déboucher hors du village. Les Hongrois étaient à peine à trois cents mètres de nous, je crois même qu'ils reconnurent le général Ottinger à son uniforme, car, comme il s'était éloigné de la troupe pour regarder le terrain, quelques volées de boulets et de mitraille fendirent l'air et renversèrent en un instant un mur de terre devant lequel il se tenait. Comme le ban l'avait prévu, les Hongrois concentraient déjà tout leur feu sur le village et sur le pont. Ottinger ramena alors ses cuirassiers en arrière et repassa le ruisseau. Le feu cessa peu à peu, et, la nuit étant arrivée, notre corps se mit en marche dans la direction de Gödöllö. La tête de la colonne s'arrêta ; je me retournai :

soleil. Je vis alors les paysans creuser en hâte des fossés devant leurs maisons et s'y coucher. (*Note de l'auteur.*)

le village d'Isaszeg n'était plus qu'un vaste brasier, les flammes s'élevaient vers le ciel, les casques et l'acier des armes réfléchissaient les lueurs rouges de l'incendie; les coups de feu des tirailleurs de la brigade Rastich, qui entretenaient encore le combat dans la forêt, éclairaient par instants l'obscurité des bois; la nuit était sombre, mais autour du village la clarté était si grande, que l'on distinguait le clocher de l'église. Percé par de nombreux boulets, il penchait et semblait près de s'écrouler.

Plusieurs des nôtres avaient péri; le major Pessics, des *Ottochaner*, deux fois blessé au combat de Tapio-Bicske, n'avait pas voulu se séparer de sa troupe, le ban l'avait félicité de sa bravoure, et maintenant Pessics était étendu sans vie sur le champ de bataille. Ces félicitations, qui font les héros, donnent souvent la mort. Qui peut dire combien de braves s'exposent sous les yeux d'un chef aimé pour mériter quel-

que flatteuse parole ! Souvent, en Italie, lorsque le jeune archiduc, devenu l'empereur François-Joseph, arrivait au moment d'une attaque, j'ai vu des officiers s'élancer en avant et braver la mort pour fixer son attention ; le péril n'était rien devant l'honneur de mériter un de ses regards : s'ils mouraient sous ses yeux, la mort leur semblait douce !

Le lendemain, 7 avril, au matin, notre corps et celui du général Schlick se mirent en marche sur deux colonnes pour se retirer sur Pesth, et le second corps qui, pendant la journée du 6, avait été rappelé de Waitzen à Gödöllö, reçut l'ordre de retourner à Waitzen. La série d'opérations qui avait succédé à la bataille de Kapolna venait de se terminer. Nous allions rentrer à Pesth.

III

Reconnaissance sur Csinkota. — Les cuirassiers d'Ottinger. — Le général Welden prend le commandement de l'armée. — Le lieutenant Mayer. — Évacuation de Pesth. — Retraite sur le Bas-Danube.

Sur les deux heures, au moment où déjà nous apercevions les églises de Pesth, le prince Windisch-Grætz fit arrêter les colonnes et les déploya sur les hauteurs de Mogyoröd dans une position avantageuse où elles pouvaient accepter la bataille, si l'armée hongroise, qui, comme nous le croyions, nous suivait tout entière dans notre retraite sur Pesth, venait nous attaquer ; les généraux allèrent saluer le prince et prendre ses ordres. Lorsque le ban passa devant le corps du général Schlick, des cris de joie et de nombreuses acclamations

témoignèrent de l'amour que les soldats lui portaient, et lorsque le général Schlick, l'accompagnant, arriva au galop devant nos troupes, les soldats de notre corps, se piquant de courtoisie militaire, firent à leur tour retentir l'air de nombreux vivats. Notre armée s'était déployée sur une ligne imposante ; tous les regards se tournaient vers l'horizon, attendant l'ennemi, espérant le combat ; mais les heures s'écoulèrent sans que l'armée hongroise parût. Le prince réunit alors dans une auberge, au bord de la route, les chefs de corps, leurs chefs d'état-major, et tint un conseil de guerre. Cette heure était solennelle ; le sort de la campagne dépendait de la décision qui allait être prise. Deux partis se formèrent dans le conseil : quelques généraux, jugeant habilement notre situation, proposèrent de marcher sur Waitzen, d'y concentrer toutes nos forces, d'y attendre Georgey, et, si nous n'étions pas assez forts

pour accepter la bataille, de nous retirer derrière la Gran dans une bonne position où nous pourrions attendre des renforts ; quelques autres généraux conseillèrent de se replier sur Pesth : l'opinion de ceux-ci l'emporta, et l'on envoya au second corps, qui venait de partir pour Waitzen, l'ordre de retourner sur ses pas et de se réunir au gros de l'armée. L'armée se remit en marche, arriva à une heure avancée de la nuit devant les faubourgs de la ville et bivouaqua dans la plaine de Rakos. Georgey nous fit suivre par son corps de réserve, composé de trois brigades (dix mille hommes) commandées par le général Aulich (1). Les brigades

(1) Aulich (Louis), général hongrois et l'un des chefs de la Révolution de 1848, né en 1792, à Presbourg. Commandant d'infanterie, il adopta le parti des Hongrois, eut de remarquables faits d'armes en 1849 et fut chargé du Ministère de la Guerre. Pris par les Russes, il fut pendu dans la ville d'Arad, le 6 octobre 1849.

ennemies occupèrent les villages de Palota, Csinkota et Keresztur.

Le 8 et le 9 avril, nos troupes se reposèrent; le 10, le prince ordonna une grande reconnaissance; l'armée s'avança jusqu'au ruisseau de Rakos. Des hauteurs de la rive droite, on distinguait avec des lunettes d'approche les troupes hongroises, qui occupaient les villages de Palota, de Csinkota et de Keresztur. On pouvait juger que les Hongrois avaient à peu près une brigade dans chacun de ces villages; mais le prince voulait savoir si toute l'armée hongroise était derrière ces positions, car il commençait à craindre que Georgey n'eût poussé en avant ces trois brigades pour nous tromper sur son plan, et ne se fût porté avec toute son armée à Waitzen; notre corps ayant pris position sur la rive gauche du ruisseau de Rakos, lè ban envoya le général Ottinger avec trois régiments de cavalerie et douze canons sur la

route de Csinkota pour reconnaître ce village ; il m'ordonna d'accompagner le général.

Nous nous avançâmes lentement, couvrant notre front et notre droite de nombreux éclaireurs. Il pleuvait, l'air était plein de brouillard. La cavalerie du général Schlick, qui s'avançait sur notre gauche vers Kerepes, paraissait courir sur les nuages, et les soldats, enveloppés dans leurs grands manteaux blancs, ressemblaient à des fantômes. Le commandant de la brigade hongroise qui occupait Csinkota, nous voyant venir, commença à ranger sa troupe devant le village ; Ottinger laissa les cuirassiers en arrière, s'avança avec quelques escadrons des dragons de l'empereur, et, les ayant fait déployer, il les rangea à droite et à gauche de la route ; les Hongrois nous envoyèrent aussitôt plusieurs volées de boulets. Ottinger plaça ses deux batteries sur la gauche de la route. Nos boulets allèrent frapper au milieu d'une divi-

sion de hussards ; beaucoup d'hommes tombèrent, les autres se retirèrent en désordre ; nos pièces redoublèrent leur feu. Ottinger conduisait tout avec une tranquillité parfaite : calme et impassible pendant que les boulets volaient autour de lui, il donnait des ordres brefs et précis comme sur un champ de manœuvres. Son énergie semblait magnétiser les dragons, qui se tenaient immobiles sous le feu de l'ennemi.

Cependant, un boulet ayant arraché l'épaule au lieutenant Micewski et tué un des hommes, quelques chevaux, en se cabrant, amenèrent dans un des escadrons un moment de désordre. Ottinger y courut, et, dominant de sa forte voix le bruit du canon, il ordonna aux dragons de se tenir immobiles, jurant qu'il casserait la tête au premier qui bougerait ; puis il fit ramasser le corps de Micewski, et le fit charger sur un caisson. L'ennemi n'avait déployé qu'une

brigade, le général Ottinger s'avança avec sa cavalerie pour contraindre le général hongrois à montrer les troupes qu'il tenait peut-être en réserve derrière le village; mais les Hongrois, à la vue de ce mouvement, s'étant retirés précipitamment, il jugea qu'ils n'étaient pas nombreux, et me chargea d'apprendre au prince que l'armée ennemie n'appuyait pas les brigades postées aux environs de Pesth. Le général demandait en même temps la permission de s'avancer au delà du village en refoulant la brigade déjà repoussée, afin d'aller reconnaître si le gros de l'armée de Georgey se trouvait derrière ces positions. Lorsque j'eus transmis au prince les paroles du général Ottinger, il se rendit au galop avec toute sa suite devant le front du troisième corps pour y attendre le rapport de la brigade que le général Schlick avait envoyée en reconnaissance vers Kerepes; il était à craindre que Georgey ne se portât sur notre

gauche, et la nuit arrivant peu à peu, la pluie commençant à tomber par torrents, le prince donna l'ordre de la retraite. Les troupes rentrèrent alors dans les bivouacs qu'elles occupaient sous les faubourgs de la ville.

Déjà pourtant Georgey n'était plus devant Pesth ; le 7 avril au soir, après s'être assuré que toute notre armée s'était retirée au delà de Rakos, il avait tenu à Gödöllö un conseil de guerre auquel assista Kossuth, et il s'était mis en marche vers Waitzen. Pendant que notre armée s'avançait dans la plaine de Rakos pour reconnaître les villages où il avait laissé le corps d'Aulich, il refoulait, après un sanglant combat, malgré leur héroïque résistance, les deux brigades Götz et Jablonowski (1), et, remontant la Gran, il marchait vers Komorn.

(1) Jablonoswki, ancienne famille d'origine polonaise. Catholiques. Princes 1744.

Le 14 avril, vers midi, le canon retentit aux avant-postes; le ban était à Pesth, il monta à cheval, se rendit au camp et fit déployer les bataillons ; j'étais resté en arrière. Comme je sortais des faubourgs, j'aperçus de loin une femme en deuil suivie d'un domestique ; elle s'avançait dans la campagne; je passai près d'elle : c'était la comtesse C....., une des femmes de Pesth qui témoignaient le plus d'enthousiasme pour la cause des insurgés ; elle espérait sans doute que nous allions être repoussés et voulait être la première à saluer le vainqueur. Je rejoignis le ban ; le général Ottinger se portait avec la cavalerie de notre corps à la rencontre de l'ennemi, les hussards hongrois, étaient déjà sur nos pièces et sabraient les artilleurs. Le capitaine Edelsheim, qui marchait à la tête de la colonne, se jeta en avant avec son escadron ; Ottinger lança les cuirassiers, et la mêlée devint générale. Un jeune officier

hongrois reconnut sans doute le général Ottinger à son uniforme et se précipita sur lui le sabre haut ; mais l'ordonnance du général fendit la tête au Hongrois ; le sang jaillit jusque sur Ottinger. Après quelques minutes, les hussards hongrois, culbutés par les cuirassiers, se sauvèrent au galop sur la plaine dans la direction de Csinkota. Ottinger leur envoya quelques volées de boulets et les fit poursuivre ; mais le ban lui ayant donné l'ordre de s'arrêter, il fit sonner le rappel et reformer les escadrons.

Je m'arrêtai pour regarder les morts et juger combien d'hommes l'ennemi avait laissés sur la place ; je vis à quelques pas de moi le corps de cet officier qui s'était élancé sur le général Ottinger : c'était un beau jeune homme ; ses cheveux blonds étaient souillés de sang et collés à son visage ; il tenait encore son sabre à la main. Un de nos cuirassiers mit pied à terre ;

je crus qu'il voulait voir s'il vivait encore : « Il est bien mort, lui dis-je, c'était un brave soldat ! c'est dommage. — Ma foi oui, me répondit le cuirassier en le retournant pour tâter les poches du mort, c'est ma foi dommage! il n'a pas seulement de montre ! »

Le 16, les Hongrois attaquèrent avec une grande impétuosité les avant-postes du général Schlick; mais, le ban s'étant porté rapidement avec quelques troupes sur les hauteurs du Steinbruch, ils commencèrent à se retirer; ils venaient ainsi chaque jour s'assurer si nous étions encore devant Pesth, car ils craignaient que le prince, laissant quelques brigades devant cette ville, ne marchât vers Gran avec le gros de l'armée, n'y passât le Danube et n'allât se réunir au corps du général Wohlgemuth, sur la rive droite de la Gran, pour arrêter Georgey dans sa marche sur Komorn. Nous avions à Pesth seize brigades et deux cent dix pièces de

canon ; le corps hongrois d'Aulich n'avait pas plus de dix mille hommes; si, laissant devant Pesth quatre brigades et quarante-huit canons, nous nous fussions portés, avec les douze autres brigades et cent soixante douze canons, sur la rive droite de la Gran par la route directe d'Ofen à Gran, réunis ainsi aux quatre brigades que commandait le général Wohlgemuth, nous aurions pu tenir cette ligne avec des forces supérieures à celles de Georgey, et il n'aurait pu marcher sur Komorn sans nous livrer bataille. Peut-être aurait-on remis ainsi en question l'issue de la campagne, qui semblait perdue pour nous ; mais les heures précieuses s'écoulèrent, entraînant peu à peu cette dernière espérance, et ce plan, dont il avait été question un moment, fut bientôt abandonné.

On était arrivé à ce moment critique de la campagne, quand le prince remit au général

Welden (1) le commandement des troupes. Le feld-maréchal Windisch-Grætz emporta les regrets de toute l'armée ; (2) le sort des armes

(1) Welden (Louis, baron de), général autrichien, né à Laupheim (Wurtemberg), en 1780, d'une ancienne famille catholique, mort en 1853. Lors du soulèvement de la Lombardie en 1848, il réussit par ses habiles opérations dans le Tyrol, à assurer les communications du feld-maréchal Radetsky avec l'Autriche et bloqua ensuite Venise ; mais il fut, peu de temps après, rappelé d'Italie et nommé gouverneur militaire et civil de la Dalmatie. Après les événements d'octobre et la prise de Venise l'empereur lui confia le gouvernement de la capitale. Il le conserva au milieu des circonstances les plus difficiles, d'avril à juin 1849, puis reçut le commandement de l'armée de Hongrie et le grade de feldzeugmeister (général de cavalerie). On a de lui entre autres ouvrages : *Épisodes de ma vie* (Grætz 1853), travail qui renferme des matériaux intéressants pour l'histoire de l'armée autrichienne en 1848 et 1849.

(2) Le prétexte du rappel de Windisch-Grætz fut la nécessité de remplir une grande charge de cour. En moins d'une année, le prince avait reconquis les trois capitales de la maison d'Autriche : Vienne, Pesth et

lui était contraire, mais on l'avait vu prodiguer sa vie sur les champs de bataille ; à Prague, à Vienne, il avait dompté la révolte, rendu le courage aux sujets fidèles de l'empereur et rétabli partout l'autorité impériale ; il quitta l'armée en lui souhaitant cette gloire et ces succès que de fatales circonstances l'avaient empêchée d'acquérir sous son commandement.

Le 18 avril, le second corps reçut l'ordre de se rendre à Gran ; il y arriva après treize heures de marche forcée, mais il était trop tard, et cette marche ne servit qu'à prouver ce que les troupes étaient capables de faire ; il ne resta

Prague. Il est certain pourtant que Windisch-Grætz n'était plus heureux en Hongrie et que la décision du gouvernement impérial fut peut-être récompensée. L'intervention russe ne permet pas de juger les dernières phases de la guerre austro-hongroise comme les débuts et nous empêche de rien affirmer contre Windisch-Grætz.

plus alors devant Pesth que le corps du ban et celui du général Schlick. L'insurrection hongroise l'emportait : Georgey s'avançait vers Komorn, Bem repoussait nos troupes au delà des frontières de la Transylvanie, Perczel avait rejeté les débris du corps du général Thodorowich sur la rive droite du Danube, incendié les villages des Serbes et massacré les habitants ; cette faible troupe, qui fuyait partout devant nous au commencement de la campagne, était devenue une puissante armée de cent quatre-vingt mille hommes ; nous avions pendant quatre mois prodigué inutilement nos forces. L'honneur seul nous restait : nous n'étions pas vaincus, partout nous avions combattu comme de braves soldats ; les opérations de l'ennemi et des difficultés impossibles à prévoir avaient seules amené notre ruine. L'aspect de l'armée était triste et morne ; lorsque le canon grondait, les troupes marchaient à l'en-

nemi sans élan, sans ardeur ; les bataillons se formaient, se déployaient en silence; comme au temps de nos succès, ils restaient impassibles sous le feu des Hongrois, les officiers et les soldats atteints par les balles tombaient sans proférer une plainte, mais je ne sais quel triste sourire venait animer leurs traits; ils savaient que leur sang coulait inutilement sur ces champs de bataille que nous allions abandonner. Pendant la campagne d'Italie, lorsque le bruit du canon retentissait, un éclair de joie semblait illuminer l'armée, les troupes électrisées s'élançaient en avant aux cris de *vive l'empereur !* Chaque bataillon voulait être le premier. Les officiers, mortellement blessés, excitaient encore leurs soldats ; luttant avec la mort, ils encourageaient leurs compagnons, qui s'arrêtaient pour leur serrer la main une dernière fois ; ils mouraient, mais les cris de *victoire !* venaient charmer leurs

oreilles, et les endormaient dans la joie du triomphe (1).

Le général Welden avait pris le commandement des forces impériales : il comprit qu'il fallait pour le moment abandonner la Hongrie ; il n'hésita point, et, son énergie l'empêchant de se rattacher à quelque trompeuse espérance, il prit la résolution de se retirer avec l'armée jusqu'à la frontière de la Hongrie, pour la reporter ainsi sur sa base d'opérations ; c'était là seulement qu'il pouvait rassembler des renforts, réunir toutes les ressources de l'empire et attendre le moment de reprendre l'offensive.

(1) Pendant la campagne d'Italie, le capitaine Vogl, de mon régiment, ayant eu la poitrine traversée par une balle au moment où son bataillon emportait le village de Somma-Campagna, se fit porter en arrière par ses soldats pour annoncer au maréchal Radetzky le succès de l'attaque et le voir une dernière fois avant de mourir. (*Note de l'auteur.*) En lisant ce passage on ne peut s'empêcher de songer, tout ému, à la fin si douloureusement héroïque de l'auteur !

Voici le plan qu'il adopta pour la retraite de l'armée : « Le second et le troisième corps se retireront jusqu'à la hauteur de Presbourg, et y prendront position ; la gauche s'étendra sur la rive droite de la March, le centre sera à Presbourg, la droite ira s'appuyer au lac de Neusiedl ; le premier corps descendra sur la rive droite du Danube jusqu'à Eszek, prendra position sur le Bas-Danube, couvrira la Slavonie et la Croatie d'Eszek à Peterwardein, en appuyant sa droite sur les troupes impériales qui cernent cette dernière forteresse. » Le général Welden résolut aussi de laisser une garnison pour garder la forteresse d'Ofen ; il indiquait par là que nous n'allions nous retirer que pour reprendre bientôt l'offensive, et ménageait l'opinion publique étonnée de notre retraite. La nuit du 23 au 24 avril fut fixée pour l'évacuation de Pesth.

Le 19 avril, le plan de retraite étant déjà arrêté, notre corps et celui du général Schlick

s'avançèrent jusque sur le front des positions occupées par l'ennemi, afin de l'inquiéter et de le tromper sur nos projets. Les Hongrois s'étant retirés à notre approche, nous revînmes à l'entrée de la nuit occuper nos bivouacs; on avait tiré depuis douze jours une telle quantité de coups de canon sur le chemin qui mène à Csinkota, que l'on voyait çà et là sur l'herbe fine des boulets et des éclats d'obus, et, aux places où avaient éclaté des *shrapnels* (1), la terre était couverte de balles comme si on les eût lancées à poignées.

Chaque soir, les officiers qui n'étaient pas de service au camp venaient, comme si nous eussions été en pleine paix, s'asseoir dans les loges de l'Opéra; quelques femmes élégantes de la noblesse de Pesth attachée à l'empereur recevaient dans leurs salons, et, le spectacle fini,

(1) Obus à mitraille. (*Note de l'auteur.*)

nous allions chez elles achever la soirée, pendant que nos chevaux sellés attendaient dans la cour de leurs hôtels, prêts à nous porter aux avant-postes en cas d'alarme. Ces heures ainsi passées avaient un grand charme, et souvent elles me sont revenues à la mémoire ; le matin, nous étions encore en présence de l'ennemi, les boulets volaient, portant la mort dans nos rangs, et maintenant une causerie de salon venait remplacer les cris furieux des soldats dans la mêlée. Pendant que dans d'autres familles on préparait des bouquets pour Kossuth et ses compagnons, ici l'on faisait des vœux pour le succès de la cause impériale, et, quand l'heure avancée de la nuit nous rappelait au camp, quelques mots d'adieu nous encourageaient encore à combattre vaillamment pour le salut de la Hongrie, pour la cause que nous défendions. Cet adieu, pour plusieurs, était le dernier ; peu d'heures après, ils tombaient sanglants sur le champ de bataille,

Je me rappelle encore la naïve réponse que fit l'un de nous à la comtesse N... demandant des nouvelles du lieutenant Mayer des cuirassiers de Saxe, qui avait logé dans sa maison, et qu'elle voyait chaque jour. Mayer, lui dit-on, n'aurait plus l'*honneur de venir chez elle,* parce qu'il *était tué!* Ce pauvre Mayer, frappé d'une balle dans la poitrine, se faisait soutenir par deux cuirassiers pour se retirer du combat, lorsqu'une autre balle l'atteignit dans les reins et le tua entre leurs bras.

Le 21, dans l'après-midi, Aulich vint encore nous attaquer. Le canon tonnait de tous les côtés à la fois ; mais, dès que les Hongrois virent notre corps se mettre en mouvement, ils se retirèrent précipitamment ; nous n'eûmes que quelques blessés. Un boulet de canon avait passé sous le bras d'un artilleur au moment où il chargeait sa pièce et ne lui avait fait qu'une légère contusion. Quelques jours auparavant,

le capitaine Zastavnikovich, aide de camp du général Ottinger, avait eu de même un singulier bonheur : il s'était tourné sur sa selle pour parler au général, et regardait le combat en appuyant la main droite sur les crins de son cheval ; un boulet vint passer entre son bras et le cou de l'animal, et ne lui arracha que les boutons de son uniforme sans le blesser. Le soir même, je le vis au spectacle.

Pendant la journée du 23, les troupes reçurent l'ordre de se tenir prêtes à quitter pendant la nuit les bivouacs qu'elles occupaient depuis le 7 avril. Vers le soir, j'ordonnai à mes gens de seller mes chevaux et de les conduire à l'entrée du pont, puis j'allai à l'Opéra ; le général Schlick y vint avec quelques-uns de ses officiers ; lorsqu'il entra dans sa loge, tous les regards se tournèrent vers lui : notre retraite n'était plus un secret. Les uns cherchaient à lire dans ses traits la consternation, les autres l'espoir que

notre cause n'était pas perdue. Schlick, le sourire sur les lèvres, semblait narguer ses ennemis et dire à nos amis que bientôt notre armée rentrerait triomphante dans Pesth.

A minuit, le général Ottinger déploya sa cavalerie devant le front de nos positions pour couvrir la retraite et repousser les Hongrois, s'ils venaient nous attaquer. L'infanterie se mit en marche pour traverser le Danube. Le ban, le général Schlick, les officiers d'état-major se tenaient près du pont, regardant défiler les troupes. L'obscurité de la nuit, le silence, donnaient à cette marche un lugubre aspect; les chefs cherchaient à soutenir le moral des soldats en montrant une ardeur, une gaieté qu'ils ne sentaient point. Il y avait du découragement au fond des cœurs. Tout ce talent, tout cet héroïsme déployé par nos chefs, tout avait été inutile; le destin fatal l'emportait; il fallait abandonner la Hongrie. Soldats de l'empereur,

nous étions forcés de reculer. Ces batailles décisives appelées de tous nos vœux, l'ennemi avait su les éviter ; il nous forçait à quitter la lice sans avoir combattu.

Vers trois heures du matin, l'infanterie ayant fini de passer, le ban m'envoya porter au général Ottinger l'ordre de laisser quelques hommes pour entretenir les feux des bivouacs, afin de tromper l'ennemi, puis de se retirer avec la cavalerie. Les rues étaient désertes, le bruit des fers de mon cheval sur le pavé troublait seul le silence. Cette armée qui se retirait en silence, couvrant sa marche des ombres de la nuit, quatre mois auparavant elle était entrée triomphante dans cette ville ; elle avait défilé sur ces places au son bruyant des trompettes, aux cris enthousiastes de *vive l'empereur !*

Au point du jour, le ban et le général Schlick montèrent à cheval ; ils se dirent adieu, « au revoir sur d'autres champs de bataille, » et se

souhaitèrent bonne chance. Les officiers s'embrassèrent comme des frères d'une même famille. Nos chefs crièrent encore une fois : « Vive l'empereur ! pour protester contre notre retraite, remener l'espérance et la fortune dans nos rangs ; puis, lançant leurs chevaux au galop, ils rejoignirent leurs corps : celui du général Schlick marchait vers l'Ouest, dans la direction de Raab ; celui du ban, au sud, vers Eszek, en suivant la rive droite du Danube. En arrivant à Tétény, nous vîmes flotter sur le fleuve les débris fumants des bateaux du pont sur lequel l'armée avait passé pendant la nuit ; à huit heures, lorsque les hommes laissés devant les bivouacs pour entretenir les feux jusqu'au point du jour eurent traversé le Danube, le général Hentzi, qui gardait avec quatre mille hommes la forteresse d'Ofen, avait fait mettre le feu aux bateaux.

Quelques gentilhommes de Pesth, compromis

par leur dévouement à la cause impériale et craignant les vengeances de Kossuth, nous accompagnaient dans notre marche ; nous avions aussi avec nous plusieurs officiers de hussards dont les régiments avaient passé à l'ennemi ; ils étaient venus se joindre à nous dès le commencement de la guerre pour ne pas violer leur serment. L'honneur les retenait parmi nous ; mais leurs frères d'armes, leur famille, pour ainsi dire, étaient dans l'armée des insurgés ; ils étaient dans nos camps comme à la cour de Béarn Marguerite de Valois, qui pleurait quand les catholiques étaient battus, parce que c'étaient les gens de sa religion, et pleurait encore quand les huguenots étaient vaincus, parce que c'étaient les gens de son mari. Ces officiers avaient sur nous l'avantage de ne pas s'étonner de nos revers ; quelques-uns surtout personnifiaient bien l'orgueil des régiments de hussards hongrois. « Comment veut-on, me disait un jour l'un

d'eux, comment veut-on que notre armée puisse tenir devant l'armée hongroise ? Nous n'avons plus de hussards, ils sont tous dans les rangs de l'ennemi. »

Le 25 avril, nous allâmes jusqu'à Erczen, et le lendemain nous arrivâmes à Adony. Chaque jour, nous nous avancions ainsi lentement vers Eszek ; la route suivait le bord du Danube, passant tantôt sur une digue large de quelques toises, tantôt sur la pente des collines qui, depuis Pesth jusqu'à Mohacs, s'élèvent sur la rive droite. De ces collines plantées de vignes, la vue s'étend sur les plaines sans fin de la rive gauche ; la terre, à l'horizon, va se confondre avec le ciel, et de rares habitations apparaissent comme des points blancs perdus à d'immenses distances. Entre tous les pays de l'Europe, la Hongrie a une physionomie profondément originale. Dans ses grandes plaines désertes, rien n'arrête la vue : le pâtre, errant toute l'année

avec ses troupeaux, y voit le soleil se lever et se coucher comme sur l'Océan. Souvent j'ai couru tout un jour à cheval dans ces vastes *pusztas* (1) sans voir d'autre être vivant que quelque vautour qui traversait les airs ou une cigogne qui se tenait près d'un puits. Ces puits, creusés par les pâtres pour abreuver leurs bestiaux, sont le seul indice qui rappelle dans ces plaines l'existence de l'homme. Souvent, quand le soleil, s'abaissant vers l'horizon, dorait la plaine de ses derniers rayons, je me suis arrêté, saisi de je ne sais quelle émotion mélancolique devant ce spectacle grandiose qui donne l'idée de l'infini. Nul ne peut se défendre de cette mélancolie, qui semble être le caractère du pays ;

(1) *Puszta* signifie littéralement espace vide. On appelle *pusztas*, en Hongrie, de grandes étendues de plaines, et quelquefois aussi, par corruption, lorsque ces plaines sont cultivées, les bâtiments voisins destinés à l'exploitation (*Note de l'auteur*).

les soldats eux-mêmes, lorsque nous traversions ces plaines, marchaient silencieux et graves. La route que nous suivions était une belle chaussée, chose rare en Hongrie, où il existe à peine quelques routes tracées et entretenues. Dans les autres parties du pays, là où le terrain offre une pente à l'écoulement des eaux, la pluie et l'eau provenant de la fonte des neiges entraînent les premières couches de terre et se creusent un lit qui devient une route pendant l'été, et, lorsqu'après quelque orage l'eau a fait effondrer les berges, les voyageurs vont creuser ailleurs un nouveau sentier.

Nous passâmes par Földvar, Tolna, et arrivâmes le 6 mai, vers midi, en vue de Mohacs. Les collines dont les pentes rapides venaient se perdre dans le fleuve, ne laissant parfois que peu de place pour la route, tournent subitement vers l'ouest, et, lorsqu'on a passé sur un pont de pierre un petit ruisseau dans lequel périt le

roi Louis II de Hongrie (1), on a devant les yeux une vaste plaine : c'est là qu'au mois d'août 1526 vingt-cinq mille Hongrois livrèrent bataille à cent quarante mille Turcs, commandés par le sultan Soliman. Presque toute l'armée hongroise périt dans cette lutte héroïque ; le roi, sept évêques, vingt-huit magnats, cinq cents seigneurs, George Schlick avec ses Bohêmes, restèrent sur le champ de bataille.

Le 9 mai, dans l'après-midi, nous atteignîmes enfin Eszek ; l'aspect de la ville me rappela celui de Mantoue : l'on n'aperçoit d'abord que quelques clochers au milieu d'un vaste marais planté de saules rabougris noyés dans l'eau ; ce n'est que lorsqu'on a traversé ce

(1) Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, né en 1506, mort en 1526, succéda à son père en 1516 sous la tutelle des grands, qui ne lui laissèrent que le titre de roi ; il périt dans sa vingtième année à la bataille de Mohacz gagnée par Soliman II.

marais sur une digue d'une grande longueur, que l'on voit enfin la ville, qui semble sortir des eaux.

Le ban arriva à Eszek avec douze mille hommes: il trouva les petits corps des troupes impériales qui gardaient au sud la frontière de la Slavonie et le district des Csajkistes dans une situation presque désespérée. Le colonel Puffer, après avoir lutté contre le corps de Perczel, n'avait plus que trois mille hommes réunis autour de Carlowitz ; le général Mayerhoffer, douze cents hommes à Semlin, devant Belgrade. C'était tout ce qui restait du corps de quinze mille hommes que le général Thodorovich avait conduit au mois de mars jusqu'aux environs de Szegedin, lorsque le ban avait proposé au prince de le laisser marcher vers le sud de la Hongrie, pour recommencer la guerre sur une nouvelle base d'opérations; mais, le prince Windisch-Grætz ayant alors retenu le

ban auprès de lui, et l'armée impériale ayant repassé bientôt après le Danube, puis s'étant retirée jusqu'à la frontière, le général Thodorovich, après de sanglants combats, avait été obligé de reculer jusqu'à Pancsova, sur la rive gauche du Danube, devant les Hongrois, qui s'avançaient à l'ouest et au sud comme la lave envahissante d'un volcan. Le seul colonel Mamula était parvenu à se maintenir dans les positions qu'il occupait depuis le commencement de la guerre : il avait tracé autour de la forteresse de Peterwardein d'immenses travaux de circonvallation, dont la force devait suppléer au petit nombre de ses soldats. Il n'avait que deux mille hommes pour cerner cette forteresse, et toute son énergie, tout son talent étaient employés à empêcher les Hongrois de forcer ses lignes pour aller ravager la Slavonie et la Croatie.

Les districts militaires étaient épuisés d'hom-

mes ; les maladies, la guerre, les avaient dépeuplés ; les Serbes, les comitats du sud, effrayés des massacres des Hongrois, avaient abandonné leurs villages incendiés, et s'étaient réfugiés au delà du Danube, dans les forêts de la Slavonie. Pendant que, sur le Haut-Danube et au nord de la Hongrie, la guerre se faisait comme entre peuples civilisés, elle n'était ici qu'une guerre d'extermination enflammée par les haines de religion (1) et de nationalité. Les récits de la retraite de Russie peuvent seuls donner une idée de ce que l'armée du ban a souffert pendant ces longs jours passés à attendre une nouvelle campagne. Les troupes, manquant souvent de vivres, restèrent pendant plusieurs semaines sans abri, sur un sol calciné par la chaleur, n'ayant à boire que l'eau bourbeuse des bords de la Theiss, ou celle des puits dans lesquels

(1) Les Serbes sont de la religion grecque. (*Note de l'auteur.*)

pourrissaient des piles de cadavres que les Hongrois y avaient jetés après chaque combat. Le choléra et le typhus (1) emportaient ceux que les balles de l'ennemi n'avaient pas atteints. C'est alors surtout que le ban, entouré de soldats mourants et sans communications avec le reste de l'armée impériale, montra tout ce que peut un grand cœur. Chaque jour assailli, souvent victorieux, il attendit ainsi pendant de longues semaines la reprise des hostilités et de

(1) Le typhus devint si violent, surtout vers la fin de la campagne, que les infirmiers se refusaient à soigner les malades. C'est alors que le beau-frère du comte de Chambord, l'archiduc Ferdinand d'Este, visitant les hôpitaux la nuit pour s'assurer si les soldats ne manquaient pas des soins nécessaires fut atteint par la contagion, et périt ainsi que son aide de camp et deux officiers qui l'avaient accompagné. Le comte de Chambord, sur la nouvelle du danger que courait l'archiduc, se rendit près de lui et le soigna avec une sollicitude, un empressement qui firent même craindre pour ses jours. (*Note de l'auteur.*)

la marche offensive du général Haynau (1). C'est alors, c'est avec une armée réduite à sept mille hommes, qu'il alla attaquer quinze mille

(1) Haynau (Jules-Jacques), baron de Haynau, feld-maréchal autrichien, né en 1786, mort en 1853. Gouverneur de Temeswar en 1847, il quitta ce poste en 1848 pour prendre part à la répression des mouvements révolutionnaires de l'Italie puis revint en Hongrie au mois de mai 1849 ; mais laissons la parole à l'auteur de ces *Souvenirs* qui dit dans une note :

« Le général Haynau, nommé par l'empereur général en chef de l'armée lorsque la maladie contraignit le général Welden à déposer le commandement, reprit, comme on sait, l'offensive au commencement de juin 1849. Après de glorieux combats, il refoula tous les corps d'armée hongrois jusqu'auprès de Temeswar, et les força à déposer les armes. C'est alors que ceux des chefs de l'armée insurgée qui avaient été officiers de l'empereur, et qui, désertant nos rangs, avaient trahi leur serment et combattu contre nous, furent mis en jugement. Pendant que beaucoup de journaux étrangers donnaient à ces jugements l'apparence de vengeances haineuses, les amis, les parents des condamnés reconnaissaient qu'ils avaient mérité la mort ; ils ont

Hongrois dans les plaines d'Hagyes; mais je n'ai pas assisté à ces combats, et, pendant que l'armée du ban donnait cet exemple d'héroïque persévérance je n'étais plus dans ses rangs.

été jugés d'après les lois militaires, ils les connaissaient, ils savaient que l'heure de la défaite serait pour eux l'heure du supplice; ils sont morts courageusement, et la voix d'aucun homme d'honneur ne peut s'élever pour attaquer ces jugements. »

IV

L'auteur est fait prisonnier. — Le général Perczel. — Le prévôt Kussmaneck. — Projets et espérances. — Braunstein et Gerberich. — Ils sont fusillés. — Marche victorieuse de l'armée impériale sous le général Haynau. — L'auteur est mis en liberté. — Conclusion.

Dix jours après notre arrivée à Eszek, le ban voulut faire descendre aux troupes de son corps le Danube en bateau à vapeur pour les porter rapidement sur Illok, à quinze lieues au-dessous d'Eszek ; mais, ayant appris que les Hongrois avaient élevé des ouvrages en terre à Palanka, sur la rive gauche, et les avaient gar-

nis de canons, il résolut de les faire enlever en débarquant une brigade à Bukin, village sur la rive gauche au-dessus de Palanka, et m'envoya reconnaître les bords du fleuve entre ces deux villages.

Je partis d'Eszek, le 19 mai, à l'entrée de la nuit, et arrivai le lendemain, vers dix heures du matin, au village d'Opatovacz. Je devais y trouver des pionniers chargés de me conduire en bateau sur l'autre bord ; mais ces hommes n'étaient pas encore arrivés. Après les avoir attendus quelque temps inutilement, je me fis donner un bateau par le chef du village, et, prenant trois paysans pour ramer, je gagnai le milieu du fleuve. Il faisait un temps affreux ; la barque, penchée par le vent, se remplissait d'eau à chaque moment, et menaçait de chavirer. J'arrivai enfin devant Bukin, et, ayant trouvé un endroit où la profondeur du Danube permettait à un bateau à vapeur d'approcher

assez près de la rive pour y débarquer des troupes, je sautai à terre, et allai à un petit moulin établi sur un bateau près du bord du fleuve. Je tenais un fusil à la main. De peur de surprise, je criai de loin au meunier de venir à moi : c'était un Allemand ; il paraissait bien intentionné, et me donna tous les renseignements qui m'étaient nécessaires sur l'état et la direction du chemin par lequel la brigade devait s'avancer au milieu des bois pour surprendre Palanka. Je remontai en bateau, ordonnai aux rameurs de serrer la rive, et descendis ainsi le Danube jusqu'en vue de Palanka. Mes trois bateliers, n'osant s'approcher du rivage, voulurent s'arrêter ; la distance était trop grande pour que je pusse reconnaître s'il y avait des canons rangés sur le bord du fleuve ou sur une place que quelques maisons bâties sur la rive me cachaient encore. Je les forçai à ramer jusqu'à ce que le bateau ne fût plus qu'à quelques

mètres du rivage ; alors je me dressai debout, les regards fixés sur la place du village. A ce moment, un officier hongrois et une quinzaine d'hommes armés de fusils s'élancèrent de derrière une maison ; je saisis mon fusil, couche en joue l'officier, et lui crie : « Halte ! Je tire sur le premier qui s'avance. » Il s'arrêta et cria à mes bateliers d'aborder. « Ramez, ramez au large, » leur dis-je d'une voix que le danger rendait menaçante. Ces lâches, craignant une décharge, sautent hors du bateau, et marchent au rivage ; le dernier cependant, pour m'aider à me sauver, pousse le bateau au large. Je jette alors mon fusil, saisis la rame, et vogue vers le milieu du fleuve ; mais les soldats hongrois courent dans l'eau jusqu'à mi-corps, m'entourent avec leurs fusils, saisissent une corde qui pendait derrière le bateau, et m'amènent au rivage ; je tremblais de colère. « On ne vous fusillera pas, n'ayez pas peur, »

me dit l'officier. Il fit atteler trois voitures de paysan, et me pria poliment de monter avec lui dans la première ; il s'assit à côté de moi, et mit son fusil entre ses genoux ; deux pandours, auxquels il venait de faire charger leurs fusils, s'assirent derrière nous ; on fit monter mes bateliers dans les deux autres voitures, et nous partîmes au galop.

Le chemin suivait la rive gauche du Danube. J'observais le terrain, prêt à sauter dans le fleuve pour me sauver à la nage lorsque le chemin se rapprocherait de la rive, mais partout sur la droite de la route s'étendaient des prairies et de grands marécages ; les Hongrois auraient pu me rattraper et m'atteindre avec leurs balles avant que je fusse arrivé au bord du Danube. Lorsque nous traversâmes le village incendié de Futtak, je descendis un instant de voiture, affectant l'insouciance ; mais un des pandours fut à terre aussitôt que moi. Je vis

qu'il fallait renoncer à m'échapper, et mâchai alors tous les papiers qui auraient pu fournir aux Hongrois quelques renseignements sur nos opérations. A minuit nous arrivâmes à Neusatz; l'officier qui me conduisait me remit aux mains du capitaine d'un bataillon du régiment d'Este (un de ceux qui avaient trahi leur serment), et me laissa au corps-de-garde. Les soldats, qui portaient encore les couleurs impériales, avaient conservé ce profond respect, cet amour des chefs, vertus inhérentes au soldat autrichien; ils m'apportèrent du pain, de l'eau fraîche, et étendirent, avec un empressement affectueux, une couverture sur un banc pour que je fusse mieux couché. L'un d'eux ayant commencé à parler de l'empereur d'une manière insultante, les autres lui imposèrent silence : l'éducation militaire avait développé dans leurs cœurs des sentiments de délicatesse dont je fus touché.

Au point du jour, lorsqu'on eut rétabli le

passage en fermant le pont de bateaux, que les Hongrois ouvraient pendant la nuit de peur qu'il ne fût détruit par les brûlots, l'officier me conduisit dans la forteresse de Peterwardein au général Perczel, qui y commandait. J'entrai, le saluai fièrement, et lui dis mon nom ; Perczel voulut se donner l'air d'un homme du monde, et me dit avec une politesse affectée : « Je ne vous ferai pas de questions sur les opérations de votre armée, je sais d'avance que vous n'y répondriez pas ; nous savons au reste fort bien où est le ban, et nous l'attendons avec impatience. J'aurais le droit de vous faire fusiller ; mais nous ne sommes pas des sauvages mal appris, comme on se plaît à le croire dans votre armée. Vous resterez prisonnier ici, » continua-t-il au bout d'un moment. Il appela un officier, et l'on me conduisit dans une casemate : c'était une longue pièce voûtée, large de huit pas, longue de vingt ; on y descendait par trois marches ;

elle était éclairée par une fenêtre au ras du sol, large de quatre pieds, haute de trois, destiné à servir d'embrasure à un canon, et fermée par une forte grille. La vue donnait sur le fossé et sur la contrescarpe. A midi, le prévôt chargé de la garde des prisonniers entra, suivi d'un soldat qui m'apportait à manger; le prévôt, qui portait encore l'uniforme impérial, paraissait avoir cinquante ans; déjà ses cheveux étaient blancs, mais un regard plein de feu s'échappait de ses yeux gris. Il paraissait grave et triste. Quand le soldat fut sortit, il s'assit sur mon lit et causa avec moi : il me raconta qu'il avait servi pendant trente ans dans un bataillon de grenadiers, il parla de l'empereur avec respect, et il me sembla qu'il cherchait à gagner ma confiance ; mais je l'observais et me défiais de lui. Il me souhaita une bonne nuit et sortit.

Je passai toute l'après-midi à combiner un plan d'évasion ; je visitai les barreaux de la

fenêtre, et ayant trouvé au milieu d'un amas de vieux meubles cassés et jetés dans un coin un long crampon de fer, je le cachai : ce crampon était assez fort pour faire sauter une serrure, mais je vis de suite que je devais renoncer à sortir par la porte, qui ouvrait sur l'intérieur de la forteresse. Il m'aurait fallu, en supposant cet obstacle franchi, traverser deux lignes de fortifications et les avant-postes hongrois : c'était impossible. J'essayai de faire plier les barreaux de la fenêtre, ils étaient trop forts ; cependant je parvins plus tard à en écarter deux de manière à pouvoir passer la tête. Ce n'était pas de l'intérieur de la casemate que je pouvais m'échapper : par la porte, par la fenêtre, la fuite était impossible, et les murs avaient six pieds dépaisseur.

Le lendemain 22 mai, le prévôt entra comme la veille à midi dans la casemate, il me dit qu'il avait l'ordre de me laisser prendre l'air

pendant une heure : je m'efforçai de paraître indifférent, mais j'avais peine à cacher ma joie ; j'allais donc pouvoir songer à de nouveaux moyens d'évasion. Le prévôt me mena sur une place plantée d'arbres, entourée de rapides talus gazonnés qui menaient sur les remparts ; au pied des remparts coulait le Danube : j'entrevis la possibilité de méchapper, de m'élancer dans l'eau et de me sauver à la nage ; je résolus d'attendre pendant quelques jours pour bien réfléchir sur mon plan avant de l'exécuter. Le prévôt recommença à parler de l'empereur, de son dévouement à la cause impériale (il était Slavon d'Eszek), mais j'étais sur mes gardes, persuadé qu'il avait ordre de jouer ce rôle pour gagner ma confiance et apprendre de moi nos plans et notre force ; je n'en doutai plus lorsque, le lendemain, il me dit avec une extrême exaltation qui lui fit venir les larmes aux yeux : « Capitaine, j'ai un poids énorme sur l'âme ; je

ne puis supporter cette tyrannie hongroise; l'empereur est-il donc sans pouvoir? comment serons-nous délivrés de cette tyrannie? Ah! capitaine, si ce pouvait être bientôt! — Doucement, patience, Kussmaneck (c'était le nom du prévôt), patience, ça viendra, lui dis-je en riant et en le regardant d'un air moqueur pour lui faire voir que je n'étais pas dupe de ses paroles et de ses beaux sentiments de fidélité. — Comment serons-nous délivrés? continua-t-il sans se déconcerter; le ban a-t-il donc une puissante armée? » Cette dernière question me confirma dans mes soupçons.

Cependant le 24, après avoir marché longtemps en silence près de moi, Kussmaneck me dit: « Nous sommes ici plusieurs attachés de cœur et par notre serment, que nous n'avons pas violé, à l'empereur; nous sommes ici malgré nous. » Puis il s'arrêta et me regarda en face en hésitant à parler, comme s'il eût

voulu me confier quelque chose et se fût défié de moi. L'expression de son regard était si vraie qu'elle me donna confiance en lui, et je cessai de répondre par un sourire de doute à ses paroles. « Deux sous-officiers du génie, continua-t-il, un jeune Croate nommé Gerberich, le propriétaire du pont de bateaux et moi, nous sommes prêts à tout entreprendre pour rétablir dans la forteresse l'autorité de l'empereur. » Le prévôt hésita encore un moment. « Et pour tout vous dire, reprit-il, nous avons, capitaine, les moyens d'écrire au colonel Mamula (1); nous pouvons même aller jusqu'à lui en nous glissant la nuit en bateau le long de la rive du Danube ; c'est ainsi que le sous-officier du génie Braunstein a pu convenir avec le colonel de signaux pour l'avertir quand les Hongrois se préparent à l'attaquer. D'une des redoutes de la ligne de

(1) On a vu plus haut que ce colonel autrichien s'était maintenu devant Peterwardein.

circonvallation, on aperçoit la maison de Braunstein. Lorsque les Hongrois se préparent à attaquer le colonel, le sous-officier l'en avertit en mettant la nuit une lumière à sa fenêtre, et, si c'est de jour, il suspend en dehors de la fenêtre un manteau noir sur le mur. Capitaine, continua Kussmaneck, vous êtes notre supérieur, vous allez être notre chef; il faut tout tenter, le moment est propice. La nuit, il n'y a que quinze cents hommes dans la forteresse, le reste de la garnison campe en tête du pont de Neusatz, et il faut plus de deux heures pour fermer le pont de bateaux et rétablir le passage. » Je lui recommandai de savoir exactement le nombre des soldats qui étaient dans la forteresse, de s'assurer de la force des postes chargés de garder les portes, de savoir les jours où les *honveds* étaient de garde, et je convins avec lui qu'il me ferait parler le lendemain, à l'heure de la promenade, avec les deux sous-officiers du génie.

J'employai une partie de la nuit à chercher par quels moyens nous pourrions seconder une attaque de nuit du colonel Mamula et faire entrer ses troupes dans la forteresse, en nous emparant d'une des portes. Une idée me vint à l'esprit : Kussmaneck m'avait dit qu'il tenait enfermés dans les autres casemates voisines de la mienne quatre-vingt-dix-huit soldats des régiments croates et slavons condamnés aux travaux forcés, les uns pour dix, les autres pour quinze ou vingt ans, par les conseils de guerre impériaux pendant les années qui précédèrent la révolte. Ces condamnés étaient tous Croates ou Slavons, car les Hongrois avaient donné la liberté à ceux de leur nation qui se trouvaient parmi eux et les avaient incorporés dans leurs bataillons de *honveds*. Ces soldats étaient tous condamnés pour vol à main armée, assassinat ou meurtre commis sans préméditation. Kussmaneck pouvait briser leurs fers, eux

pouvaient nous aider. L'espérance de la liberté, le besoin de la vengeance et la haine nationale allaient faire de ces hommes sans frein, habitués à voir couler le sang, une troupe prête à tout entreprendre, forcés de périr plutôt que de s'arrêter une fois le signal donné.

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, Kussmaneck me fit sortir et me mena près des remparts ; Braunstein et Kraue (ainsi s'appelaient les deux sous-officiers du génie) se promenaient d'un air indifférent ; il leur fit signe, et ils nous suivirent dans un étroit chemin formé par des piles de bois rangées comme dans un chantier. Braunstein était blond, pâle et paraissait délicat ; Kraue, large d'épaules, avait la tête forte, de gros sourcils, le regard dur et ferme. Nous convînmes de la manière dont tout serait conduit : Kussmaneck devait mettre en liberté, pendant la nuit, tous les condamnés, qui seraient partagés d'avance en quatre bandes de

vingt-quatre hommes chacune. Les fusils du poste qui gardait la porte de la forteresse du côté de Belgrade étaient rangés la nuit devant le corps-de-garde pendant que les soldats dormaient, une seule sentinelle les gardait : s'élancer sur cette sentinelle, s'emparer des trente fusils, massacrer les soldats endormis et se rendre maître de la porte, c'était par là qu'il fallait commencer ; j'étais capitaine, et je devais conduire cette bande. Kussmaneck, avec vingt-quatre autres condamnés, devait s'emparer de trois pièces de canon qui restaient, pendant la nuit, chargées et mèche allumée sur la place d'armes pour être prêtes en cas d'attaque ; une fois maître de ces pièces, il devait acculer sa troupe contre le rempart, retourner les canons et se tenir prêt à tirer sur les Hongrois. Braunstein et Kraue se chargèrent de conduire les deux autres troupes : ils devaient entrer dans la caserne et s'emparer des fusils des soldats en-

dormis. Pendant ce temps, le colonel Mamula, averti par une salve de coups de fusil, devait lancer quelques pelotons de cavalerie au galop par la porte que je tiendrais avec mes gens et se jeter ensuite lui-même dans la forteresse à la tête de l'infanterie. Sans nous exagérer nos forces et nos moyens, et quand même une partie du plan aurait échoué, nous étions en état de soutenir le combat et de tenir ouverte, pendant une demi-heure, la porte de Belgrade; nos hommes étaient forcés de se battre jusqu'à la mort plutôt que de se rendre pour être ensuite massacrés ou fusillés. Il fallait écrire au colonel Mamula pour convenir avec lui de son plan d'attaque et lui donner tous les détails nécessaires ; Gerberich avait proposé lui-même à Kraue de porter au colonel les papiers que nous aurions à lui faire passer : il était le seul qui pût maintenant accepter cette dangereuse mission. A une époque où les Hongrois n'avaient

pas encore doublé leurs avant-postes, Braunstein et Kraue étaient parvenus à se glisser hors des lignes et à tromper leur vigilance ; cette fois, cela paraissait impossible. Quand à Gerberich, en prétextant qu'il avait affaire entre la forteresse et la ligne inférieure des avant-postes, il pouvait obtenir un permis pour sortir, et se glisser ensuite à travers les avant-postes pour gagner la campagne : c'était risquer sa vie, mais il était prêt.

Enfin, lorsque tout fut convenu, pour n'avoir pas à me reprocher d'avoir laissé ces hommes courir à la mort, je leur dis que si notre entreprise ne réussissait pas, ou si elle était découverte, rien ne pourrait nous sauver, et que nous serions certainement fusillés ; je les regardai en observant leur contenance. Braunstein me dit d'une voix calme : « Capitaine, nous ne craignons pas la mort ; fusillé ici ou tué par la mitraille sur le champ de bataille comme nos

camarades de l'armée, peu importe, c'est la mort d'un soldat : je veux servir l'empereur comme je l'ai juré,*und als braver Kriegsmann, wenn es seyn muss, für den Kaiser sterben, so wahr mir Gott helfe (1) !* » dit-il avec une énergie extrême et en levant la main. Ces hommes courageux étaient mariés tous les trois; ils avaient chacun plusieurs enfants. « Eh bien! leur dis-je, pour m'assurer une dernière fois de leur énergie, si tout réussit, moi j'ai beaucoup à gagner, l'empereur me donnera la croix de Marie-Thérèse, et je suis décidé à tout risquer plutôt que de finir lentement dans cette casemate ; mais vous, vous n'aurez pour récompense qu'une médaille de bravoure ou un grade d'officier. Si nous sommes fusillés, que deviendront vos femmes et vos enfants? — L'empereur en

(1) « Et s'il le faut, mourir pour l'empereur comme un brave soldat, et que Dieu me soit en aide!... » (*Note de l'auteur.*)

aura soin, » répondit Kussmaneck. Alors je leur serrai fortement les mains, leur dis adieu, et Kussmaneck me reconduisit dans ma casemate.

Je passai tout le reste du jour à écrire au colonel Mamula sur une bande de papier fin ; ce papier roulé n'était pas plus gros que le petit doigt de la main et n'avait que trois pouces de long. Je le donnai à Kussmaneck pour le remettre à Gerberich et lui dis de lui recommander expressément de ne pas cacher ce papier dans ses bottes ou dans ses habits, et de le tenir serré dans sa main, afin de pouvoir l'avaler s'il était arrêté ; mais Braunstein, ayant appris pendant la soirée que quelque changement allait avoir lieu dans les troupes qui occupaient les postes, poussé aussi, j'en ai la conviction, par le noble désir de partager tout le danger, voulut transmettre ces derniers détails au colonel Mamula. Son écriture était grosse, il négligea de

prendre du papier fin, et, malgré mes recommandations, il laissa Gerberich coudre ces deux lettres entre le drap et la doublure de son habit sous l'aisselle.

Gerberich s'était procuré un permis signé du commandant de la forteresse pour aller dans une de ses vignes, située sur le rayon des avant-postes hongrois. Le 27, à midi, il sortit de la forteresse ; il devait revenir le soir même, avec une réponse du colonel Mamula. Je m'accroupis dans l'embrasure de la fenêtre, d'où je pouvais voir, en appuyant le visage contre la grille, le pont qui est devant la porte de Belgrade sur le fossé : c'était par cette porte que Gerberich devait rentrer le soir. Je n'étais pas sans inquiétude, mais cependant prêt à tout. Trois heures venaient de sonner, j'entends des pas dans le corridor devant la casemate; des crosses de fusils résonnent ; la porte s'ouvre, Kussmaneck paraît sur le seuil, un officier et quatre soldats

le poussent par les épaules jusqu'au milieu de la casemate ; l'officier s'arrête, me regarde longtemps avec une expression de colère mal contenue, puis il sort et me laisse seul avec Kussmaneck.

L'émotion nous oppressait tous deux, et nous ne pouvions nous parler. Exprimer des regrets n'était pas digne d'un homme; Kussmaneck marchait dans la casemate, les mains croisées derrière le dos; j'étais assis sur mon lit, et, comme ébloui par toutes les idées qui se pressaient dans ma tête, je sentais une émotion extrême ; pour la surmonter, je dis enfin à Kussmaneck, en m'efforçant de paraître calme : « Eh bien ! que va-t-on faire de nous ? — Vous le savez bien, capitaine, me dit-il d'un ton tranquille ; nous serons fusillés dans les vingt-quatre heures. »

Quelques instants après, on vint le chercher pour l'enfermer ailleurs. Je passai toute la soirée

à marcher dans la casemate, comprimant les battements de mon cœur et cherchant à me calmer par la pensée que j'étais dans la même situation qu'un officier qui, blessé mortellement dans un combat, sait qu'il n'a plus que quelques heures à vivre ; pendant ces heures, me dis-je, il lutte avec la souffrance, et moi je suis encore en ce moment plein de force et de vie. Vers minuit, brisé par l'émotion, je m'étendis sur mon lit et m'endormis profondément.

Le lendemain, 28 mai, je me réveillai vers sept heures du matin. Je me sentis plein de force, j'allai à la fenêtre : le temps était superbe ; je pensai que toute la population de la ville viendrait assister à l'exécution, et je résolus de montrer à ces Hongrois avec quelle intrépidité les soldats de l'empereur marchaient à la mort, me répétant sans cesse avec orgueil : Je suis gentilhomme et officier de l'empereur !

A neuf heures, un prévôt hongrois vint me

chercher ; deux soldats marchèrent derrière moi. La rue était pleine de monde ; je passai devant ces groupes la tête haute. On me conduisit dans la salle où se tenait le conseil ; sept officiers et un *auditeur* (1) étaient assis autour d'une table ; mes yeux cherchèrent à lire sur leur visage les sentiments qui les animaient. Un des jeunes officiers détourna la tête, comme si son cœur eût d'avance protesté contre le jugement ; les autres étaient sérieux et impassibles ou avaient sur les lèvres un sourire ironique. Le chef du conseil me demanda, en me tendant le papier roulé pris sur Gerberich : « Avez-vous écrit ceci ? — Oui, » lui dis-je. Il me fit pour la forme les questions d'usage que prescrit la règle du code militaire, puis le prévôt me conduisit dans une autre salle ; mes quatre compagnons étaient là. J'allai à eux et leur ser-

(1) Juge militaire. (*Note de l'auteur.*)

rai fortement les mains, en cherchant à comprimer mon émotion. Kussmaneck était calme ; ses traits, fatigués par l'âge, ne témoignaient qu'indifférence et résignation ; Kraue était tranquille, son regard n'avait rien perdu de son audace, ses lèvres souriaient avec dédain ; Braunstein seul paraissait fortement ému ; il était jeune et beau, quelques grosses larmes roulaient sur ses joues. Il leva sur moi ses grands yeux bleus et me dit : « Je pleure sur ma femme et mes pauvres petits enfants. — Courage ! courage ! Braunstein, l'empereur en aura soin, » lui répondis-je d'une voix que je m'efforçais encore de maintenir ferme, sentant son émotion me gagner. Gerberich me causa une profonde pitié ; il était le plus jeune. Poussé par son attachement pour la cause impériale, il était venu partager nos dangers, et maintenant il allait mourir. Il était là, appuyé à la muraille ; la fièvre de la mort

faisait claquer ses dents et frissonner tout son corps.

Cependant les officiers hongrois délibéraient ; un d'entre eux traversa la salle en tenant un papier à la main. Ayant assisté plusieurs fois à des conseils de guerre, je savais que ce papier était la sentence qu'il portait à signer au commandant de la forteresse. Au bout de quelques minutes, le prévôt me plaça, ainsi que mes compagnons, entre une douzaine de soldats pour nous reconduire dans nos prisons en attendant l'exécution. Je marchai le premier; j'entendais répéter autour de moi le mot *erschossen* (fusillé) ; je vis sur un balcon deux hommes et une jeune femme ; quand je passai, les hommes soulevèrent un peu leurs chapeaux et la jeune femme avança la main dans laquelle elle tenait un mouchoir comme pour me faire un signe d'encouragement ; c'était sans doute une famille attachée à la cause impériale. Je

levai la tête et les regardai en souriant pour leur dire que je ne faiblirais pas et ferais honneur à notre cause. J'entrai dans ma casemate ; la porte, gardée par deux soldats, restait ouverte, et je voyais de loin, dans la chambre où avait logé Kussmaneck, sa femme et sa fille qui pleuraient et criaient en poussant de douloureux gémissements. Il me semble encore les entendre : « Mon père ! mon père ! » criait cette pauvre fille d'une voix forte comme pour l'appeler ; elle se tordait les bras au-dessus de la tête ; puis, épuisée et tremblante, elle allait s'appuyer le front contre la muraille. Je la plaignis ; puis ces cris et ces plaintes m'irritèrent : ils me forçaient à penser à ma mère et à son chagrin, et je me sentais faiblir. J'avais conservé une bague sur laquelle était monté un petit diamant ; je la tirai de mon doigt et j'écrivis sur un des carreaux : « Adieu ! chers parents, je vais être fusillé ; je suis tranquille et résigné ; je meurs

plein de foi et d'espérance. Chère mère, mon seul chagrin est le vôtre. » Puis je détachai le ruban de ma croix afin de le tenir sur mon cœur quand je serais fusillé, et, m'asseyant sur mon lit, je repassai dans mon esprit les anciens souvenirs de ma famille; je me rappelai tous les détails de la mort héroïque de lord Strafford, que je n'avais jamais lus sans me sentir saisi d'admiration ; je me jurai de montrer autant de fermeté d'âme que lui. Les espérances que j'avais souvent caressées dans mon cœur, il fallait les abandonner, mais je pouvais en ce moment suprême gagner encore de l'honneur.

L'horloge sonnait les heures : deux heures, trois heures étaient écoulées ; l'exécution aurait dû avoir lieu dans les vingt-quatre heures; une lueur d'espérance se glissa dans mon cœur, mais elle me fit perdre tout mon calme ; j'étais maintenant fort agité. Je me promenai tout le

reste du jour à grands pas dans ma casemate, cherchant à étouffer dans la fatigue la douleur du corps et de l'âme. Épuisé, je me jetai sur mon lit. Le lendemain, à neuf heures, le prévôt hongrois, suivi de quatre soldats, vint me chercher; j'étais calme et tranquille et ne ressentis presque aucune émotion quand il me dit qu'il allait me conduire encore une fois dans la salle du conseil; les officiers hongrois y étaient réunis. Sur l'ordre du chef, deux vieillards entrèrent; le prévôt me demanda quel était celui des deux qui m'avait offert de l'argent. Voici pourquoi il me faisait cette question : le propriétaire du pont de bateaux, Bobeck, bourgeois de Peterwardein, riche et dévoué à l'empereur, informé en secret, quelques jours auparavant, par Braunstein, qu'une entreprise se préparait pour remettre la forteresse aux troupes autrichiennes, s'était approché de moi pendant que je me promenais sous la surveillance de Kuss-

maneck ; il m'avait dit que, si j'avais besoin d'argent, sa fortune amassée par le péage et la construction du pont de bateaux sur le Danube était aux ordres de l'empereur, et qu'il me donnerait tout ce qui me serait nécessaire. J'avais en conséquence écrit dans les papiers pris sur Gerberich que je n'avais pas besoin d'argent, et qu'un bourgeois de la ville m'avait offert de m'en fournir. Les Hongrois irrités ne savaient sur qui devaient se porter leurs soupçons. Quand j'eus dit que je n'avais jamais vu ces vieillards, le chef du conseil ordonna d'aller chercher un autre bourgeois de la ville ; mais alors je m'écriai d'une voix ferme et avec intention : « C'est inutile, je ne saurais reconnaître celui qui m'a offert de l'argent. » J'ai su depuis que Bobeck, apprenant qu'on cherchait dans la ville le bourgeois qui avait offert de l'argent à l'officier autrichien pour faire réussir le complot, avait cru qu'il allait être découvert.

Sachant qu'il serait fusillé, il avait été pris de crampes violentes, et était mort le lendemain. Bobeck, ignorant comment l'offre qu'il m'avait faite avait été connue des Hongrois, a pu croire que la crainte de la mort m'avait arraché cet aveu, et que je l'avais vendu. Cette idée m'a longtemps tourmenté.

On me reconduisit dans ma casemate. Deux longues journées s'écoulèrent : par instants, je retrouvais l'espérance ; mais je repoussai de mon cœur les combats que cette espérance, qui pouvait être trompeuse, venait livrer à la sombre résignation qui me soutenait. L'espérance semblait vouloir par instants me redonner la vie, et puis, un moment après, elle me livrait à la mort ; je la rejetai avec colère.

Le jeudi 31 mai, le prévôt me dit que la sentence du conseil de guerre avait été envoyée à Debreczin au ministère hongrois par le géné-

ral Paul Kiss (1), qui avait remplacé Perczel dans le commandement de la forteresse. Je comptai le nombre de jours qu'il fallait au courrier pour revenir de Debreczin. Sachant que l'armée du ban devait être en marche, je l'appelais de tous mes vœux, espérant que son approche m'apporterait peut-être quelque chance favorable, et que, quand même la réponse de Debreczin parviendrait dans la ville, on n'oserait peut-être pas exécuter la sentence pendant que le ban serait devant la forteresse; le temps s'écoulait dans ces douloureuses alternatives.

(1) Le général craignit sans doute, sachant la marche du ban, de prendre sur lui de faire exécuter la sentence, ou peut-être fut-il poussé à quelque sentiment de pitié par le major Bozo, ancien officier impérial, homme d'honneur, quoique servant dans l'armée des révoltés, qui, espérant pour moi quelque chance favorable, le conjura, comme je l'ai entendu dire depuis, d'envoyer la sentence à Debreczin avant de la faire exécuter. (*Note de l'auteur.*)

Enfin, le 12 juin au matin, le canon commença à tonner au-dessus de ma tête et sur les remparts (1). Les Hongrois ne cessèrent de tirer pendant toute la journée ; le soir, une lueur rouge éclaira la contrescarpe ; je pensai que les faubourgs brûlaient. Le lendemain, dans l'après-midi, le canon recommença à tonner ; mais le feu cessa au bout d'une demi-heure. Chaque jour, j'entendais quelques coups de canon ; je savais ainsi que l'armée du ban était devant Neusatz, et cernait la forteresse sur la rive gauche. Le courrier envoyé à Debreczin ne pouvait rentrer : je recouvrai quelque espérance ; mais, vers la fin de juin, le canon cessa

(1) Le ban attaquait la tête du pont de bateaux qui réunit la ville de Neusatz à la forteresse de Peterwardein ; les Hongrois ouvrirent sur Neusatz le feu de cent vingt pièces de canon, forcèrent l'armée du ban à abandonner la ville et la réduisirent en cendres. (*Note de l'auteur*.)

de gronder pendant plusieurs jours; le ban devait être parti (1).

Le 2 juillet, comme je marchais lentement dans ma casemate, je vis venir sur le seuil de la porte un officier hongrois, capitaine d'artillerie; il s'arrêta un moment pour me regarder en face; je continuai de marcher; il saisit par l'épaule la sentinelle qui gardait la porte et lui dit: « Prends garde que ce chien ne s'échappe, tu m'en réponds. » Puis, comme je passais devant lui, il me montra le poing avec un visage enflammé de colère et me dit: « Oui, oui, mauvais chien *noir et jaune* (2), il faut que je te voie fusiller. » Je pensai que la sentence était arrivée de Debreczin; la force m'abandonnait, une forte crampe me serra la poitrine, et j'allai

(1) Il était allé prendre position sur le Franzens-Canal. (*Note de l'auteur.*)

(2) Ce sont les couleurs impériales. (*Note de l'auteur.*)

m'asseoir sur mon lit. Un des soldats, touché des cris de douleur que m'arrachait par instants la souffrance, dit à un de ses camarades du poste d'aller chercher un médecin ; le médecin arriva bientôt, mais comme il s'approchait de moi et que, tout haletant de douleur, je l'appelais pour lui demander du secours, le prévôt le fit sortir : la colère me rendit toute ma force ; je m'élançai sur le prévôt pour le saisir à la gorge et me venger. Le prévôt sauta hors de la casemate, et le soldat m'arrêta avec son fusil. Au bout d'une demi-heure, le médecin militaire en chef entra dans ma casemate ; il me tâta la poitrine, et vers le soir un soldat m'apporta une bouteille. Je la bus ; je sentis aussitôt une grande chaleur dans tout le corps, je me crus empoisonné. Le commandant de la forteresse, pensais-je, n'ose pas me faire fusiller, de peur d'avoir à répondre de ma mort, si quelque jour les chances de la guerre le forcent à capituler ;

mais maintenant on croira que le choléra m'a emporté. La nuit me parut bien longue, le médecin revint vers huit heures. J'avais résolu de lui arracher l'aveu de mon état. « Docteur, docteur, lui dis-je, je suis empoisonné ; dites-moi la vérité. » — « Non, non, me dit-il d'une voix émue, jamais je n'aurais consenti à pareille chose. » Il me prit la main ; quelques larmes coulèrent sur ses joues. « Non, jamais, continua-t-il ; j'ai une femme et des enfants, je crains les jugements de Dieu. »

J'étais faible, mais tranquille ; je priai Dieu de me laisser mon énergie ; je sentais la jeunesse combattre en moi la maladie, et bientôt je retrouvai toute ma force ; j'allai m'asseoir dans l'embrasure, d'où je pouvais voir le pont en passant la tête à travers les barreaux. Le matin, les premiers rayons du soleil pénétraient obliquement dans la casemate ; c'était pour moi un grand bonheur de me réchauffer à leur bien-

faisante chaleur, et de les suivre jusqu'au moment où le jour, en s'avançant, ramenait l'obscurité dans ma cellule. Devant ma fenêtre, sur la contrescarpe et dans la partie du fossé qui était à sec, campaient de pauvres familles dont les maisons dans les faubourgs avaient été incendiées ; ces malheureux étaient sans abris et presque sans vivres, le choléra les décimait, et souvent j'en voyais emporter quelqu'un dans une couverture; je me souviens d'un enfant d'une douzaine d'années que, pendant plusieurs jours, j'entendis crier; ses cris de douleur semblaient ceux d'une bête sauvage ; la maladie contractait tous ses membres, je le voyais s'accroupir et cacher sa tête entre ses genoux, puis il s'allongeait tout à coup en roidissant les bras; une femme, sa mère sans doute, était près de lui et soutenait sa tête. Un soir je vis qu'il ne remuait plus, je pensai qu'il était mort.

Le 12 juillet, pendant la nuit, je fus réveillé par le bruit des crosses de fusil sur les dalles du corridor; un officier, suivi de quatre soldats, entra dans la casemate, il tenait une lanterne à la main; je sautai à bas de mon lit et me dressai devant lui, pour qu'il vît que j'étais prêt; il leva sa lanterne à la hauteur de mon visage, puis il marcha autour de la casemate en regardant les murs, et sortit. J'entendis le bruit des crosses de fusil retentir dans la casemate voisine, et je pensai que c'était l'officier d'inspection qui était venu faire une ronde.

Le temps s'écoulait lentement ; chaque matin, j'écrivais le jour et la date du mois sur le carreau de la fenêtre avec le petit diamant de ma bague, je m'efforçais d'oublier ma situation, et mon esprit courait en liberté dans les vertes plaines de la Styrie ou sur les montagnes de la Suisse; quelques vers d'une élégie de Tite

Strozzi (1) me revenaient souvent à la mémoire. je les écrivis sur le carreau :

Sed jam summa venit fatis urgentibus hora,
At nec amica mihi, nec mihi mater adest;
Altera ut ore legat properæ suspiria vitæ,
Altera uti condat lumine et ossa tegat (2).

Le souvenir de ces vers venait me charmer ; c'était pour moi une consolation de les relire. Bientôt pourtant je retrouvai toute ma force, je voulais vivre ; l'espérance de pouvoir me venger un jour vint m'exalter et me soutenir. Je passais presque toute la journée assis dans l'embrasure de la fenêtre : souvent quelques personnes s'arrêtaient pour me regarder ; alors je me

(1) Strozzi (Titus-Vespasien), administrateur et poète italien, né à Ferrare vers 1422, mort en 1505.

(2) Ici encore l'on ne peut s'empêcher de penser à la mort de l'auteur. Pimodan, seul, à Castelfidardo, s'éteignant au milieu de la vie, redit peut-être de sa voix expirante les vers écrits naguère.

retirais précipitamment, de peur d'attirer sur moi l'attention de la sentinelle. Un jour, à l'heure où le soleil se couchait, une jeune femme passa sur le pont : elle tenait des fleurs à la main ; elle s'arrêta, et, sachant probablement que j'étais un officier de l'empereur, elle effeuilla ces fleurs dans sa main et les lança vers la grille de la fenêtre. Je voudrais pouvoir la remercier de cette marque de sympathie qui me fit un bien extrême. Plusieurs fois aussi je vis passer sur le pont un jeune prêtre ; quand il était seul, il s'arrêtait et me saluait.

Le 21 juillet, le prévôt me dit que Kraue était mort dans la casemate où il était enfermé et qu'il me faisait dire adieu. Le 27 au matin, il entra de nouveau dans mon cachot. Son visage était mouillé de sueur, ses yeux cherchaient la terre ; il essuyait avec son mouchoir quelques gouttes de sang qui tachaient sa

manche. « Capitaine, me dit-il, Kussmaneck, Braunstein et Gerberich viennent d'être fusillés; vous, vous resterez ici prisonnier. » Je ne voulus pas me rattacher à cette espérance; je craignais qu'on ne me gardât pour quelque exécution dans l'après-midi ou pour le jour suivant; ce ne fut que le lendemain, 28 juillet au soir, lorsque le prévôt m'eut dit que l'exécution avait eu lieu par suite de l'ordre venu de Debreczin, que je compris que j'étais hors de danger. La présence du ban devant Neusatz avait retardé l'arrivée du courrier à Debreczin, et, lorsque la sentence fut remise à Georgey pour qu'il la sanctionnât, l'armée impériale s'avançait partout triomphante au cœur de la Hongrie, sous la conduite du général Haynau. Soit que Georgey ait été poussé par la pitié, soit qu'il eût craint pour l'avenir dans ce moment où la cause hongroise paraissait perdue, il ne vou-

lut pas signer la sentence qui condamnait un officier.

Mes trois compagnons sont morts courageusement; ils étaient soldats de l'empereur. Les années qu'ils avaient passées dans l'armée leur avaient donné ce fier orgueil de caste qui jamais ne se dément : leur mort héroïque a témoigné de leur foi.

Enfin, le 23 août, le prévôt vint me dire qu'il avait ordre de me conduire au commandant de la forteresse. Nous traversâmes la place. Je ne pouvais assez admirer le ciel bleu et les arbres de l'esplanade. Le commandant marchait d'un air pensif dans sa chambre; son visage était pâle et maigre, et son regard sombre. Je le saluai. « Les chances de la guerre ont tourné contre nous, me dit-il; la cause de la Hongrie est une cause perdue, l'armée de Georgey n'existe plus. Il a été forcé de déposer les armes; voici une lettre de lui que vient de

m'apporter un parlementaire; il m'engage à rendre la forteresse et m'ordonne, sur la demande du général Haynau, de vous mettre en liberté. Vous êtes libre, mais restez dans votre casemate ; mes soldats sont exaspérés, je ne réponds de rien. » Je lui demandai s'il n'était rien arrivé au ban et si son armée avait livré quelque bataille depuis la fin de mai ; il loua la bravoure de nos chefs et de nos troupes, et parla du combat d'Hagyes, où les Hongrois avaient été vainqueurs, avec une modestie qui m'étonna ; puis, avec une affectation de politesse, il me rendit ma montre, une bague à cachet et 600 florins qui m'avaient été enlevés lorsque je fus fait prisonnier. « Vous aviez un fort beau sabre, continua-t-il, je regrette de ne pouvoir vous le rendre ; le major Bozo, auquel je l'avais confié, est en ce moment à Komorn (1) ;

(1) Après la capitulation de Komorn, le major Bozo m'a renvoyé ce sabre. (*Note de l'auteur.*)

acceptez celui-ci à la place. » Et il me tendit un de ses sabres. Au bout d'un moment, il dit en soupirant : « Les Français nous ont abandonnés, nous avions compté sur eux! — Aviez-vous quelque promesse secrète? lui demandai-je. Non, répondit-il, mais l'attitude révolutionnaire (*revolutionnaire Stellung*) que la France a prise en Europe n'était-elle pas un gage pour nous, une promesse qu'elle nous soutiendrait ? » Il me parla ensuite longtemps d'Isaszeg et de Tapio-Bicske ; il ne voulait pas croire qu'à Tapio-Bicske la seule brigade Rastich eût soutenu tout le combat; il loua la bravoure des *Ottochaner,* qui, à la bataille d'Isaszeg, avaient défendu la forêt; puis, après un moment de silence : « Je m'attends à être fusillé, » dit-il, et il s'arrêta devant moi comme pour chercher une réponse. J'aurais pu me venger et jouer une fausse pitié pour l'affermir dans l'idée qu'il n'avait pas de grâce à espérer; mais j'étais

trop heureux pour songer à la vengeance, et je lui dis que l'empereur userait de clémence (1). « Tout est perdu pour nous! reprit-il, il y aurait folie à vouloir défendre cette forteresse, à continuer seul la guerre ; mais je ne suis plus maître de mes troupes, vous allez voir où nous en sommes. » Il me fit asseoir; quelques minutes après, son aide de camp vint lui dire que dix officiers et sous-officiers, convoqués par ses ordres et choisis dans les bataillons par leurs camarades, étaient réunis; il ordonna de les faire entrer, il leur lut la lettre de Georgey et leur proposa de remettre la forteresse aux troupes impériales. Jusqu'au dernier moment, il avait entretenu la garnison, privée de tout rapport avec le reste de la Hongrie, dans les plus

(1) Je ne me suis point trompé; l'empereur lui a accordé sa grâce, et l'a fait mettre en liberté quelques jours après la reddition de la forteresse. (*Note de l'auteur.*) La famille de Kiss habite aujourd'hui la France.

trompeuses espérances : chaque jour il faisait proclamer de nouvelles victoires. Ces hommes se crurent trahis ; ils commencèrent à parler d'une voix menaçante en frappant la terre avec leurs sabres ; l'un d'eux surtout criait : « Je suis Hongrois et gentilhomme, je ferai sauter la forteresse plutôt que de me rendre. » Le général Paul Kiss resta calme et impassible; j'admirai sa fermeté ; il menaça cet officier de le faire fusiller, et, étant parvenu à contenir les autres, il obtint un peu de silence. Il leur répéta que tout était perdu ; mais ces officiers soutenaient que cela ne pouvait pas être vrai ; enfin ils consentirent à choisir parmi eux un officier, un sous-officier et un soldat, et à les envoyer avec un sauf-conduit jusqu'auprès de Georgey pour savoir et entendre de sa bouche si la cause hongroise était réellement désespérée. « Si cela est, dit l'un d'eux d'une voix forte, nous verrons alors ce que nous aurons à faire. »

Le général les congédia. « Vous voyez, me dit-il ; massacré ici ou fusillé par les vôtres ! J'ai gagné chacun de mes grades l'épée à la main ; je suis prêt à tout ; les Hongrois ne craignent pas la mort, » continua-t-il en souriant.

Le jour suivant, je devais, à midi, sortir de la forteresse avec l'officier envoyé à Georgey ; mais le général Kiss, craignant pour moi la vengeance de ses soldats exaspérés de la défaite de leur armée, me fit sortir à quatre heures du matin. L'aube du jour blanchissait le ciel à l'horizon. Enfin j'étais en liberté ; je me retournai pour jeter un dernier regard sur la forteresse, en pensant combien ces murs avaient contenu de vivantes souffrances. Je suivis la route de Temeswar pour aller rejoindre le ban ; j'espérais prendre encore part à quelque combat ; mais bientôt je sentis que je ne pouvais supporter les secousses de la voiture, les émotions et la mauvaise nourriture m'avaient affai-

bli. Je me fis alors passer en bateau sur la rive droite du Danube, et allai chez le colonel Mamula. Lui et tous ses officiers m'embrassèrent avec affection; longtemps on avait cru que j'étais fusillé. Pendant tout le jour, je me fis raconter nos glorieux combats et les souffrances de notre armée. Ces victoires avaient été chèrement achetées. Beaucoup de mes camarades étaient morts, beaucoup de nos soldats avaient été tués dans ces combats de chaque jour. Le brave capitaine Freyberg (1), qui, pendant toute la campagne, avait été mon compagnon, avait eu la tête emportée par un boulet de canon. Taxis avait eu le visage traversé par un éclat d'obus; je ne demandai plus qu'en hésitant des nouvelles de ceux qui m'étaient chers.

Nos officiers me dirent comment Gerberich

(1) Freyberg, ancienne famille. Catholiques. Barons 1586.

avait été pris : il était parvenu à se glisser à travers les avant-postes, il se mit alors à courir pour gagner la liste de circonvallation ; mais, poursuivi par les Hongrois et voyant les nôtres tirer sur ceux qui le poursuivaient, il s'arrêta un instant, effrayé peut-être par le sifflement des balles ; les Hongrois l'ayant saisi, le ramenèrent dans la forteresse, comme je l'ai su depuis et trouvèrent dans ses habits les papiers qu'il y avait cousus (1).

J'étais trop faible pour voyager dans les petites charrettes de paysans, seul moyen de transport qu'eût laissé la guerre : je partis pour Semlin, afin de remonter la Save en bateau à vapeur,

(1) Les quatre-vingt-dix-huit condamnés qui devaient nous aider à attaquer les postes ont été graciés par l'empereur ; les veuves de Kussmaneck, Braunstein et Kraue reçoivent de fortes pensions, et leurs enfants sont élevés aux frais de l'empereur ; trois fils de Kussmaneck sont déjà officiers dans l'armée impériale. Gerberich n'était pas marié. (*Note de l'auteur.*)

pour me rendre à Grætz; je rencontrai sur la route des bandes de femmes et de jeunes filles en haillons : c'étaient des familles serbes du Banat et de la Bâcs, dont les hommes avaient été massacrés ou avaient péri dans les combats. Ces femmes s'étaient sauvées dans les bois, et elles y avaient vécu pendant plusieurs mois de glands doux et d'un peu de farine; maintenant, épuisées de misère et de faim, elles descendaient des montagnes, traînant après elles leurs enfants nus et presque mourants ; elles n'allaient trouver que des cadavres et des villages réduits en cendres. Cette misère ne doit pas étonner : la guerre de Hongrie a détruit les populations au sud de l'empire; d'après des relevés exacts faits par ordre du gouverneur au printemps de l'année 1850, le nombre des veuves des districts militaires de Croatie, de Slavonie, du Banat et de la Transylvanie, dont les maris

ont péri pendant la guerre, surpasse vingt-cinq mille.

A Semlin, on m'amena trois paysans arrêtés à Palanka deux mois auparavant et accusés d'avoir été de cette bande qui me fit prisonnier. Mes camarades, me croyant mort, avaient d'abord voulu les fusiller ; mais, espérant ensuite que je vivais peut-être encore, et craignant pour moi les représailles des Hongrois, ils les avaient fait garder dans un cachot. Ces pauvres diables étaient pâles et décharnés : je reconnus l'un d'entre eux, mais j'étais trop heureux pour pouvoir me venger ; ils ne méritaient pas la mort, l'officier seul était coupable. J'ordonnai de les mettre en liberté. Alors ces pauvres gens se jetèrent à genoux et m'embrassèrent les pieds ; puis, levant vers moi leurs yeux pleins de larmes : « Seigneur, seigneur, si vous saviez tout ce nous avons souffert, dirent-ils d'une voix déchirante ? — Mes amis,

leur répondis-je, j'en sais quelque chose. » Je leur donnai de l'argent et ordonnai qu'on les menât manger dans une auberge.

Le 15 septembre, je partis de Semlin en bateau à vapeur, et remontai la Save ; j'arrivai à Grætz : longtemps l'on s'était efforcé d'entretenir ma mère dans l'espérance qu'elle me reverrait. D'abord, lorsque j'avais disparu, on m'avait cru noyé dans le Danube, ou tué à Palanka ; plus tard, on avait appris que j'étais à Peterwardein, puis peu après que j'avais été condamné, avec mes quatre compagnons ; enfin des gens de Neusatz, échappés à l'incendie, ayant assuré que j'étais fusillé, ma famille et mes camarades de l'armée perdirent l'espérance de me revoir. Quelques jours après mon arrivée à Grætz, je trouvai sur ma table les carreaux de la fenêtre de ma casemate : un ami, qui, après la reddition de Peterwardein, s'était fait montrer le cachot où j'avais été enfermé, les

avait fait enlever, et m'envoyait ce souvenir de mes mauvais jours.

L'empereur m'ayant nommé major, j'allai à Vienne pour le remercier. Je ne l'avais pas vu depuis le temps où nos acclamations le saluaient sur les champs de bataille de l'Italie. L'empereur daigna me serrer la main avec bonté et m'adressa des paroles qui me remplirent d'enthousiasme; je fus heureux de ce que j'avais souffert, et je pensai avec orgueil à nos combats, à cette campagne de Hongrie, qui avait abouti, à travers tant de luttes pénibles, à un si glorieux dénoûment.

FIN

TABLE

CAMPAGNE DE HONGRIE

I

II

III

IV

LE MANS. — TYP. ED. MONNOYER

PETITE BIBLIOTHÈQUE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Le Père Lacordaire, par le Duc DE BROGLIE. *Paris*, 1888, in-12 .... **3 fr. 50**

Lettres de France, de VON VIZINE, à sa sœur à Moscou, traduites par une Russe, avec une introduction par le Vicomte MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. *Paris*, 1888, in-12 .... **3 fr. 50**

Très curieuses observations sur la France de Louis XVI consignées dans la correspondance intime du grand poète comique de la Russie.

Le Poète Fortunat, par CH. NISARD, de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12 .... **3 fr. 50**

Ce livre, qui fut le dernier travail de M. Ch. Nisard, si connu par tous ses livres d'érudition et de critique, contient en tête une biographie charmante de ce savant si modeste et si bon. Tous ceux qui l'ont connu, et ils sont nombreux, voudront lire cette biographie pleine de détails sur la famille illustre des Nisard qui joua un rôle si considérable dans le monde universitaire. On a ajouté une bibliographie des ouvrages de Ch. Nisard, pleine de détails piquants et que seul un membre de la famille pouvait connaître.

La Journée de Rocroy, par le Duc D'AUMALE. *Paris*, 1890, in-12 .... **3 fr. 50**

Cet extrait du grand livre de Monseigneur le Duc d'Aumale, sur l'histoire des Princes de la maison de Condé, renferme l'admirable récit de la bataille de Rocroy. Nul ne détaille avec plus de précision que le Duc d'Aumale les diverses phases d'une bataille : en la lisant on croirait lire le récit d'un témoin oculaire.

La Journée de Fontenoy, par le Duc DE BROGLIE. *Paris*, 1890, in-12 .... **3 fr. 50**

Le récit de la bataille de Fontenoy du Duc de Broglie peut prendre place à côté de la bataille de Rocroy de S. A. R. le Duc d'Aumale. L'auteur y égale Voltaire dont il s'est inspiré ; rien n'est plus intéressant et plus instructif que la comparaison des deux récits : elle nous montre à un siècle de distance deux grands esprits portant un jugement analogue sur un des plus beaux faits d'armes de notre histoire.

Discours prononcés par Mgr le COMTE DE PARIS, à New-York et à Québec. *Paris*, 1891, in-12 .... **1 fr. 50**

De la formation de l'unité française, leçon professée au Collège de France, le 4 décembre 1889, par A. LONGNON, membre de l'Institut. *Paris*, 1890, in-12 .... **1 fr. 50**

LE MANS. — TYP. EDMOND MONNOYER.

